

9^e Année-No 8

Aout 1916

Notre roman complet :

FAUX DÉPART,

PAR PAUL DE GARROS.

K-77-5

La Revue Populaire

10^c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Le départ pour le bombardement. (Voir intérieur).

DANS CE NUMERO: Quatre-vingt-quatre articles et de nombreuses illustrations. Extraordinaires exploits d'aviateurs. Mosaïque de choses intéressantes. Anecdotes de guerre véridiques et intéressantes. Travaux de dames et d'amateurs. Astrologie du mois, etc., etc.

Voir le sommaire complet d'autre part.

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

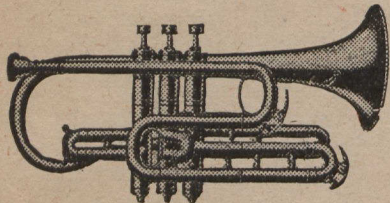
Maison Fondée en 1852.

Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et
MUSIQUE en FEUILLE



REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour : Besson & Cie, de Londres, Ang.,
Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons, de
Grand Rapids, Mich.

35 Boulevard St-Laurent, - Montreal

TEL. BELL MAIN 554



N'oubliez pas Mesdames

QUE LA

Ganterie Royale

EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE
POUR VOS

Gants, Bas, Corsets, Etc.

483, Ste-Catherine Est

Tel: Est 3341

" ALLIGATOR "



est une marque de supériorité, et lorsqu'elle se trouve sur des

VALISES, SACS DE VOYAGE, SACO- CHES, HARNAIS, ETC.

soyez certain qu'on vous offre ce qu'il y a de mieux sur le marché

Saumontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Can.

(Près de la rue McGill)

SUCCURSALES:

L'ALLIGATOR

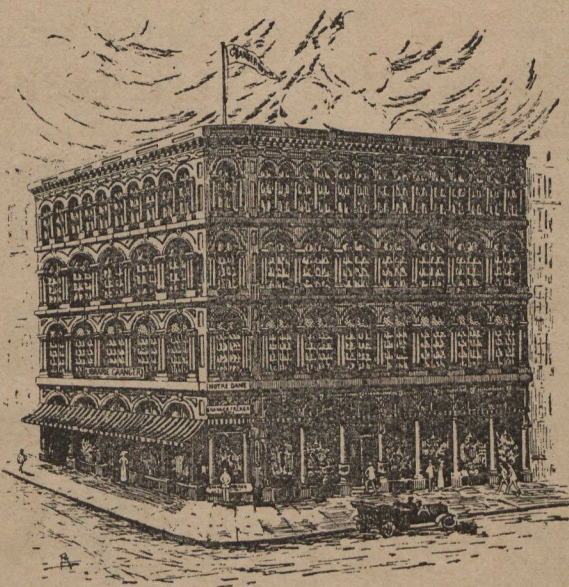
413 ouest, rue Ste-Catherine

BAZAR DU VOYAGE

452 est, Ste-Catherine

LA PLUS IMPORTANTE LIBRAIRIE ET PAPETERIE FRANÇAISE AU CANADA

(FONDEE EN 1885)



Vous invite à venir visiter ses rayons de :

Littératures canadienne et française;

Livres et articles religieux;

Articles de fantaisie, d'art, de jeux;

Fournitures de classes et de dessins;

Fournitures et articles de bureaux;

Papiers peints et vitraux, tapisseries, rideaux.

Librairie GRANGER FRÈRES Limitée

Libraires, Papetiers, Importateurs

42, rue Notre-Dame Ouest,

MONTREAL

8 Août 1916
Ann. Voy. & O. 877

J. BRUNET

L I M I T E E

Manufacturiers
et Importateurs

Monuments Funeraires



Granit Pour Constructions

GROS ET DETAIL

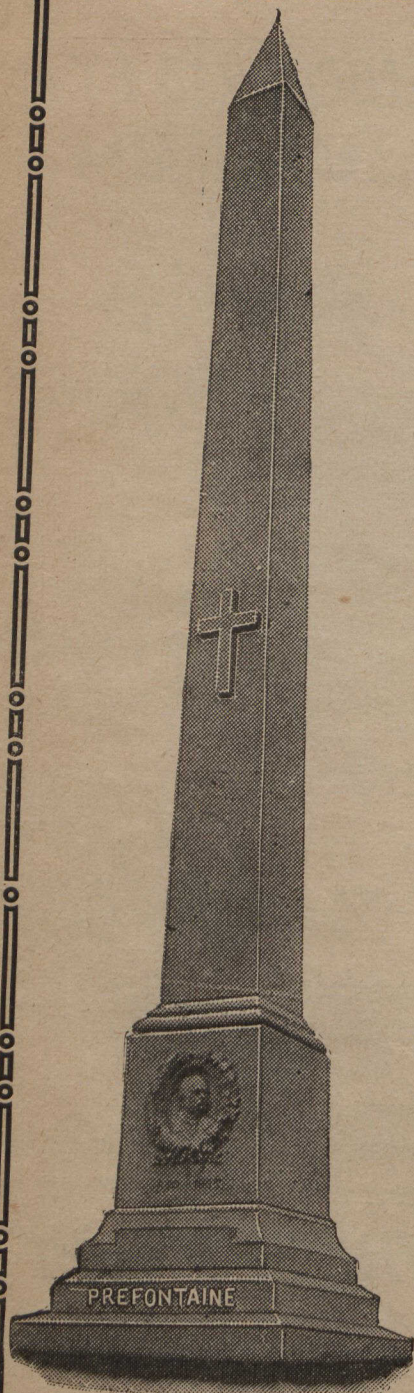
Réparations de tous Genres

Renseignements et estimations sur de-
mande aux bureaux et ateliers.

— 675 —

Chemin de la Cote des Neiges

Tell. Uptown 1466 Montréal.



SOMMAIRE DU NO D'AOUT 1916

	Pages		Pages
Deux ans après	7	MOSAIQUE :	(Suite et fin)
Le pilote au pied coupé	8	Forêt d'arbres à 2 feuilles	101
Travaux féminins. Berceuse pour bébé ..	11	Mariage à la noix	101
Lampe de nuit très commode	12	Le premier shérif	101
Travaux d'amateurs. Appareils à conserves ...	12	Doux pays	101
Le plus gros livre connu	1	Curieuse coutume	102
Petites inventions nouvelles	15	Mangeurs de fleurs	103
Le Temple d'Artémis	17	Rivière noire	102
Anecdote sur Edouard VII	18	Fleurs au Japon	102
Le Monténégro, pays de héros	19	Coutumes bizarres	102
Punition de délits autrefois	23	L'Hippocampe	103
Grandeur des molécules	24	Les papillons apprivoisés	104
Fers-fourneaux de cuisine	24	P'aisirs du campement	10
Pour les pique-niques	25	Cuisine chinoise	108
Oiseaux migrateurs	27	Soie artificielle	109
Une poésie de Napoléon Ier	28	On devrait savoir nager	112
Scène de magasin	29	Un mot de Sully	114
Grâce au cinéma	30	Astrologie du Mois d'Août	115
L'Épée de la victoire	30	Prophètes de la guerre	119
Bombardement dans la nuit	31	ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :	
Casimir De'avigne	34	Femmes-soldats	121
La trompe des éléphants	34	Le fantassin russe	122
Roman :		Mœurs des Arabes	122
FAUX DEPART		Milliards sous la terre	123
par Paul de Garros	35	Le croissant turc	123
Le Menuet du boeuf	94	Le chauffeur se venge	123
MOSAIQUE :		Deux prophètes	124
Présence d'Esprit	95	Homme au chiffre 7	124
Et l'on y mit la sienne	95	Orfèvres du front	125
Une chose bizarre	96	Moyen désespéré	125
Etrange mais pas bête	96	Chevaux arabes	125
Théâtre en Chine	96	Tu as tué mon père	126
La profession de prisonnier	97	Vieux cs et chiffons	126
Bienfaits des cataclysmes	97	Dotane impitoyable	127
Pèlerinage bouddhiste	98	Hygiène russe	127
Au goût du client	98	Maladie de l'air	127
L'arbre le plus vieux	98	Tanneurs de peau humaine	128
Beautés de l'Administration	99	Distraction	128
Le chat en Australie	99	L'Economie dans la Cuisine	129
Le feu sacré	100	Vêtements empoisonnés	130
Divorce à la chandelle	100	Provenance d'un rubis	130
Pluie qui ne tombe pas	100	Roi des animaux	132
Femmes qui gouvernent	100	En Hydravion	136
		Femmes russes en guerre	140
		Mystère des eaux	144
		Club des 13	146
		Mort à bon marché	146

THOMAS DUSSAULT,

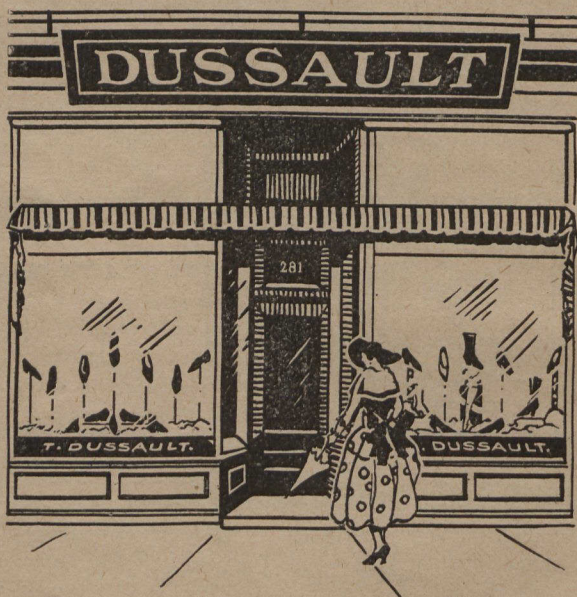
BOTTIER FASHIONABLE

281 RUE STE-CATHERINE EST,

TEL. EST 2434 - MONTREAL



POUR
GARÇONS
ET
FILLES
BOTTINES
ET
SOULIERS
A
TOUS LES
PRIX



POUR
DAMES
ET
MESSIEURS
BOTTINES
ET
SOULIERS
DES
DERNIERS
MODELES



\$5, \$6.00 et \$7.00.

NOUS AVONS TOUJOURS
LES DERNIERS
MODELES DE
BOTTINES ET SOULIERS



\$5 et \$6.00

La Revue Populaire

Vol. 9, No 8

Montréal, Août 1916

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

Deux Ans Apres

IL y a, ce mois-ci, deux ans que le canon gronde en Europe.

Sauf de rares exceptions, au début de cette guerre, l'opinion était que la bataille serait dure mais brève; les engins meurtriers modernes ne semblaient pas rendre possible une lutte de durée et voici que c'est tout le contraire qui a lieu.

L'offensive avait fait de terribles progrès, la défensive s'est mise à la hauteur de la situation; plus que certains encore aujourd'hui ne le croient, c'est une guerre de durée, c'est-à-dire une guerre d'épuisement.

Les hommes comptent assurément pour beaucoup, les machines ont davantage d'importance encore. L'effroyable consommation de munitions qui s'effectue de part et d'autre stupéfiera le monde quand les chiffres en seront connus.

Ce n'est plus par milliers qu'il faut compter les obus déjà envoyés mais par dizaines de millions, quant aux cartouches de mitrailleuses et de fusils, c'est par centaines et centaines de millions!

En plus des munitions, que de choses faut-il encore! Les armes s'usent rapidement à un tel service et il faut les remplacer sans cesse, les vêtements ne font que passer, ce sont mille produits divers

qui sont essentiels ainsi que les moyens de les véhiculer. Et cela dure, nuit et jour, sans arrêt depuis deux ans!

A ce formidable jeu, il faut une grande catastrophe comme fin et cette catastrophe sera d'autant plus terrifiante qu'elle se sera fait attendre.

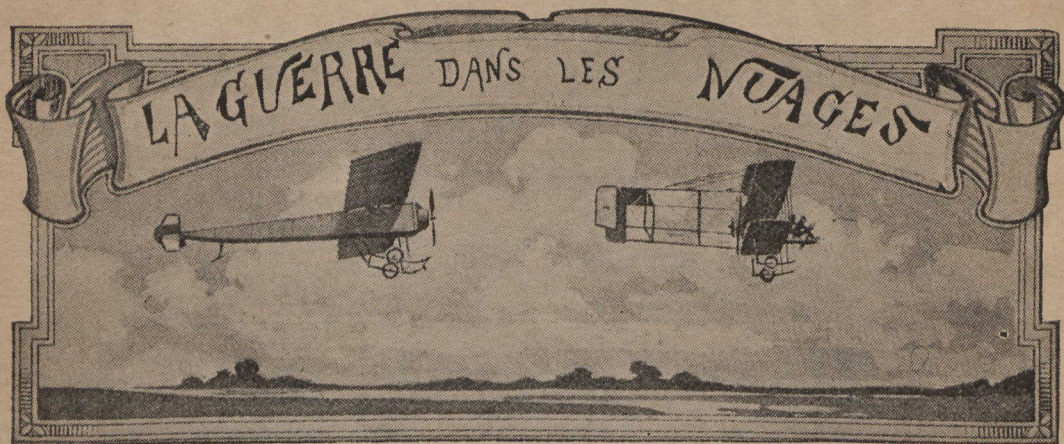
Elle se dessine déjà, de façon très nette: d'un côté, celui des Alliés, c'est une confiance enthousiaste créée par la merveilleuse résistance du début, l'organisation non moins admirable qui a suivi et les succès de plus en plus rapides et marquants qui en ont été la conséquence.

De l'autre côté, celui des malheureux criminels qui porteront dans l'histoire la responsabilité de tout, c'est la fureur désespérée de la bête cernée et qui se sent vaincue, c'est la cruauté injustifiée, le mensonge et tous les procédés les plus bas que l'on puisse imaginer.

Comme l'assassin qui essaie de sauver sa tête en accusant son voisin, l'empereur allemand prend à témoin son "vieux bon dieu" (made in Germany) qu'il avait toujours voulu la paix.

Pourquoi donc alors est-il nécessaire de lutter depuis deux ans, pour la lui faire garder?

Roger FRANCOEUR



LE PILOTE AU PIED COUPÉ

Le 15 avril 1915, treize appareils français allaient bombarder, les ateliers de la marine à Ostende. Le sergent de M... qui prenait part à l'attaque, partit à 3 heures 45 de l'après-midi.

Il volait à 850 pieds d'altitude et pour éviter les canons ennemis, se maintenait à 7 milles au large.

Approchant de l'objectif, il prenait des dispositions pour passer au-dessus d'une façon très précise, lorsqu'il apercevait une batterie de quatre canons verticaux défendant les hangars de construction de sous marins qu'il avait mission de bombarder. A chaque salve, les éclairs étaient très visibles : les pièces tiraient sur les camarades du sergent de M... qui se trouvaient à l'intérieur des terres.

L'avion était sans doute découvert à cet instant, car un premier obus explosait si près que les lunettes de l'observateur étaient brisées et qu'un éclat venait se loger dans son passe-montagne auprès de la temps droite. Quant à la carlingue, elle était criblée de trous.

Le pilote ne perdait pas son sang-froid

et, sans plus s'inquiéter de la riposte terrestre, amenait son appareil juste au-dessus du but, pour permettre au bombardier de lancer un projectile de 155.

Pendant ces quelques instants d'observation, le déluge de feu continuait de plus en plus précis, de plus en plus nourri et l'un des obus atteignit le capot du biplan, y faisant un trou énorme, enlevant une partie du palonnier, brisant le contact, la commande de direction et divers fils.

L'HEROIQUE MUTILE

A cela ne se borne point l'oeuvre dévastatrice. Le pilote est blessé ; il a la moitié du pied gauche sectionné, ne tenant plus que par un lambeau de chair.

L'observateur ne s'en aperçoit point sur le moment, de M... continuant à manoeuvrer. Celui-ci, avec son moignon sanglant, tente de faire virer l'avion. Mais la commande gauche est brisée ; par un prodige d'énergie et en faisant preuve de qualités inouïes de pilote, il réussit cependant à écarter l'appareil de l'endroit

dangereux et à le conduire au large.

Là, l'observateur voit son ami se baisser. De M..., gêné par son bout de pied qui l'empêche de conduire avec aisance, tire avec vigueur pour le détacher complètement et se retourne en le passant à son bombardier. Minute tragique !

— Tiens, lui dit-il, ça m'embarrasse. Et puis tu auras ainsi un projectile de plus à leur flanquer sur la figure.

Le passager, se rendant compte de l'étendue de ce drame affolant, est convain-

Le sang coule à flots de l'affreuse blessure. Cependant, le pilote accomplit des prodiges de virtuosité pour éviter les projectiles que l'ennemi continue à lancer.

Le vol dure encore trente-cinq minutes, pendant lesquelles, au prix d'un effort surhumain de M... réussit à obliger son appareil à longer la côte.

C'est enfin l'atterrissage. Laissons à des témoins le soin de le décrire :

“L'avion vint de l'ouest, côté plage. Il était soumis à des oscillations bizarres. Il



Le départ pour le bombardement.

cu que le pilote va s'évanouir.

— Laisse-moi prendre les commandes ! lui demande-t-il. Je tâcherai de m'en sortir.

— Penses-tu, répond de M..., tu n'aurais qu'à capoter, tu serais capable de me blesser. Sois sans crainte, je garantis le retour.

Et, de temps, à autre, gouailleur, il crie :

— Ne perds pas mon pied, surtout. J'ai réfléchi, je veux le conserver.

exécuta un virage pour se placer face au vent qui soufflait du nord-ouest. Il dut franchir une ligne d'arbres d'une hauteur de 50 pieds, une seconde ligne de haies dépassant 10 pieds et touchant le sol en pleine zone d'atterrissage en manoeuvrant avec une habileté rare pour ne se poser que sur les roues arrière, l'essieu avant étant brisé.

“Le pilote remit les gaz pour conduire l'avion vers les hangars. Tous les spectateurs de cette descente furent émerveil-

lés, mais quand ils surent dans quel état se trouvait le sergent, leur admiration se changea en une émotion profonde provoquée par la conduite héroïque du malheureux mutilé qui avait lutté jusqu'au bout pour ramener son passager à bon port."

Dès qu'il eut touché terre, de M. ., se tournant vers son camarade, l'interrogea :

— N'as-tu pas cessé d'avoir confiance en moi quand tu as vu dans quel état j'étais ?

— Mon Dieu, je ne pensais pas que tu résisterais à la douleur.

— Eh bien ! tu as vu que tu te trompais. Quand je t'ai dit que je te ramènerais en France, c'est que j'étais sûr de moi. N'avais-je pas charge d'âme ? Et puis, tu me vois tomber chez les Boches ! Ils auraient été trop heureux de constater que j'étais abîmé.

L'observateur saute de l'appareil. Son pilote l'appelle :

— Va vite dire au capitaine que nous avons touché l'objectif et que nous avons vu éclater notre 155 en plein au milieu.

De lui, il n'est pas question. Ce qui lui importe c'est d'avoir accompli sa mission. Son chef vient le féliciter :

— Que désirez-vous comme récompense ? demande-t-il.

— Un avion de chasse pour me venger !

La Légion d'honneur fut remise à ce héros.

UN INVENTAIRE TRAGIQUE

Il est intéressant d'examiner les ravages que l'obus avait faits sur l'avion : au train d'atterrissage, l'essieu avait été brisé, les deux extrémités de la cassure présentant un écartement d'un pied ; à la roue droite, sept rayons arrachés ; au plancher de la nacelle, un trou rectangulaire de 10 pouces de long sur 2 de large. à l'angle de la fenêtre en mica, juste

sous le palonnier ; à côté, un autre trou rond ; dans le plancher de la carlingue, 25 trous de shrapnells, à la carlingue, côté droit, 5 trous de shrapnells ; au côté gauche, une énorme déchirure de deux pieds, limitée, d'un côté par le longeron entré, de l'autre par la traverse oblique. Au plan inférieur gauche : un trou. Au plan supérieur gauche : un trou de 6 pouces de long sur 2 de large, 3 trous de shrapnells et une gerbe d'éraflures. Au plan inférieur droit : 9 trous, dont deux dans le longeron en fer.

A l'intérieur du fuselage, une grande flaque de sang couvrait le plancher sur une longueur de 3 pieds sur une largeur de deux. Un lambeau de chair, provenant du pied du pilote, était accroché à un tendeur, au-dessus du secteur des gaz.

Le longeron supérieur gauche du capot était brisé ; les tendeurs de soutien coupés : l'ampoule d'éclairage électrique arrachée les fils conducteurs sectionnés. La planchette de support des manettes semblait pulvérisée : le contact était détruit. Le palonnier de direction était sectionné à l'extrémité gauche jusqu'au dernier trou orienté vers le pivot. Le bout de cette direction manquait sur une longueur de 8 pouces.

Enfin, on recueillait, d'une part, une botte fourrée pour pied gauche, dont subsistaient seulement la tige montante et le talon ; les déchirures étaient couvertes de caillots de sang.

La partie chausson avait été enlevée par le projectile. D'autre part, une bottine pour pied gauche, dont la partie avant avait été emportée et dont il restait seulement un morceau de tige avec boutons et le talon.

Le glorieux héros de cette tragédie de l'air, dès sa guérison, a demandé à reprendre sa place au front comme pilote de chasse !



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

UNE BERCELONNETTE POUR LE BÉBÉ

Je voulais avoir un berceau pour mon bébé. Ceux qui étaient garnis dans les magasins coûtaient de vingt à cinquante piastres, mais comme ma bourse ne me permettait pas de payer un tel prix, je décidai de faire moi-même une petite bercelonnette aussi jolie que possible et pour un prix beaucoup plus modique, en reproduisant exactement une de celles que j'avais vue dans ce grand magasin et qui m'avait paru si joliment confectionnée.

Je choisis alors une simple bercelonnette en osier, avec capote. Le panier est sur un montant qui est fixé lui-même sur des roulettes, et ainsi je puis rouler le berceau d'un appartement à l'autre partout où il m'arrive de travailler, et le bébé se trouve, par conséquent, toujours avec moi. Le panier peut aussi être enlevé, ce qui est encore un autre avantage.

Au magasin départemental où je l'achetai, je m'informai quel serait le coût total pour le faire peindre en émail blanc, et l'on me répondit que ça ne coûterait pas moins de quatre dollars. Ceci me parut très cher, je le peinturai et l'é-

maillai alors moi-même, ce qui me coûta quatre-vingt-cinq centins seulement. Je le peinturai deux fois et j'appliquai ensuite une couche d'émail qui donna un fini très satisfaisant.

L'émail ne s'attachera pas à l'osier avant d'y avoir appliqué au moins une couche de peinture.



La bercelonnette terminée.

Le panier est devant moi en ce moment, et il a même conservé encore sa belle apparence, bien qu'il ait eu plusieurs mois de dur service. Il est garni de filet point d'esprit, de valenciennes, de petits globules de verre enfilés et de ruban sur de la soie légère et bleue. La capote est doublée

aussi. Il a un joli petit matelas fait avec du crin, aussi deux oreillers, un petit et un grand. Le coutil est fleuri, et j'ai choisi une couleur bleue pour qu'il ait à peu près la même apparence que le panier et les autres garnitures. Une idée exquise que j'ai copiée sur une berceuse toute garnie de quarante dollars, consiste en une guirlande de tout petits boutons de rose faits avec du ruban de soie rose et qui dessine le contour de la capote. Il y a aussi des boucles de ruban aux poignées du panier.

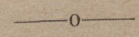
La berceuse a trente-trois par dix-huit pouces, elle a vingt-cinq pouces de hauteur et le panier a douze pouces de profondeur. Je ne conseillerai jamais à personne d'en acheter une plus petite parce que le bébé surpasse bientôt en croissance une berceuse de trente-trois pouces et une plus grande est trop embarrassante. Je trouve que cette grandeur est la plus satisfaisante, parce que dès que le bébé surpasse en croissance la berceuse, il lui faut un berceau.

Je n'ai fait les oreillers que quelques semaines après la naissance du bébé, parce qu'on ne doit pas s'en servir au commencement, et alors je pus les confectionner pour qu'ils s'ajustent exactement aux belles taies qui lui avaient été envoyées comme cadeaux. J'avais une couverture de laine et une autre me fut donnée, ainsi cette dépense me fut épargnée. Les couvertures pour berceau coûtent cinquante centimes et même jusqu'à sept piastres la paire, suivant la sorte et la qualité que vous désirez.

Ma berceuse terminée me revient seulement à \$12,87, et elle est tout aussi jolie que celles de quarante dollars que j'avais marchandées au magasin. Voici

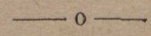
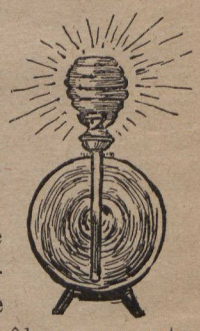
un compte détaillé du prix et du matériel requis:

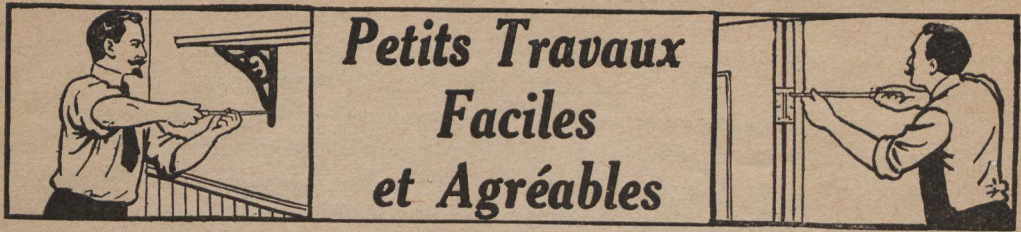
1 Berceuse (sur montant) . . .	\$4.50
1 demiard d'émail blanc	35
1 chopine de peinture blanche . . .	35
1 pinceau	15
6 verges de soie légère à 10c la verge	60
2½ verges de filet Point d'Esprit à \$1.00 la verge	2.50
4 pièces de ruban étroit, 10c la pièce	40
6 verges de valenciennes	55
1 pièce de ruban plus large pour boucles	55
2 verges de petits globules de verre enfilés à 6c la verge	12
2 verges de coutil fleuri (pour le matelas et les oreillers), 25c la vge.	50
Crin	2.00
3 verges de ruban de soie pour petits boutons de rose à 10c la vge.	30
Total	
\$12.87	



LAMPE DE NUIT TRES COMMODE

Une petite lampe de nuit qui peut être fixée à un mur est indispensable dans la chambre des enfants, dans la chambre de bain ou dans le passage. J'en ai récemment acheté une qui me donne beaucoup de satisfaction. Elle est en cuivre nickelé et brûlera quarante-huit heures sans avoir à la remplir de pétrole. La dépense d'huile est par conséquent très minime.





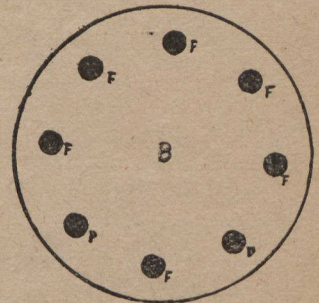
La FABRICATION D'UN APPAREIL à FAIRE LES CONSERVES

En août, les légumes sont en surabondance dans les jardins. C'est le moment de préparer les conserves de ménage. Mais depuis 1804, époque à laquelle Appert a commencé à isoler les produits de conserve par la méthode dite "chaudron", si son procédé s'est vulgarisé, il n'a guère été perfectionné à la campagne. Pour les conserves industrielles, les boîtes en fer-blanc soudé, les vases hermétiquement clos, les étuves à température constante ont permis une fabrication presque irréprochable.

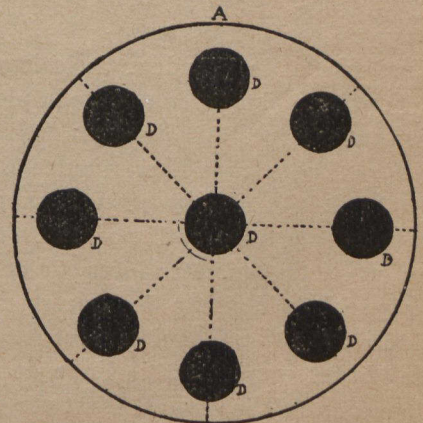
A la maison, beaucoup de personnes en sont encore à la dessiccation et à la salaison; quelques-unes, au procédé du chaudron tel que l'avait décrit Appert: "Les vases étant bien remplis et bouchés, on tord en corde des liens de foin de prairie et on entoure chaque flacon séparément; puis, dans un chaudron au fond duquel on a mis un épais lit de foin, on range les flacons en les calant solidement avec du foin; cette précaution est indispensable pour éviter que, pendant l'ébullition, ils se heurtent et se brisent par le choc. On emplit alors le chaudron d'eau froide à laquelle on ajoute 2 livres de sel gris.

C'est tout cet attirail de foin et accessoires qu'il faut éviter lorsqu'on a une lessiveuse et tout le monde, aujourd'hui, possède ce précieux ustensile; il a de plus l'avantage sur le chaudron d'avoir un couvercle hermétique et de donner une ébullition régulière.

La seule acquisition à faire est celle d'une verrerie spéciale; les pots en verre portent au collet un gros bourrelet renflé, R; la fermeture se compose d'un couvercle en tôle mince S venant s'adapter sur le pot; un joint de caoutchouc et un collier de serrage forment le complément de



PLAQUE DU FOND DE L'APPAREIL



PLAQUE SUPÉRIEURE DE L'APPAREIL

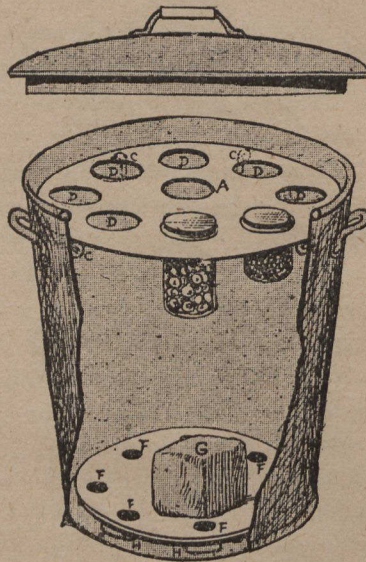
l'installation. Presque tous les fabricants d'appareils de conserves fournissent ce matériel. Les vases en verre constituent seuls une première dépense; mais aujourd'hui, ces vases en verre se vendent à des prix relativement peu élevés. Quant aux colliers de serrage, ils ne s'usent pas. Les couvercles et les anneaux de caoutchouc reviennent à 2 centins ensemble, beaucoup moins cher, par conséquent, que les larges bouchons de liège. Seuls, ils ne servent qu'une fois; pour ouvrir un pot de conserve, il suffit de percer la tôle du dessus avec un poinçon; l'air pénètre dans l'intérieur et le couvercle s'enlève seul. A la maison, les vases d'une et de deux pintes sont ceux qu'il faut choisir; tous ont un diamètre exactement semblable.

Prenant les diamètres supérieur et inférieur de la lessiveuse que l'on possède et les additionnant, on achète chez le quincaillier une plaque de tôle de cette longueur; il y en a pour 25 centins à 35 centins, suivant la grandeur de la lessiveuse.

On coupe alors à la cisaille la plaque en deux morceaux, l'un du diamètre de l'orifice de notre chaudière, l'autre de celui du fond. On obtient ainsi deux plaques carrées. Sur le grand morceau, on trace un cercle du diamètre intérieur de la lessiveuse à la hauteur des quatre crochets intérieurs C C C C qui servent à attacher les cordes empêchant le linge de monter quand on fait la lessive. C'est sur ces crochets que reposera la plaque. On coupe la

tôle à la cisaille en suivant le tracé et l'on obtient le disque A qui servira de support aux pots de conserve.

Traçant alors sur ce disque une série de ronds régulièrement espacés D D D, il n'y a plus qu'à évider la plaque de tôle. Pour ce petit travail, on trace à la craie une ligne prenant le diamètre de la plaque, puis une autre perpendiculaire à la première et deux autres transversales, comme le montre la figure ci-contre.



COUPE DE L'APPAREIL APRÈS INSTALLATION.

Appliquant ensuite le fond d'un des pots en verre à des points marqués à égale distance les uns des autres, on en trace la circonférence sur la tôle avec un burin d'acier. Le tracé étant terminé, il n'y a plus qu'à placer le disque sur un plateau de bois et à découper les rondelles à coups de burin. On enlève les bavures du dessous qu'aura produites le burin avec une lime à gros grains.

La plaque du fond de l'appareil B aura 4 pouces de diamètre de moins que le fond de la lessiveuse.

Cette différence de diamètre a pour but d'éviter le choc direct de l'eau en ébullition sur les vases de verre. Pour cette même raison, on évidera autour de la plaque une série de petits cercles F F F F de 2 à 2 1/2 pouces de diamètre. Une huitaine suffira. Mais, de plus, le disque reposera sur quatre briques à plat H H H H et sera chargé à son centre d'un fort pavé G.

Les flacons étant remplis et soigneusement bouchés, on emplit la lessiveuse

d'eau froide. On n'oubliera pas surtout d'ajouter du gros sel à raison de 2 livres par 2 pintes d'eau pour porter le point d'ébullition à 108° au lieu de 100°, car avec l'eau ordinaire, jamais le chaleur intérieure des vases n'atteindrait 100° et ce point est indispensable pour réussir la préparation.

On range les flacons dans les trous de la tôle; on allume le feu et on laisse le tout ainsi, le temps nécessaire à la préparation. "Du moment où l'eau entre en ébullition", il faut compter une heure et demie pour les haricots verts et les petits pois fins, deux heures pour les petits pois moyens et deux heures et demie pour les gros.

Quand le temps de cuisson est terminé, on abat le feu et on attend un quart d'heure après avoir enlevé le couvercle de la lessiveuse. On retire ensuite les flacons et on les range sur une vieille couverture de laine. Il faut se garder de mettre le verre en contact direct avec du marbre, de la pierre ou du fer, car, par la réaction du froid qui se produirait, on pourrait le briser.

— 0 —

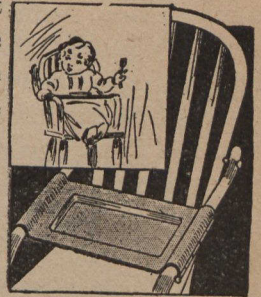
LE PLUS GROS LIVRE CONNU

Le plus curieux et le plus volumineux des livres connus, nous apprend le professeur Max Müller, d'Oxford, est le "Kutho Daw" ou le code religieux des bouddhistes. Il est gravé sur des tranches de marbre, au nombre de 729 et chaque tranche de ce livre est dans une pagode spécialement construite pour elle. Toutes ces pagodes sont séparées les unes des autres et leur réunion forme une vraie ville de pagodes.

QUELQUES PETITES INVENTIONS

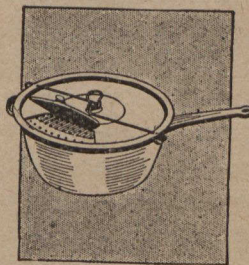
NOUVELLES

On peut facilement transformer une chaise haute de bébé pour qu'elle puisse se nettoyer facilement, en adaptant à ses bras le plateau en acier émaillé blanc, indiqué dans la gravure ci-contre.



Ce plateau peut se détacher à volonté et on peut dès lors le laver comme on lave un plat ordinaire. A la différence des autres sortes de plateaux si répandus, celui-ci ne comporte aucun coin capable de retenir les saletés. Quand il ne sert pas à l'enfant, on peut l'enlever et la chaise, sans lui, sert de chaise ordinaire.

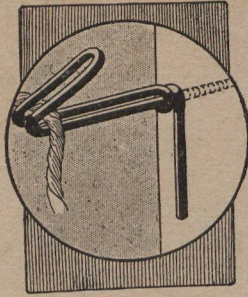
—



On vient de breveter un couvercle de casserole qui contient sur un de ses côtés une passoire. Ce couvercle se fixe sur la casserole dans laquelle on fait bouillir des légumes

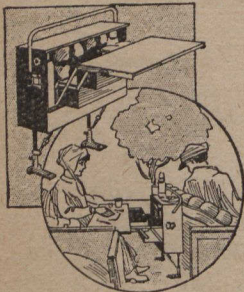
ou d'autres mets et permet ainsi quand on veut vider l'eau qui a servi à la cuisson de la verser sans risquer de se brûler les doigts en tenant le couvercle ou de laisser échapper ce que l'on a fait cuire ce qui arrive quelquefois avec les couvercles ordinaires.

On vient d'introduire sur le marché un crochet d'un nouveau genre pour tendre les cordes à linge. Ce crochet permet de tendre facilement la corde si elle fléchit sous le poids du linge, il supprime les noeuds et rend facile le décrochement de la corde quand cela est nécessaire.



La disposition consiste en un fort crampon de fer, qui, une fois vissé dans le mur, constitue une forte attache à ressort pour une corde à linge.

Le poids du linge sur la corde n'est pas capable de faire glisser la corde dans ce ressort, mais en donnant d'avant en arrière un petit coup sec, on le décroche instantanément et sans peine.

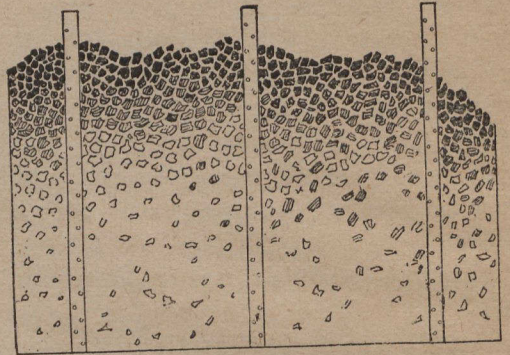


Pour l'usage des touristes on vient d'établir une combinaison d'armoire à manger et de table. La valise fermée peut contenir facilement la nourriture pour un repas de 6

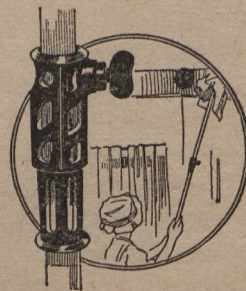
personnes ainsi que les ustensiles nécessaires tels que assiettes, couteaux, fourchettes, etc... La boîte paquetée, est pratiquement à l'épreuve de la poussière ; elle mesure environ en pouces 24, par 15 et par 6. Elle est aménagée de façon à pouvoir se fixer dans des plaques vissées dans le plancher contre le dos du siège de devant de l'automobile.

— 0 —

Une grande compagnie de charbon de l'Ohio, qui a toujours en dépôt de vraies montagnes de charbon de plusieurs centaines de tonnes chacune emploie le moyen suivant qui est très simple pour prévenir la combustion spontanée. Sur toute la surface du terrain où l'on doit entasser le charbon on place à une distance de 10 pieds les uns des autres des ven-



tilateurs carrés faits de simples planches percées d'une grande quantité de trous de 1 pouce de diamètre, placés de 6 pouces en 6 pouces. Une fois le charbon en tas ces ventilateurs permettent aux gaz qui se dégagent dans les couches inférieures, de se dégager, ce qui prévient toute combustion spontanée.



Voici un manche à extension pour balais. On y fixe au bout dans le petit appareil indiqué dans la gravure le manche d'un balai, et on le serre au moyen de la vis de façon à ce qu'il soit bien fixe. On peut, grâce à ce manche à extension atteindre les hauts de mur et les plafonds.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE



Le Temple d'Artémis, à Ephèse.

Ce temple s'élevait jadis à Ephèse. On s'efforça longtemps d'en découvrir les ruines, jusqu'au jour où, au cours de fouilles exécutées en 1863 par l'archéologue anglais J.-T. Wood, on trouva parmi les restes du grand théâtre de cette antique cité une inscription qui indiquait l'emplacement du temple. A l'endroit désigné, les terrassiers mirent à jour, à six verges de profondeur, les fondations d'un monument correspondant aux descriptions légendées par l'histoire, puis d'un autre édifice, antérieur celui-là, et qui avait été le premier des deux temples dédiés à Artémis, à Ephèse.

Artémis est une des grandes divinités

de l'Olympe, la fille de Jupiter et de Latone, la soeur jumelle d'Apollon.

Dans la mythologie, elle peut être regardée comme la figure féminine de ce dieu et la réplique de la déesse connue chez les Romains sous le nom de Diane. On lui attribua le pouvoir de punir le vice par des maladies mortelles et, par contre, de protéger ses fidèles contre la peste.

Dans l'art, elle est représentée comme une vierge d'une noble et sévère beauté et, telle une divinité chasseresse, on lui fait porter un arc et un carquois.

Ephèse fut, de tous temps, célèbre par son temple élevé à Artémis. Le premier qu'on y admira, construit au sixième siècle

cle avant Jésus-Christ, fut incendié par Erostrate, le jour de la naissance d'Alexandre. On en rebâtit un second peu après, et avec tant de magnificence qu'il fut classé parmi les Merveilles du Monde.

Notre gravure vous permet de juger quelle magnifique construction fut ce temple. Elle vous portera surtout à déplorer qu'il ne nous ait pas été conservé. Il serait aujourd'hui la gloire d'Aïa-Solouk, puisque aussi bien ce nom est celui de la moderne Ephèse. Aïa-Solouk vient des mots grecs "Agios Theologos" qui signifient "le saint théologien", nom qu'on donnait à Jean l'Évangéliste, qui dirigea une des premières églises que le Christianisme établit à Ephèse.

Et voici comment le nom de ce saint demeure aujourd'hui attaché à l'antique cité sur laquelle avait régné précédemment le patronage spirituel de la divinité païenne Artémis.

(A suivre)

— o —

UNE ANECDOTE SUR EDOUARD VII

On sait qu'Edouard VII était l'homme du monde le moins friand de la pompe et de la représentation, bien qu'il y figurât à merveille quand ses devoirs l'y appelaient. Hors les cas de nécessité, c'était l'homme de l'intimité, des petits sentiers muets de la vie, du commerce avec les humbles, qu'il mettait aussitôt à l'aise par sa légendaire bonhomie.

Un jour, qu'il se promenait avec la reine (alors seulement princesse de Galles) sur les quais de Folkestone, il s'arrêta pour voir s'ébattre une troupe de jeune nageurs. Ceux-ci, qui l'avaient reconnu

s'évertuaient aux plus belles prouesses et le prince s'amusa longtemps à jeter des petites pièces blanches que les enfants allaient chercher au fond de l'eau.

Un seul ne participait pas aux largesses du prince de Galles. Il n'osait pas se risquer comme les autres, et, tandis que ceux-ci, s'étant rhabillés rentraient dans la ville pour y faire bombance de gâteaux avec la monnaie royale, lui, pleurait silencieusement et honteusement entre la princesse et le prince qui cherchaient à le consoler.

Enfin, pour sécher ses larmes, ils lui offrirent quelques pièces blanches ; mais l'enfant les refusa, disant :

— Je ne les ai pas gagnées !

Tandis que le couple royal s'extasiait sur cette marque d'orgueil ou cet instinct de justice, on entendit des cris. C'était une bande de jeunes vauriens qui, à quelques cent pas de là, s'amusaient à noyer un chien qu'ils avaient jeté à la mer et qu'ils empêchaient de regagner le rivage à l'aide d'un long bâton. La pauvre bête n'en pouvait plus. Déjà elle fermait les yeux et cessait de mouvoir les pattes, au milieu des cris de triomphe de ses bourreaux.

Mais, tandis que ceux-ci, voyant le prince s'avancer vers eux, prenaient la fuite, l'enfant, ému de pitié et n'écoutant plus que son bon cœur, prit son élan, fit un plongeon et, dans un effort désespéré, ramena la bête sur le quai, où elle revint à la vie grâce à des soins diligents.

Le prince, ému jusqu'aux larmes de voir que le dévouement avait fait faire ce que l'appât du gain n'avait pu obtenir, glissa une belle pièce d'or dans la main du petit sauveteur en lui disant :

— Celle-là, tu peux la prendre, mon enfant, tu l'as gagnée ! Tout le monde n'en peut pas dire autant ! ,

— o —



De gauche à droite: Le roi Nicolas Ier.—Le prince héritier Danilo.— Le Prince Mirko.— Le Prince Pierre.—La reine de Monténégro.

DANS LES BALKANS

LE MONTÉNÉGRO, PEUPLE DE HEROS

Dans le conflit européen, les petits peuples ont supporté plus lourdement que les autres le fardeau de la guerre et ont fait preuve d'un héroïsme qu'on ne glorifiera jamais assez.

Tel a été le cas, au début, de la Belgique, tels ont été ensuite ceux de la Serbie et du Monténégro.

Le Monténégro est un royaume de formation récente; avant 1910, c'était une principauté gouvernée par l'actuel roi Nicolas qui n'a donc rang de souverain que depuis six ans.

Le mariage de l'une de ses filles avec le roi de l'Italie et de deux autres avec des princes russes a donné au roi Nicolas la figure d'un grand chef. Il ne règne que sur moins de 6000 milles carrés et ne gouverne que 250,000 habitants. Mais son peuple l'adore, et pousse au plus haut degré l'amour de son indépendance.

C'est d'ailleurs l'habitude des montagnards. Le patriotisme monténégrin est solide comme celui des Suisses.

Mais on ne fait pas la guerre avec le courage seul. Il y faut aussi la préparation et l'armement. C'est parce que ces qualités n'avaient pas été particulièrement développées dans l'armée monténégrine qu'elle n'a pas pu résister efficacement à un ennemi d'ailleurs de beaucoup supérieur en nombre. Cette armée apparaissait en effet plutôt comme une milice défensive que comme une troupe de choc, étant donné son petit nombre.

Tout Monténégrin capable de porter les armes est astreint au service militaire de 18 à 62 ans, soit pendant presque toute sa vie; seuls en sont exempts les Musulmans, qui sont au nombre de 14,000.

Le jeune Monténégrin appartient d'abord de 18 à 20 ans aux "classes de recrues" consistant en deux périodes d'instruction de deux mois chacune et en des manœuvres annuelles de 18 jours. Puis il passe dans l'armée active où il reste jusqu'à 52 ans.

Cette armée est divisée en deux classes:

*Berger monténégrin.*

la première comprend les hommes vigoureux et en état de supporter les fatigues de la guerre: ils font chaque année une période de dix jours et prennent part à des manœuvres de 15 jours; la seconde, formée des citoyens moins vigoureux, n'est convoquée que pour 4 jours et assure les services de l'armée.

L'armée active formait quatre divisions de trois brigades composées de 4 à 6 bataillons.

Au total 54 bataillons, bien armés de fusils russes. La cavalerie était peu nombreuse. L'artillerie disposait de 104 canons et de 44 mitrailleuses. Les officiers qui formaient le cadre permanent de cette milice étaient excellents et bien instruits.

C'est donc, au maximum, 45,000 fusils et 150 pièces d'artillerie que le roi Nicolas avait à sa disposition mais il sentait qu'il avait pour lui la Justice et le Droit comme les Français les Anglais et les autres

alliés. Il savait aussi quel courant de frénésie patriotique il allait déchaîner à travers son royaume.

En effet, l'élan national a été irrésistible dans tout le Monténégro. En quelques jours toute cette milice s'est rendue à son poste et les soldats, disposant de très peu de chevaux, hissaient le long des routes escarpées leurs lourdes pièces d'artillerie.

Eloquent symptôme de l'élan patriotique: une fois de plus on vit les femmes courir, elles aussi, au combat, pousser à la roue et prendre le fusil pour accompagner au feu leurs maris et leurs enfants.

Elles étaient là, aux premiers combats, pour recueillir les blessés que le roi est allé visiter aux ambulances.

Le Monténégro a entendu le refrain de l'hymne national:

Montagnards! Accourez de vos montagnes!
Tous sus à l'envahisseur!

Les Monténégrins d'aujourd'hui sont les dignes fils des héros de la guerre de l'Indépendance.

L'aspect général du Monténégro est impressionnant et le touriste qui contemple les hautes cimes de ses montagnes comprend que dans ce pays qui ne ressemble à aucun autre, les hommes sont naturellement plus rudes et plus fortement trempés qu'ailleurs.

Ni forêts, ni verdure: des montagnes nues, plus hautes et plus verticales, dressant dans le ciel de ver-

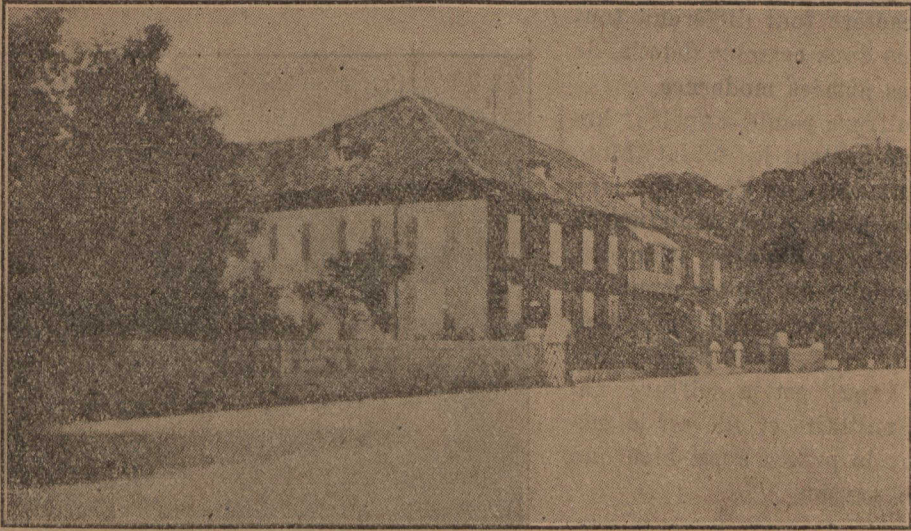
*Paysans des montagnes*

tigineuses murailles de pierre; des mornes effrayants, calcinés, ravinés par le feu du monde primitif, et restés là tels quels, avec leur couleur de braise éteinte; tout un cataclysme pétrifié, qu'un malin terrible aurait suspendu dans l'air...

En bas, pourtant, tout en bas, au ras de l'eau, on distingue encore des villages et des oliviers,—tout petits et comme écrasés par ces énormes masses de pierre;—ce sont des villages autrichiens: au bord

Plus le voyageur avance dans l'intérieur du pays et plus les chemins deviennent pénibles; ils sont pavés de grosses pierres inégales qui roulent sous les pieds des chevaux,—et puis très étroits... Aucune espèce de parapet, d'ailleurs: un faux pas, et on plongerait dans le vide; on s'en irait prestement, en passant au travers d'un nuage ou de deux, s'aplatir en bas, en Autriche.

Et les chevaux ont la manie de passer



Le Palais du roi Nicolas Ier. La modestie de cette demeure royale est telle qu'on la confondrait facilement avec une résidence bourgeoise quelconque si ce n'était la guérite du factionnaire que l'on y voit devant.

de l'eau, on est encore en Dalmatie; c'est seulement au sommet de cette muraille de montagnes que passe la frontière. Le Monténégro est perché là-haut, sur ces terrasses de géants.

On ne s' imagine pas, dans les autres pays, ce qu'un Monténégrin est capable de faire de ses jambes; hommes et femmes, dans ce pays, peuvent trotter du matin jusqu'au soir, avec la même allure allongée de chat maigre, sans éprouver la moindre fatigue.

toujours sur le petit bord, ce qui ajoute au piquant de la situation.

A Cettigne, la capitale, les maisons sont propres au dedans comme au dehors.— Très simples, par exemple; des chambres plâtrées et blanchies à la chaux, avec généralement, sur les murs, des dessins bleus,—peints très naïvement, comme par des enfants; des meubles bien modestes; et puis toujours, dans un coin, les saintes images du logis.

Il y a de tout en miniature, à Cettigne:

une petite imprimerie où s'imprime un petit journal monténégrin;—une petite caserne, un petit hôpital;—un petit bureau de poste, où s'affranchissent de rares lettres avec des timbres à l'effigie du prince. Cela n'a pas l'air sérieux, cette capitale; c'est comme un pays pour rire, une microscopique imitation de ville..

Fidèle aux vieilles traditions, le Monténégrin a conservé son pittoresque costume des siècles passés auquel il tient beaucoup; même l'uniforme des soldats a son caractère tout différent, tout au moins dans certains détails, de ceux des armées modernes.

La coiffure ronde, appelée "kapa", que portent les soldats Monténégrins, est, par elle-même, une véritable histoire en miniature de leurs luttes nationales, et le dicton populaire du peuple monténégrin, "La kapa parle" est bien vrai.

La "kapa" est la coiffure nationale militaire et elle est la même pour le prince aussi bien que pour le paysan.

Elle est de couleur cramoisie, d'un beau vif, mais elle a une large bordure noire qui laisse ressortir à travers une découpeure, une couronne couleur cramoisie qui n'est autre que la couleur de l'étoffe principale de la "kapa".

La bande noire est un signe de deuil pour la terrible bataille de Kossovo, dans laquelle le vieux Monténégro et l'empire Serbe ont vu leurs armées écrasées par les Turcs. La couronne rouge représente le champ de sang de cette terrible bataille. Sur la couronne rouge et dans un coin l'on voit cinq demi-cercles en or : ces croissants ont une double signification.

Ils rappellent d'un côté les cinq siècles qui se sont écoulés depuis la terrible défaite de Kossovo, et d'autre part les cinq couleurs de l'arc-en-ciel, signe de l'espérance qu'un jour à venir le vieux Monténégro reprendra sa puissance.

D'autre part, les différents insignes qui indiquent les grades dans l'armée sont marqués sur le bord de la "kapa", au moyen de sabres croisés de différentes manières suivant les grades jusqu'à la simple étoile de plomb signe du grade de



La demeure d'un riche bourgeois Monténégrin.

caporal.

Quant aux médailles gagnées par le soldat Monténégrin c'est après sa "kapa" qu'il les porte et non pas sur sa tunique comme cela se fait chez presque tous les autres peuples.

— 0 —

Dans l'ouest de la Virginie, il y a près de 9 millions d'acres de forêts qui n'ont jamais été exploitées.

COMMENT ON PUNISSAIT QUELQUES DELITS AUTREFOIS

Au moyen âge, la justice était pleine d'originalité dans l'application des peines. Il y en avait qui étaient très cruelles, sur lesquelles nous n'insisterons pas; il y avait des châtiments corporels plus ou moins anodins, comme le fouet; il y avait surtout nombre de punitions qui rappelaient un peu le bonnet d'âne des écoliers paresseux, car elles blessaient les coupables dans leur amour-propre, en leur infligeant un ridicule qu'ils ressentaient amèrement.

On promenait un homme à califourchon sur un âne, la tête tournée vers la queue, au milieu des rires des citadins.

En France, en Allemagne et dans le nord de l'Europe, il y avait la peine de "la pierre au cou" qui était appliquée aux femmes dont la "langue était trop bien pendue", c'est-à-dire aux calomniatrices et aux querelleuses. Elles devaient se promener à travers la ville, une pierre suspendue à leur cou, et faisaient trois fois le tour de l'Hôtel de Ville, les jours de marché, précédées par des hommes qui jouaient de la trompette.

En Angleterre, au temps de Cromwell, on connaissait la "chemise d'ivrogne". Vous voyez par notre gravure qu'elle consistait en un baril défoncé et percé de trous,

où le délinquant passait la tête et les deux mains. Son corps, jusqu'aux genoux, était emprisonné à la place de la boisson qui lui avait fait commettre la faute. Ainsi accoutré, on le promenait à travers la cité.

Les Romains eux-mêmes avaient recours à ce genre de punitions. Nous en avons un exemple dans la "pirouette", qui, elle, infligeait une certaine peine corporelle, mais en somme, très supportable.

C'était une grande cage de fer placée verticalement sur deux pivots et exposée dans les carrefours et dans les camps.

Les querelleurs, les soldats indisciplinés, les fauteurs de petits vols anodins y étaient enfermés.

La particularité amusante de la pirouette



La chemise d'ivrogne.



La pirouette

te, c'était que tout passant pouvait faire tourner la cage, ce qui donnait des vertiges et des maux d'estomac, une sorte de mal de mer, au délinquant. L'ancienne piroquette des Romains fut usitée çà et là au moyen âge.

— o —

LA GRANDEUR DES MOLECULES

Les chiffres étant impuissants à éveiller des idées exactes sitôt qu'ils s'éloignent trop des bornes habituelles, on a coutume, pour représenter des choses très grandes ou très petites, de donner des comparaisons.

En voici une fort juste, pour évaluer la grandeur de la molécule : "Si l'on cherche à compter le nombre des molécules contenues dans une demi-ligne cube de gaz hydrogène, et qu'on en sépare par la pensée "un milliard par seconde, cette opération durerait "plus de dix siècles !"

Notons à ce propos que l'ordre de grandeur dont il s'agit n'est pas comme tant d'autres chiffres démesurés, le résultat de calculs fort hypothétiques.

On le calcule de façon relativement exacte, et en arrivant aux mêmes résultats ou presque, en se basant sur divers phénomènes très différents : viscosité des gaz, mouvements browniens, couleur bleue du ciel, vie du radium.

— o —

Le Prince de Monaco a une fortune qui dépasse \$12,000,000 et chaque année sa fortune s'augmente des revenus des tables de jeux de Monte-Carlo qui lui donnent une moyenne annuelle de \$250,000. Outre cela il ne paie aucune taxe, et tous les frais du gouvernement, y compris la police, l'éclairage, etc., sont payés sur les revenus des mêmes tables de jeux.

FERS A REPASSER SERVANT DE FOURNEAUX DE CUISINE

C'est aux Etats-Unis que l'on a eu cette idée qui peut sembler bizarre, mais qui est parfaitement logique :

Une compagnie d'électricité, possédant une usine de distribution dans l'Etat d'Indiana et dans la petite ville de Marion, compte parmi ses clients un assez grand nombre de personnes qui utilisent les fers à repasser électriques.

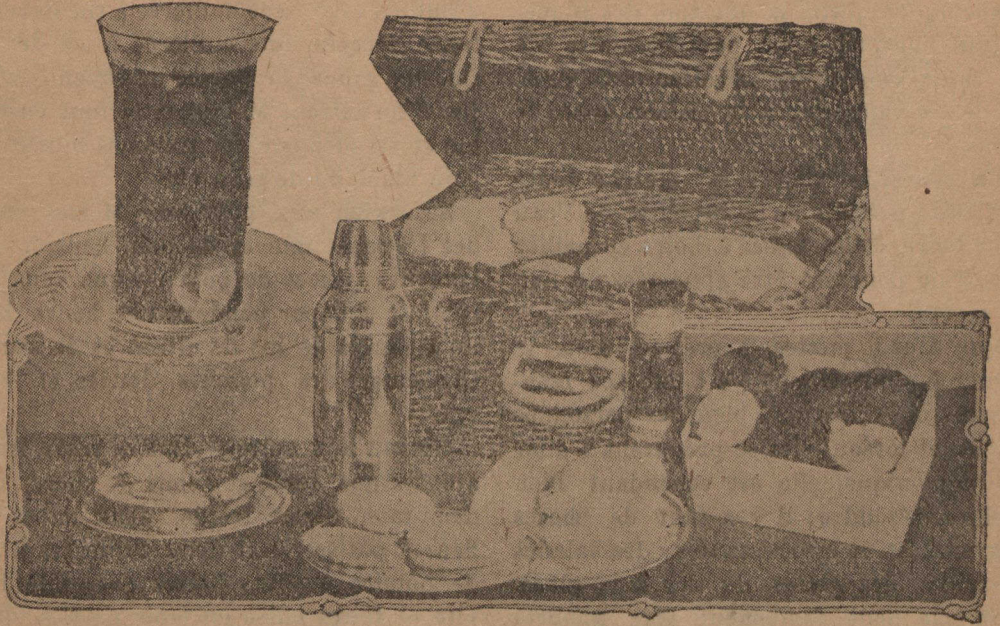
Le repassage à l'électricité est particulièrement commode, on n'a pas besoin de remettre le fer sur le feu, et il ne se dégage aucune odeur malsaine et désagréable, au contraire des fers munis d'un appareil de chauffage à alcool, à essence ou à charbon, qui répandent de l'odeur dans la pièce où l'on travaille.

Mais il s'en faut de beaucoup que l'on ait constamment à faire usage d'un fer à repasser même électrique ; et la compagnie s'est dit que si elle permettait aux clients de transformer leurs fers à repasser en un appareil de chauffage pour la cuisine, ses clients lui achèteraient beaucoup plus de courant électrique.

Elle a donc fait construire des supports spéciaux, qui permettent de maintenir les fers dans une position renversée : la surface inférieure du fer forme alors une sorte de plaque métallique, sur laquelle, on peut installer très facilement une casserole, une bouilloire ou toute autre chose.

Immédiatement, on a constaté que la vente du courant augmentait beaucoup, la plupart de ceux qui ont reçu de ces supports les utilisent pour une partie de la cuisine, ou tout au moins pour certaines opérations culinaires, pour la confection du café sur la table, etc.

— o —



PANIER ET METS CONVENABLES POUR PIQUE-NIQUES



Un panier, c'est le réceptacle le plus commode pour apporter un goûter à un pique-nique ; c'est un article qui n'est pas pesant et qui peut être acheté de n'importe quelle forme et de n'importe quelle grandeur, depuis le petit panier de paille ordinaire, de forme oblongue, jusqu'à la grande manne d'automobile qui est divisée en petits compartiments très commodes.

Invariablement, les personnes qui vont ainsi en pique-nique, ont presque toujours plus d'appétit qu'à la maison, il faut donc

apporter, alors, une quantité abondante de nourriture. C'est une erreur de ne pas se donner la peine de bien mettre la table, à un pique-nique; il faut, au contraire, qu'elle soit très attrayante et surtout mise très proprement. Une nappe et des serviettes en papier sont non-seulement faciles à apporter, mais elles peuvent être jetées après avoir servi, épargnant ainsi le trouble de les rapporter à la maison et la dépense d'un lavage supplémentaire. On peut facilement apporter des assiettes en papier et des petits plats pour chaque personne; ces articles coûtent excessivement bon marché puisqu'ils ne se vendent que sept centins la douzaine ou un centin pièce; et il faut ajouter encore qu'ils ont

beaucoup simplifié la question des pique-niques puisqu'il n'est pas nécessaire de les laver, comme les assiettes ordinaires, ou de les rapporter à la maison après le repas.

La bouteille "Thermos" éloigne toute difficulté possible de se procurer de l'eau pour boire, et les tasses à boire en papier paraffine pourront être apportées au lieu de verres.

Que faut-il mettre, à présent, dans le panier à pique-nique? c'est une des nombreuses questions que bien des personnes se posent lorsqu'elles se préparent à aller en pique-nique, elle est cependant bien facile à résoudre; il y a tant de choses convenables et appétissantes: des salades de fruits, des gelées, du thé à la glace, tout cela peut facilement être apporté dans des jarres qui ferment hermétiquement. Dans le fond du panier que vous aurez recouvert de papier paraffine, mettez les sandwiches dans l'un des bouts, les gâteaux ou les petits biscuits écossais dans un autre compartiment, les jarres et la bouteille "thermos" dans l'autre bout. Étendez un napperon sur ceci, et mettez la nappe de papier, les tasses à boire et les plus légers articles à la partie supérieure.

Tant qu'aux sandwiches, il y a différentes manières de les remplir. Les sandwiches de pain et de beurre sont toujours préférés, mais il faut auparavant battre le beurre en crème avant de l'employer. En étendant le beurre sur le pain, faites-le entrer en entier dans le pain, parce que ceci donne un bien meilleur goût.

Voici encore quelques autres recettes pour différents mets convenables pour pique-niques:

Sandwich aux noix.—Une tasse de noix hachées très fin, deux cuillerées à soupe

d'huile d'olive, une cuillerée à thé de moutarde délayée, une cuillerée à sel de sel fin, une pincée de poivre de cayenne et le jus d'un citron. Mélangez le tout ensemble et étendez sur des tranches minces de pain blanc ou de pain bis.

Sandwich aux pommes.—Mettez entre des tranches minces de pain beurré, des tranches minces de pommes que vous aurez fait tremper pendant une heure dans un mélange de jus de citron et de sucre. Choisissez des pommes douces et bien mûres.

Gâteau aux mûres.—Battez trois œufs, ajoutez une tasse et demie de sucre, une demi-tasse d'eau froide, deux tasses de fleur à pâtisserie et deux cuillerées à thé de poudre à pâte; battez ensemble très vite et faites cuire en trois parties dans des moules à gelée. Beurrez, remplissez de fruits frais, saupoudrez avec beaucoup de sucre et continuez ainsi jusqu'à ce que les trois soient mis les uns au-dessus des autres. Servez avec de la crème fouettée.

Nectar aux fraises.—Faites bouillir en sirop deux tasses de sucre, pendant dix minutes. Ajoutez au sirop pendant qu'il est encore chaud, quatre tasses de jus de fraises en conserves ou la même quantité de jus exprimée de fruits frais, le jus de dix oranges, et deux tasses d'ananas râpé. Mettez ceci de côté pendant une demi-heure, coulez et ajoutez un gallon d'eau Apollinaris. Sucrez au goût, et prenez bien garde que cette liqueur ne soit pas trop sucrée.

Salade d'oranges et de noix.—Pelez des oranges juteuses et séparez-les en petits morceaux, enlevez toutes les particules de peau blanche. Faites un lit de feuilles de laitue frisée sur un plat et mettez la chair d'oranges dessus. Hachez des amandes de noix longues, pas trop fin, et étendez-les

sur le tout. Servez avec une préparation française "French dressing".

Crème aux bananes.—Pelez les fruits et passez-les dans un gros tamis, ajoutez autant de crème comme vous avez de fruits, et une pincée de sel. Pour une chopine de ce mélange ajoutez deux onces de sucre en poudre. Battez ceci jusqu'à ce que ce soit léger et mousseux. Mettez ce mélange dans des verres et mettez à la partie supérieure des amandes blanchies et réduites en poudre. Au centre de chaque verre mettez une cerise confite.

Pour servir les glaces.—Une manière attrayante de servir les glaces ou les sorbets, c'est de les mettre dans des verres individuels et de les garnir de fruits frais avec une petite branche ou une feuille verte dans l'assiette.

Sandwich au fromage et au raisin.—Recouvrez des tranches minces de pain (ce dernier doit être fait entièrement avec du blé,) avec du beurre non salé. Sur une tranche, étendez une couche de raisin épépiné, haché très fin; et sur l'autre tranche, une couche de fromage à la crème très doux; pressez les tranches ensemble et coupez comme vous le désirez.

Salade de bananes.—Choisissez des bananes fermes et bien mûres et coupez en tranches minces. Prenez ensuite un tiers de cette quantité d'amandes de noix longues, que vous moudrez ou hacherez très fin. Mélangez les bananes et les noix ensemble légèrement, et entassez sur des feuilles de laitue frisée. Versez dessus une préparation faite comme suit:

Préparation pour salade de bananes.—Battez ensemble une demi-tasse de sucre et un oeuf, mettez dedans en agitant bien une cuillerée à soupe comble de fleur ou de "cornstarch" et une pincée de moutarde sèche. Faites cuire dans une dou-

ble bouilloire une tasse de lait doux et un morceau de beurre de la grosseur d'une noix longue. Mettez le premier mélange dedans en agitant le tout et faites cuire jusqu'à ce que ce soit bien cuit. Enlevez du feu et battez dedans le jus d'un citron ou une cuillerée à thé de vinaigre peut être substituée, au lieu du citron. Laissez refroidir avant de verser sur les fruits.

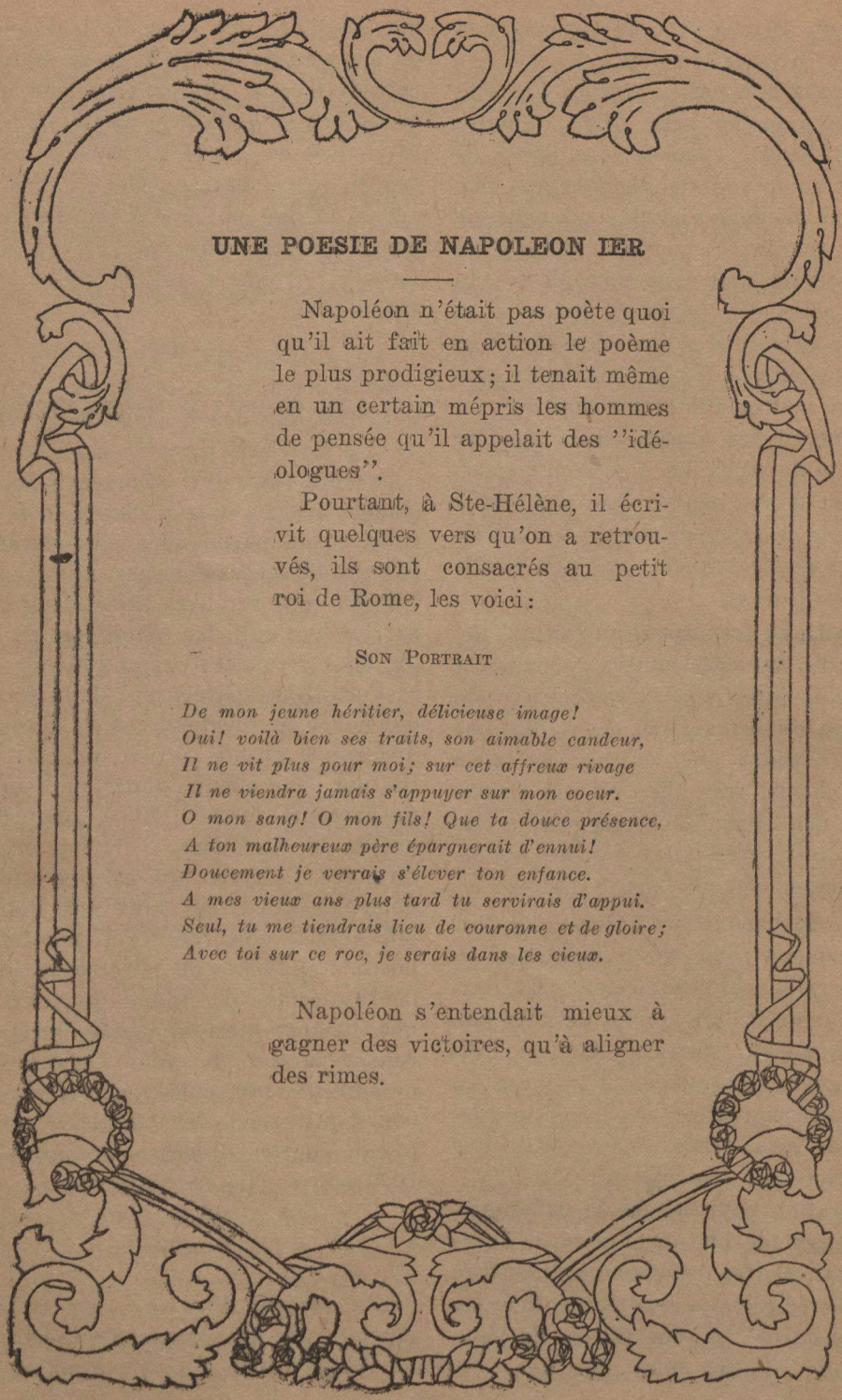
— o —

LES OISEAUX MIGRATEURS

Les oiseaux qui viennent des pays chauds, pour passer quelques mois de la belle saison parmi nous parcourent parfois des distances énormes. Ainsi, les "bobolinks" qui viennent faire leur couvée sur les bords du lac Winnipeg, au Canada, pour retourner passer l'hiver à Cuba et Porto-Rico, parcourent deux fois chaque année, au printemps et à l'automne la distance si grande qui sépare ces régions. Ils font donc chaque année, en deux fois, un parcours de 3000 milles, longueur qui excède le cinquième de la circonférence du globe. Le tyran, qui est une espèce de gobe-mouches, vient faire son nid aussi loin vers le nord, que le 57ème degré de latitude et l'hiver on le retrouve au fond de l'Amérique du Sud, il parcourt donc une distance presque double de celle parcourue par les "bobolinks". Le rossignol de muraille ou "rouge-queue" fait un parcours qui excède 3000 milles et le petit oiseau-mouche lui-même parcourt plus de 2000 milles dans ses migrations.

— o —

L'aboïement d'un chien est facilement entendu par une personne qui est en ballon à une hauteur de 3 à 4 milles.



UNE POESIE DE NAPOLEON IER

Napoléon n'était pas poète quoi qu'il ait fait en action le poème le plus prodigieux; il tenait même en un certain mépris les hommes de pensée qu'il appelait des "idéologues".

Pourtant, à Ste-Hélène, il écrivit quelques vers qu'on a retrouvés, ils sont consacrés au petit roi de Rome, les voici :

SON PORTRAIT

*De mon jeune héritier, délicieuse image!
Oui! voilà bien ses traits, son aimable candeur,
Il ne vit plus pour moi; sur cet affreux rivage
Il ne viendra jamais s'appuyer sur mon coeur.
O mon sang! O mon fils! Que ta douce présence,
A ton malheureux père épargnerait d'ennui!
Doucement je verrais s'élever ton enfance.
A mes vieux ans plus tard tu servirais d'appui.
Seul, tu me tiendrais lieu de couronne et de gloire;
Avec toi sur ce roc, je serais dans les cieus.*

Napoléon s'entendait mieux à gagner des victoires, qu'à aligner des rimes.



UNE SCÈNE DE MAGASIN

En Deux Actes

Pièce en trois Mots

1^{ER} ACTE

LE COMMIS.—*Pour vous, madame.*

LA DAME.—*Une cravate, monsieur.*

LE COMMIS.—*Par ici, madame.*

LA DAME.—*Soie ou fil?*

LE COMMIS.—*C'est bien, madame.*

LA DAME.—*En soie seulement?*

LE COMMIS.—*Très bien, madame.*

LA DAME.—*Dernière mode, cela?*

LE COMMIS.—*Oh oui, madame!*

LA DAME.—*Et les autres?*

LE COMMIS.—*Par ici, madame.*

LA DAME.—*Et quel prix?*

LE COMMIS.—*Une piastre seulement.*

LA DAME.—*Très bon marché!*

LE COMMIS.—*Bien certain, madame.*

LA DAME.—*Est-elle bonne?*

LE COMMIS.—*Très, très bonne.*

LA DAME.—*Et les autres?*

LE COMMIS.—*Oh! oui, madame!*

LA DAME.—*Et quel prix?*

LE COMMIS.—*Cinquante cents, aujourd'hui.*

LA DAME.—*Trop foncée, monsieur.*

LE COMMIS.—*Pourtant non, madame.*

LA DAME.—*Avez-vous rouge?*

LE COMMIS.—*Par ici, madame.*

LA DAME.—*Avez-vous bleue?*

LE COMMIS.—*Par ici, madame.*

LA DAME.—*Avez-vous brune?*

LE COMMIS.—*Oui, ici, madame.*

LA DAME.—*Une couleur grise?*

LE COMMIS.—*Un autre comptoir.*

LA DAME.—*Beaucoup plus foncée.*

LE COMMIS.—*Comme celle-ci?*

LA DAME.—*Non, plus pâle.*

LE COMMIS.—*Et puis celle-ci?*

LA DAME.—*Combien cette cravate?*

LE COMMIS.—*Une piastre seulement.*

LA DAME.—*Enveloppez-la donc.*

LE COMMIS.—*Cette cravate grise?*

LA DAME.—*C'est bien cela.*

LE COMMIS.—*Pour quelle adresse?*

LA DAME.—*Laissez faire, monsieur.*

LE COMMIS.—*Pourquoi donc, madame?*

LA DAME.—*Combien, ces cravates?*

L'ÉPÉE DE LA VICTOIRE

LE COMMIS.—*Toujours, une piastre.*
 LA DAME.—*Attendez donc, monsieur.*
 LE COMMIS.—*Très bien, madame.*
 LA DAME.—*Uniquement en soie?*
 LE COMMIS.—*Oui, certain, madame.*
 LA DAME.—*Enveloppez-la, alors.*
 LE COMMIS.—*C'est une piastre.*
 LA DAME.—*Cinquante cents, monsieur?*
 LE COMMIS.—*Oh! impossible, madame.*
 LA DAME.—*Pour combien, alors?*
 LE COMMIS.—*Toujours, une piastre.*
 LA DAME.—*Bien, j'ai réfléchi.*
 LE COMMIS.—*Autre chose, alors?*
 LA DAME.—*Non, rien, merci.*

(*Elle sort.*)

2ÈME ACTE

LE COMMIS.—*Pour vous, monsieur.*
 LE MARI.—*Une cravate, monsieur.*
 LE COMMIS.—*De quelle couleur?*
 LE MARI.—*Vous avez gris?*
 LE COMMIS.—*Comme ceci, monsieur?*
 LE MARI.—*C'est cela, monsieur.*
 LE COMMIS.—*Une piastre, monsieur?*
 LE MARI.—*Voici une piastre.*
 LE COMMIS.—*Merci, monsieur... Caisse!*

GRACE AU CINÉMA

Au cours d'une représentation cinématographique à Liverpool, la femme d'un officier belge, qui croyait que son mari avait été tué, le reconnut sur l'écran lumineux, figurant dans les tranchées où il donnait des ordres.

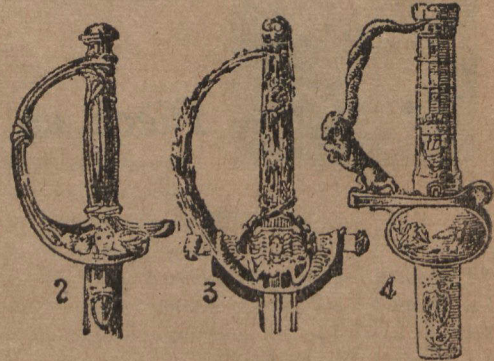
Elle entra sans retard en rapports avec l'opérateur qui avait pris le film et, grâce à lui, parvint à retrouver son époux.

Si toute la terre qu'il y a actuellement au-dessus du niveau de la mer, 25,000,000 de milles cubes, était répandue uniformément sur le globe, elle formerait une couche d'environ 660 pieds de profondeur.

Le général français qui aura conduit les armées à la victoire recevra une épée d'honneur à titre de reconnaissance de la nation.

Il est probable que ce sera le général Joffre car il est à espérer que la mort ne viendra pas terminer prématurément la carrière de ce valeureux officier.

L'union centrale des arts décoratifs français a ouvert un concours pour cette épée d'honneur; statuaires, graveurs, ci-



seleurs, envoyèrent leurs projets intéressants, parmi lesquels le jury eut à choisir. Voici ses décisions:

Pas de premier prix. Un deuxième prix est décerné à M. Edouard Dekeirel, un troisième prix à M. H. Barberis, et un quatrième prix à M. Victor Peter. Le projet primé sera exécuté en matière précieuse; puis, l'"Épée de la Victoire" attendra que le destin désigne le glorieux soldat qui la devra porter.

CARNET D'UN COMBATTANT

UN BOMBARDEMENT DANS LA NUIT

Ce qui est survenu dans cette tranchée conquise, où nous avons relevé les chasseurs, ce n'est point la contre-attaque.

La journée s'est écoulée, calme, sans que rien ne bouge. La ligne en face semble morte. M... a rampé jusqu'à un casque d'officier, qu'il guignait à côté d'un cadavre, et l'a rapporté : pas un coup de feu. V... me dit : "Je n'aime pas ça. Ils préparent quelque chose. Enfin, nous aurons pu creuser un peu et relever les parapets."

Vers 5 heures, au soir tombant, une rafale sifflante culbute quelques sacs à terre. C'est tout.

A 9 heures, je rentre dîner dans mon gourbi, seul, car trop de menaces pèsent sur nous pour que V... et G... quittent leurs postes. C... a déjà installé mon couvert sur une caisse vide ; il place quelque chose sur un réchaud qu'il allume, quand, du même coup, la chambre souterraine tremble sous une explosion, ma bougie vacille, la flamme de l'alcool grandit. Puis la terre coule doucement à travers le coffrage, et j'entends dehors galoper, s'exclamer :

— Y a pas de casse ?" demande C... en tordant son torse par l'étroite ouverture. Il rentre :

— C'est rien. Des bêtises. Mais ils m'ont foutu de la terre dans mes petits pois, les saletés !"

Boum ! la terre tremble encore. Je l'écoute pendant qu'il grommelle : "Ça y est, vous allez encore manger froid..." Et je me hisse dans la tranchée, où règne un silence de mort.

LE GRAND JEU

— Où est-ce tombé ?

— Vers la droite, mon lieutenant, répond une voix dans l'ombre. C'est du 150 Attention, les revoilà...

Le temps de me coller contre la paroi, et le parapet éclate à cinquante pas sur ma droite, en crachant de braves étincelles, comme un pavé sous le fer d'un cheval ; des gerbes de fumée montent, plus noires que la nuit, tandis que des bourdonnements pleuvent longuement de toutes parts... Encore ! Encore !

Des éclairs me ploient les épaules, quelque chose craque au-dessus de ma tête, comme un tonnerre, des éclaboussures d'acier tombent en coup de hache.

Puis tout rentre dans le silence, un silence absolu au milieu duquel une plainte horrible et stridente s'enfuit à l'infini, comme le hurlement d'une âme ; sans doute l'ogive d'un shrapnell, qui tournoie au hasard et se perd dans les ténèbres.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Percutants de 150, shrapnells de 105, c'est le grand jeu. Je ne crois guère à l'attaque de nuit. Mais beaucoup d'hommes ont pour tout abri des alvéoles hâtivement creusées dans les parois de terre, dont elles compromettent d'ailleurs la résistance ; si le bombardement s'acharne, j'aurai des pertes. Or, il ne s'arrête guère.

Au milieu des sifflements et des éclatements, j'entends la voix de C... qui crie dans mes jambes : "Mon lieutenant, rentrez donc ; à quoi que ça sert que vous

soyez là ?”

Il a raison. Je redescends dans mon trou, me mets à manger du bout des dents, inquiet.

Les secousses se suivent sans arrêt, les explosions roulent tout le long de la tranchée, des souffles chauds s'engouffrent brutalement dans l'abri et font vaciller la chandelle, un morceau d'acier brûlant rebondit sur le linteau de l'entrée et roule jusqu'à mon pied. C... le ramasse et soupire : “Et dire qu'ils n'ont plus de munitions !” A la fin cet acharnement inexplicable m'énerve. Je vais déclancher un tir de barrage, à tout hasard. “Téléphoniste, donnez-moi le commandant.” Le petit timbre répète avec insistance son appel nasillard et grêle.. “Mon lieutenant, le commandant ne répond pas. La ligne doit être coupée.”

C'est un fait remarquable que le téléphone soit toujours coupé, quand on en a besoin.

Je griffonne la chose sur un bout de papier ; un agent de liaison passera malaisément sous cette mitraille ; mais il le faut. “C... appelle-moi le premier à marcher.”

Il s'y reprend à trois fois pour se faire entendre dans le vacarme. C'est H... qui se laisse glisser par l'ouverture.

— Le téléphone est coupé, mon petit. Tâchez d'aller jusqu'au commandant et donnez-lui ça. —

— Bien.

— Un peu de “eric” ?

— Si vous voulez.” Il boit, met le pli dans le parement de sa vareuse, salue et s'en va.

On l'a retrouvé un jour dans le boyau, à cinquante verges de la tranchée, assommé par un éclat d'obus à la nuque.

LA MORT DECHAINÉE

L'affreuse nuit ! A mesure que les heu-

res s'écoulent, la violence du bombardement grandit. Tout tremble et tonne, avec les sons puissants et sourds dont les falaises retentissent sous les coups de mer. Une odeur de poudre et de soufre emplit l'abri, et nous ne respirons plus que poussière et fumée.

C... essaie de tendre une toile devant l'entrée, mais les souffles des explosions l'enfoncent ou l'arrachent et nous frappent en plein visage, comme autant de coups de poing ; la bougie tombe et nous ne la rallumons pas ; je reste dans le noir, écoutant la mort déchaînée qui cogne, qui déchire, qui siffle, qui fouille la terre et sonde la nuit.

Mes hommes sont là-dessous, sans abris. Combien sont morts ? Et les vivants, pourront-ils repousser l'ennemi s'il attaque ?

Il me faudrait tout mon courage et mon sang-froid pour résister à ces pensées ; mais le choc inlassablement répété des obus lourds est en train de le briser, de l'émietter, mon courage... j'ai envie de dormir, comme toujours quand le canon persiste ; et il me faut réagir avec tous mes nerfs pour ne pas succomber.

C..., lui, s'est accroupi dans un angle, sous sa couverture, et les étais de la guiloune ont beau branler, le plafond fléchir, il ne bouge plus.

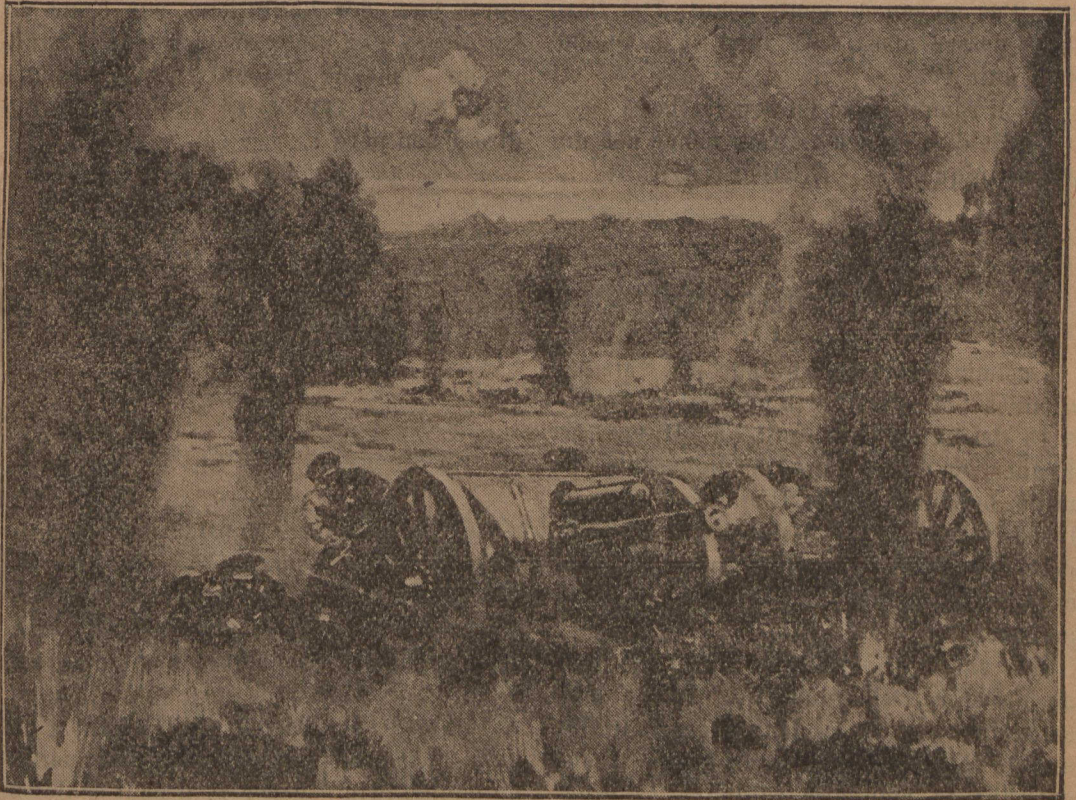
Dort-il ?... Par instants, il se fait un grand silence qui s'étale comme une nappe de fraîcheur. Et l'on respire, et l'on reprend cœur, quand on entend au loin résonner — par delà quelles collines ? — des sons voilés et sourds, comme si quelque chose s'élançait dans l'espace en donnant un coup de talon sur un tremplin ; ce sont des batteries infernales qui recommencent ; et quelques secondes s'écoulent à peine que déjà, avec un halètement qui se précipite, les énormes obus tombent pesamment.

J'imagine le travail paisible des artilleurs autour de leurs pièces monstrueuses dressées vers le ciel les servants qui apportent la gargousse, le pointeur qui bloque la culasse et tire la ficelle, et le canon qui hurle comme un dogue, crache une courte flamme, recule dans la fumée; tout cela très loin, dans la paix de la campagne.

vaste tonnerre des 210 et des 280. Inévitablement, toutes les forces de la vie se contractent entre deux secondes, celle qui passe, — où l'obus éclate, celle qui vient, — où le suivant siffle déjà.

LE JOUR NAÏT

Combien d'heures s'écourent ainsi sous cet écrasement méthodique ? Il me sem-



A mesure que les heures s'écourent, la violence du bombardement grandit.

Combien de collines, de bois, de prés s'acharnent sur le misérable fossé où nous sommes tapis ?

J'essaie de distinguer les calibres, pour tirer ma pensée de la torpeur où elle glisse : mais je me perds vite dans les explosions qui se confondent, le claquement des 105, le pialement des 77, le

ble brusquement qu'il est moins dense ; un petit jour blême hésite à l'entrée de mon abri ; je bondis dehors, dans l'air froid qui me rend ma lucidité.

C'est l'instant dangeureux. "Attention, mes amis, quand on ne bombarde plus, c'est qu'on attaque."

Jusqu'ici, les obus sont tombés courts :

pas de dégâts, mais d'innombrables éclats de bel acier clair, aigu et coupant. Ah ! voilà : derrière une traverse, je me heurte à un éboulement long de dix verges, grouillant d'hommes déséquipés qui creusent, creusent rapidement, comme des fourmis. V... est là, couvert de terre, qui les dirige :

— Il doit y avoir là-dessous huit pauvres bougres, enterrés depuis deux heures. Pas moyen de venir avant. J'ai failli y passer aussi. Et vous ?... Quelle sale nuit !”

Et il ajoute, avec un sourire lassé

— Et dire que ça ne fera même pas un communiqué ! LIEUTENANT R....

— o —

CASIMIR DELAVIGNE

Casimir Delavigne, auteur des “Messéniennes” et d'un certain nombre d'oeuvres dramatiques, naquit au Havre, en France, en 1793, dans une honorable famille de commerçants. Il fit ses études au lycée Napoléon. Dès l'enfance, il écrivait des vers où le goût et la correction, ses qualités dominantes, se faisaient déjà remarquer.

Les succès du collègue assurèrent ceux de l'avenir. Delavigne étant tombé à la conscription, tous les jeunes gens du Havre de la classe appelée au service, connaissant sa mauvaise santé et les espérances qu'il donnait à la poésie, s'entendirent pour le faire exempter et déclarèrent unanimement qu'il était sourd.

Le jeune poète fut réformé ; le greffier le fit venir à son bureau pour lui délivrer son certificat, et lui dit à voix basse, en le lui remettant :

— Monsieur Delavigne, voici la pièce en règle, vous pouvez vous retirer.

Delavigne, qui ne savait pas mentir, qui

ne savait pas soutenir un déguisement répondit par un remerciement en bonne forme.

— C'est bien pour moi, lui dit alors le greffier en souriant ; mais tâchez, pour les autres, de ne pas oublier que vous êtes sourd.

Casimir Delavigne était un modèle de pitié filiale. Il remettait à son père tout ce qu'il gagnait. Un jour, il osa garder, après bien des hésitations, sur l'une de ses pièces, une petite somme dont il avait besoin ; mais ne pouvant résister au tourment que lui causait ce larcin, il courut dire à son père :

— Je t'ai volé, j'ai gardé vingt francs. (\$4.00)

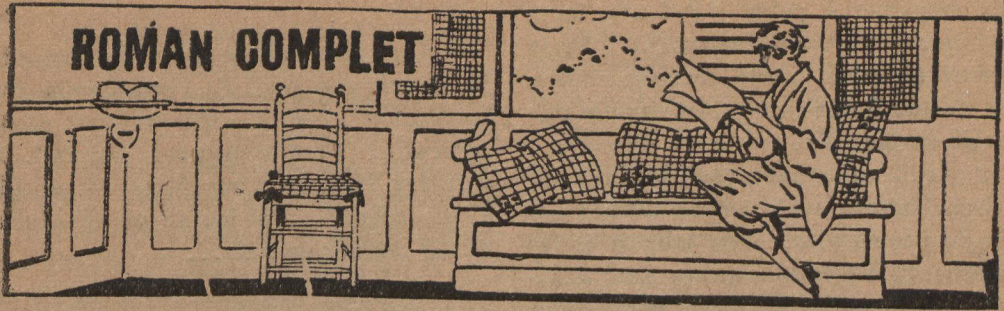
Il mourut à Lyon, le 11 décembre 1844 d'une phtisie pulmonaire, tandis qu'il allait chercher dans le Midi un air plus pur et un peu de repos.

— o —

LA TROMPE DES ELEPHANTS

Les naturalistes considèrent que la trompe d'un éléphant est un des plus beaux chefs-d'oeuvres de la Nature. Elle contient, à elle seule, plus de 4,000 muscles, ce qui est un nombre bien supérieur à celui qui contient le corps d'un homme. A l'aide de sa trompe un éléphant peut aussi bien déraciner un arbre que cueillir un simple brin d'herbe et il peut soulever un canon avec autant de facilité qu'une simple noix.

Sa trompe est aussi serviable qu'une main avec tous ses doigts, elle lui sert à prendre sa nourriture, à la porter à sa bouche et aussi à boire en aspirant l'eau qu'il s'envoie ensuite dans la bouche. Aucun autre animal n'a un membre ou un organe si perfectionné et si utile que l'éléphant.



FAUX DEPART

OOO

Par Paul de GARROS

OOO====OOO====OOO

I

— Tous mes compliments, mon cher Maurice.

— Tu plaisantes.

— Pas le moins du monde.

— Il me semble pourtant, avoir été bien médiocre.

— Tu es trop modeste, mon cher — J'ai vu, au contraire, à l'attitude de tes juges, qu'ils étaient enchantés de la façon dont tu soutenais ta thèse.

— J'ai fait de mon mieux.

— Enfin, c'est maintenant un fait acquis, te voilà docteur en médecine, c'est-à-dire débarrassé des concours et des examens, et en possession d'un titre qui va te permettre de te créer une position avantageuse... Mais, voyons, pour aujourd'hui, tu ne dois aspirer qu'à te reposer et à te distraire... Viens-tu faire un tour sur les boulevards ?

— Bien volontiers.

Ils sortirent aussitôt, traversèrent la cour de l'Ecole et se dirigèrent vers les quais.

Pendant dix minutes, ils bavardèrent

de choses et d'autres ; puis soudain, comme si un nuage se fut glissé entre eux, ils se turent. La mélancolie de Maurice venait, encore une fois, d'avoir raison de l'humeur enjouée de son compagnon.

Les deux jeunes gens étaient, en effet, la vivante antithèse l'un de l'autre, aussi bien moralement que physiquement.

Maurice d'Agnère, le nouveau docteur était mince, blond et froid ; il avait les yeux bleus et voyait tout en noir. Et, tout au contraire, Georges Hubert, son ami, était brun, replet, exubérant et sans souci.

Tous les deux avaient vingt-sept ans ; et, depuis bien des années déjà, une étroite amitié les unissait.

Maurice, qui avait perdu son père et sa mère, qui n'avait aucun parent à Paris, avait gardé, grâce à cette circonstance, l'illusion d'un foyer : le père de son ami le traitait comme son fils et Georges comme un frère.

Aussi, la récente disparition de ce père si tendre et si éclairé l'avait frappé autant que son ami.

Six semaines à peine s'étaient écoulées depuis ce triste événement. Et le souvenir de cette perte cruelle contribuait encore à assombrir l'habituelle mélancolie de Maurice.

Ce jour-là, cependant, tout semblait lui sourire. L'avenir s'ouvrait devant lui plein de promesses... Son travail et les sacrifices qu'il s'était imposés pour achever son instruction allaient maintenant porter leur fruit.

Non, le jeune docteur était insensible à toutes ces considérations, et tandis qu'il marchait silencieux, près de son ami, ses yeux perdus dans le vague ne voyaient que les points noirs du passé et les perspectives douloureuses que la vie pouvait lui offrir.

Machinalement, les deux jeunes gens avaient traversé les ponts, franchi le Louvre et suivi l'avenue de l'Opéra.

En passant devant le café de la Paix, Georges se décida à rompre le silence et demanda :

— Veux-tu t'asseoir un instant?... Nous regarderons courir la foule. C'est toujours drôle...

— Comme tu voudras...

Et lorsqu'ils furent installés dans un coin de la terrasse :

— Mon pauvre Maurice, reprit Georges, te voilà encore dans une crise d'hypocondrie.

— Oui... Non... Je te demande pardon... Ah ! c'est que... la vie est si sotté, si vide...

— Alors, pourquoi as-tu tant travaillé afin de t'y faire une place ?

— Evidemment, c'est absurde de ma part... pour le bénéfice que j'en retire...

— Tu es fou, voyons...

— Non, je réfléchis trop... et je m'ennuie...

— Ah !...

— Oui, je m'ennuie d'être ici surtout... je ne suis pas sorti de Paris depuis trop longtemps... cette foule, ce bruit me fatiguent... l'amphithéâtre, l'hôpital, les infectes chambres meublées où je gîte m'écoeurent... j'ai besoin de m'en aller, de me donner de l'air...

— Tu voudrais me quitter en ce moment ?...

— Ne disais-tu pas, l'autre jour, que tu irais volontiers passer quelques semaines chez tes cousins Bernot, dans le Jura ?

— Peuh ! j'ai beaucoup de travail en ce moment... Enfin, je m'y déciderais peut-être, si tu étais parti... Mais, toi, où irais-tu ?

— Je ne sais pas. Il est évident qu'avec les maigres revenus dont je dispose je ne peux pas m'offrir une coûteuse villégiature. Il y a bien là-bas, au fond du Berry, un joli coin où j'irais avec plaisir me mettre au vert pendant deux mois. C'est chez mon oncle Le Targy — je l'appelle mon oncle quoique ce ne soit qu'un cousin éloigné de ma mère.

— Autrefois, quand j'étais encore gamin, je passais chez lui presque toutes mes vacances. Mais depuis un certain temps déjà, mon oncle ne m'invite plus.

— Ne m'as-tu pas dit, observa Georges Hubert, que M. Le Targy avait une fille un peu plus jeune que toi ?

— Parfaitement, répondit d'Agnère, après un court silence, mon oncle a une fille, et probablement, c'est à cause d'elle qu'il a cessé de m'inviter... Ah ! je me demande vraiment quel inconvénient ça pourrait avoir...

— Tu ne te sens pas en danger de devenir amoureux de cette jeune personne ? elle n'est peut-être pas belle ?...

— Je crois me rappeler le contraire...

Mais comment veux-tu, lorsqu'on a joué ensemble tout enfants ?...

— Hé ! Hé ! ce n'est pas toujours une raison.

— Enfin, la question n'est pas là, interrompit Maurice, nerveux. Mon oncle ne manifestant aucun désir de me voir, je ne peux pas m'imposer chez lui.

— Ton oncle, répliqua Georges, a pu avoir jadis des motifs de te tenir à l'écart ; et il peut très bien maintenant en avoir d'autres de t'attirer chez lui... Quand tu n'étais que simple bachelier, on ne pouvait pas savoir comment tu tournerais. Aujourd'hui que tu es docteur en médecine, tu constitues un parti qui en vaut bien un autre... et rien ne prouve que M. Le Targy n'a pas jeté son dévolu sur toi....

— Laisse donc, tu me fais rire avec tes idées saugrenues... Alors, tu crois que ce brave homme d'oncle consentirait à me donner maintenant l'hospitalité qu'il a négligé de m'offrir depuis quelques années ?

— Je n'affirme rien... Je suppose simplement que les scrupules qui l'ont arrêté jadis ont peut-être disparu...

— C'est possible, après tout... Je pourrais lui écrire... Il est vrai qu'il lui serait bien difficile de me répondre par un refus... Je vais sans doute le mettre dans un cruel embarras.

— Prends un détour... Annonce-lui que tu as terminé tes études et qu'avant de choisir le lieu où tu t'établiras, tu désires faire un tour dans ton pays d'origine... Pour deux ou trois jours, ton oncle ne peut qu'être ravi de te recevoir. Une fois que tu seras là-bas, tu verras...

— Oui, je vais réfléchir à tout cela fit Maurice après un instant de silence. J'écrirai peut-être ce soir ou demain.

Après une promenade de deux heures, les deux jeunes gens s'acheminèrent vers la Seine pour rentrer chez eux.

Maurice d'Agnère habitait, rue de l'Abbaye, un hôtel meublé de quatrième ordre, horriblement sale comme la plupart des maisons du même genre, mais qui avait l'avantage d'être tenu par d'excellentes gens honnêtes et serviables.

De plus, Maurice, en se logeant là, avait l'agrément d'être tout près de Georges Hubert qui demeurerait rue de Rennes.

Les deux amis se séparèrent place Saint-Germain-des-Prés, non sans avoir convenu qu'ils se retrouveraient une demi-heure plus tard pour dîner ensemble.

Comme d'Agnère s'engouffrait en coup de vent dans l'escalier obscur qui menait à son modeste logis, sa concierge courut après lui en criant :

— Monsieur, une lettre pour vous.

Le jeune docteur s'arrêta dans son élan pour saisir le papier et, sans regarder la suscription, continua à gravir en hâte ses quatre étages. Mais une fois dans sa chambre, il s'approcha vivement de la fenêtre et ne put retenir un cri de surprise.

Rapidement, il déchira l'enveloppe et lut :

“Mon cher neveu,

“Tu dois être débarrassé maintenant “de tous tes examens. Comme Paris est “mortellement ennuyeux et fatigant à “cette époque, tu ne serais pas fâché, “j'en suis sûr, de respirer un peu l'air de “la campagne. Si tu veux venir passer “quelques semaines à Meillant, tu nous “feras plaisir. Je ne te promets pas très “nombreuses distractions. Mais la vie calme des champs est encore ce qu'il y a “de mieux en cette saison.

“Nous t’attendons le plus tôt possible.

“Ton oncle affectionné,

Le Targy.”

Après être resté un bon moment comme figé par la surprise, Maurice glissa la lettre dans sa poche, fit un peu de toilette, pour le cas où il leur prendrait fantaisie d’aller au théâtre, et redescendit en courant afin de communiquer à son ami l’étrange nouvelle.

Et dès qu’il aperçut Georges :

— Tiens, s’écria-t-il en lui tendant la lettre, lis ça... c’est mon oncle qui va au devant de mes désirs... mon oncle qui m’invite à passer quelques semaines chez lui !...

— Eh bien, tout est pour le mieux, murmura Georges Hubert qui avait en un clin d’œil, parcouru les quelques lignes. Quand pars-tu ?

— Demain, parbleu... après-demain, au plus tard.

...Ce soir-là, d’Agnère fut presque gai.

Il ne pouvait pas prévoir, le malheureux, que ce voyage qu’il envisageait comme devant être une utile diversion à ses ennuis, serait pour lui la source de tant de souffrances...

II

Parti de Paris à huit heures du matin, en compagnie d’un gros monsieur à figure rougeaude, commune et rébarbative, dont le voisinage était déjà un sujet d’ennui, Maurice d’Agnère trouva démesurément longue la traversée de la Beauce et de la Sologne.

Mais en approchant du but de son voyage, les souvenirs d’autrefois, qui lui re-

venaient en foule, absorbèrent toute son attention.

Il revoyait le vieux château où il avait passé sa jeunesse, il évoquait l’heureux temps où le foyer de la famille formait tout son horizon, où l’affection de ses parents l’entourait d’une atmosphère si douce de paix et de bonheur.

Heureux temps qui avait trop peu duré, hélas !

D’abord, son père était mort. Ensuite, la propriété avait été vendue. Puis, sa mère avait quitté le pays pour s’installer à Paris et avoir son fils plus près d’elle en l’envoyant au lycée comme externe.

Mais cette nouvelle existence, relativement agréable, n’avait pas été de longue durée. Au bout de trois ans, Mme d’Agnère était morte de chagrin et de privations, laissant Maurice seul au monde à quinze ans.

A partir de cette époque, le jeune homme n’était plus revenu dans le Berry que pour passer ses vacances chez son oncle Le Targy, dont la fille Marguerite était son amie d’enfance.

Mme Le Targy morte depuis longtemps, avait été remplacée auprès de la jeune fille par une vieille Anglaise, miss Greensby, qui avait fait son instruction tout en dirigeant en même temps la maison.

Miss Greensby était sévère pour son élève. Mais quand Maurice était là elle se départait un peu de sa sévérité habituelle, et alors, les deux cousins, qui avaient été accoutumés dès l’enfance à se traiter en frère et soeur reprenaient leur vie insouciant de jadis.

Lorsque le jeune homme eut atteint sa dix-neuvième année, ces bonnes parties cessèrent. Maurice, absorbé par ses études de médecine, ne pouvait plus disposer que de courtes vacances.

Pour cette raison ou... pour d’autres

M. Le Targy, non seulement n'avait plus insisté pour faire revenir son neveu chez lui, mais il lui avait fait comprendre à mots couverts qu'il tenait peu à ses visites.

Et les relations avaient continué seulement par correspondance, toujours aussi cordiales, d'ailleurs, que par le passé.

Le jeune docteur n'avait donc pas revu depuis près de six ans son oncle et sa cousine. Il avait laissé celle-ci grande fille, il allait la retrouver jeune fille accomplie.

C'était par conséquent une véritable reconnaissance à faire, sinon un inconnu terrible à aborder. Et cet inconnu n'était pas sans inspirer au jeune homme une certaine appréhension.

De plus, cette invitation tout à fait inattendue l'intriguait, assez vivement. Les raisons pour lesquelles M. Le Targy avait cru devoir éloigner son neveu quelques années auparavant n'existaient donc plus ?

Troublante énigme qui contribuait encore à augmenter l'impatience qu'avait Maurice d'arriver à destination.

Enfin le train stoppa, l'employé cria : "La Celle-Bruère" ; et le docteur saisissant avec joie ses menus bagages, sauta sur le quai.

Le hasard l'avait précisément fait descendre en face d'un monsieur et d'une jeune fille qui... l'attendaient.

Maurice avait tout de suite reconnu M. Le Targy et Marguerite.

— Bonjour, mon oncle, s'écria-t-il en sautant au cou du vieux monsieur, comment vous portez-vous ?

— Aussi bien que possible, mon cher enfant, et toi ?

— Très bien... vous voyez... et Marguerite ?

Mais Marguerite, cérémonieusement, lui tendait la main en disant :

— Bonjour, mon cousin...

"Comment! elle l'appelait son cousin, elle ne l'appelait plus Maurice tout court?"

Il demeura un instant tout interdit devant cette attitude réservée et ne trouva qu'un mot banal à répondre, en serrant la mignonne petite main qu'on lui offrait.

— Eh bien, c'est ainsi que vous vous témoignez le plaisir de vous revoir ? observa M. Le Targy. Allons, grands enfants, ne faites donc pas tant de cérémonie et embrassez-vous.

Sans se faire prier, Marguerite tendit sa joue sur laquelle Maurice déposa un cordial baiser.

M. Le Targy sourit dans sa moustache et tout en entraînant les deux jeunes gens vers le breack qui les attendait dans la cour de la gare, il ajouta :

— Voilà la glace rompue ! J'espère qu'on n'aura plus besoin de vous rappeler qu'autrefois vous vous considériez comme frère et soeur. A propos, mon ami, je ne t'ai pas encore demandé si tu avais fait bon voyage.

— Très bon voyage, mon oncle. J'ai seulement trouvé le temps un peu long. d'autant plus que j'avais comme compagnon de route un être stupide, un gros monsieur à face rougeaude et bête, dont la vue seule m'exaspérait...

— Pas de chance, en effet...

— Où est-il descendu, ton gros monsieur ? interrogea Marguerite.

— A Bigny.

— J'avais deviné... C'est M. Dufresnoy...

— Vous êtes en relations ?...

— M. Dufresnoy, continua la jeune fille, est le père de ma plus intime amie. Lucie... Mme Dufresnoy est charmante pour moi... Ce sont nos voisins du châ-

teau des Garrêts, tu te rappelles bien?..

— Oui, je crois, fit Maurice distrait.

Et après un silence, pendant lequel il eut le temps d'examiner sa cousine à la dérobée, ce qui amena sur ses lèvres un sourire de satisfaction, il reprit :

— Oh ! j'ai oublié, Marguerite, de te demander des nouvelles de ton institutrice. Comment va-t-elle, cette bonne miss Greensby ?

— Toujours très bien. Tu ne trouveras pas chez elle l'ombre d'un changement depuis six ans...

— Alors, elle n'a pas embelli ?

— Oh ! pour ça, non ; mais elle est toujours aussi bonne, aussi disposée à fêter le retour de son "collégien", comme elle t'appelle encore.

— Ne la contrarie pas là-dessus... ça me rajeunit...

Tandis qu'ils devisaient gaiement, la voiture approchait rapidement de Meillant. Une demi-heure après avoir quitté la gare, ils pénétraient dans le petit parc qui entourait l'habitation de M. Le Targy.

Malgré le sable qui couvrait les allées, miss Greensby avait entendu la voiture. et s'avancait toute souriante au-devant de Maurice, qu'elle semblait attendre avec impatience.

C'était un type étrange que miss Green curieux mélange de finesse et de naïveté, d'expansion folle et de froide réserve, de fermeté et d'irrésolution ; mais toujours si bonne, si dévouée qu'on lui pardonnait facilement toutes ses bizarreries.

Dès que le jeune docteur eut mis pied à terre, elle lui prit les mains, le regarda longuement dans les yeux, et satisfaite sans doute de son examen, déposa sur son front un baiser maternel.

Puis, tous passèrent dans la salle à manger où le dîner fut immédiatement

servi. La plus franche gaieté ne cessa de régner pendant tout le repas. Et lorsque Maurice se retira dans sa chambre — la même qu'il occupait jadis au temps des vacances — il ne put s'empêcher de répéter avec plus de conviction que jamais :

— Décidément, mon oncle a eu une riche idée de m'inviter... Je ne pouvais rien rêver de mieux pour passer mes deux mois de vacances.

III

La petite ville de Meillant s'étend au fond d'une vallée d'où l'on ne découvre aucun des sites ravissants qui l'entourent. Les maisons rangées prosaïquement le long de la grande route nationale n'offrent aucun caractère remarquable.

Du côté du Nord seulement, l'immense parc du château de M... change complètement l'aspect du pays. Et la végétation superbe entretenue par l'Hivernin, petite rivière qui contourne les dernières maisons du village après avoir baigné les murs du château, donne à ce coin pittoresque l'apparence d'un paysage de Normandie.

C'est de ce côté que sont groupées les habitations bourgeoises, celle du juge de paix, celle du médecin, et celle de M. Le Targy. Cette dernière, nous l'avons vue est entourée d'un parc qui descend jusqu'à l'Hivernin ; les bonnes gens du pays l'appellent quelquefois le "Petit château" à cause des deux poivrières qui flanquent la façade principale.

...Réveillé de bon matin par les oiseaux qui gazouillaient sous ses fenêtres, Maurice d'Agnère s'habilla et descendit de sa chambre vers sept heures. Comme personne, hormis les domestiques, ne donnait encore signe de vie dans la maison, il en profita pour faire une promenade aux environs.

Pendant son absence, Marguerite qui s'était levée à son tour de meilleure heure que de coutume, était descendue au jardin. Mais son visage avait perdu l'expression de joie qu'il avait la veille. Aussi, miss Greensby, en voyant son front soucieux, ne put s'empêcher de s'étonner.

— Qu'avez-vous, ma chère enfant, demanda-t-elle, vous êtes fatiguée ?

— Je n'ai pas très bien dormi, murmura la jeune fille, mais ce n'est pas la raison...

— Vous avez quelque contrariété ?

— Oui et non... c'est-à-dire...

— Vous hésitez... Je n'ai plus votre confiance ?

— Oh, si... mais j'ai peur que vous vous moquiez de moi... D'ailleurs, ce qui m'attriste est encore si vague...

— Voulez-vous que nous cherchions ensemble à le préciser... Voyons, reprenons les faits les plus saillants de votre existence depuis hier soir... N'êtes-vous pas satisfaite de l'accueil de votre cousin ?

Marguerite baissa les yeux sans répondre.

— Bon, j'y suis, continua la vieille Anglaise... Alors, vous trouvez que Maurice n'a pas été assez aimable, assez affectueux, assez simple avec vous ?...

— Maurice ayant été élevé près de moi, me considère comme sa soeur, balbutia Marguerite ; jamais je ne serai pour lui une jeune fille comme une autre.

— Et vous auriez voulu, qu'oubliant tout le passé et vous regardant comme une étrangère, il tombât en deux heures amoureux de vos beaux yeux et vous offrit sa main ?... Voyons, laissez faire le temps, que diable ; et vous verrez que si Maurice vous aime maintenant comme une soeur, son affection prendra vivement un autre nom.

Marguerite hocha la tête en rougissant : elle allait répondre quand elle aperçut son père se dirigeant de leur côté.

— Qu'est donc devenu ton cousin ? demanda M. Le Targy, je ne l'ai pas encore vu ce matin.

Mais au même instant la petite porte du verger grinça sur ses gonds et Maurice apparut.

— Je parie que vous ne devineriez pas, dit le jeune homme après avoir salué son oncle et sa cousine, et s'être enquis de leur santé, je parie que vous ne devineriez jamais quelle rencontre je viens de faire. Comment, mon oncle, ajouta-t-il sans attendre la réponse, vous savez qu'un de mes bons amis, un de mes meilleurs camarades d'école est fixé à Meilant, à deux pas d'ici, et vous ne m'en dites rien ?...

— C'est vrai, mon cher, je te demande pardon, balbutia M. Le Targy.. Ce n'est pas que je n'apprécie à sa juste valeur le talent et le caractère de M. Delaval qui a, de plus, pour moi le mérite d'être un joueur de piquet hors ligne, mais nous avons eu depuis ton arrivée si peu le temps de causer...

— J'en ai éprouvé tout à l'heure une surprise, lorsque traversant le bourg, je me suis trouvé nez à nez avec ce brave Albert.

— M. Delaval, quand il a su que tu étais mon neveu, nous a, en effet souvent parlé de toi ; tu étais, paraît-il, son plus intime ami...

— Non, pas tout à fait, car mon plus intime ami est Georges Hubert, mais j'étais cependant assez lié avec Albert que j'estime beaucoup.

Au nom d'Albert Delaval, Marguerite avait rougi légèrement. Pour cacher son trouble elle intervint, et dit :

— C'est ce monsieur Georges Hubert

dont tu nous parlais souvent jadis dans tes lettres et dont le père était si bon pour toi...

— Lui-même, oui, cousine... Oh ! avec celui-là, j'agis comme avec un frère, et n'eût été le plaisir de me trouver parmi vous, je crois que je ne l'aurais pas quitté.

— Il fallait l'amener, dit M. Le Tergy.

— Ses affaires le retenaient à Paris. Quant à Albert, c'est absolument par hasard m'a-t- raconté, qu'il est venue s'établir ici. Il est loin de le regretter, d'ailleurs, vous lui avez fait un accueil charmant...

— C'est-à-dire que je lui ai ouvert ma maison avec plaisir... Mais, remarque bien, mon cher, qu'en venant nous voir et distraire notre solitude, M. Delaval nous rend un service plus grand que celui que je lui ai rendu en l'accueillant avec bonne grâce. Il n'avait pas besoin de nous pour se poser dans le pays. Il plaît à tous le monde.

Marguerite gênée, s'éloigna avec une moue d'impatience.

— Alors, fit Maurice, qui avait remarqué le geste de sa cousine, c'est entre vous un échange bons procédés où chacun trouve son profit ?

— Oui, si tu veux... D'ailleurs, tu assisteras à nos réunions, tu jugeras toi-même.. Pour le moment, viens déjeuner. ces dames nous attendent.

IV

Depuis quinze jours que Maurice d'Agnière était à Meillant, l'intimité était devenue beaucoup plus grande entre la famille Le Tergy et docteur Delaval, celui-ci se croyant autorisé par la présence de son ami à rendre ses visites de plus en plus fréquentes.

Presque chaque jour, après le déjeuner.

il arrivait au "Petit château". Et après une partie de piquet avec M. Le Tergy, il proposait une promenade en forêt ou une pêche au bord du Cher.

Quelquefois, Albert était forcé de laisser ses amis partir seuls, parce que, au dernier moment, on venait le chercher pour un malade. Mais, en temps ordinaire, il se débarrassait de ses courses dans la matinée et pouvait ainsi consacrer son après-midi à ces parties de plaisir, auxquelles la présence de Marguerite donnait à ses yeux un charme tout particulier.

Il se montrait sans cesse plein de prévenance à l'égard de la jeune fille, ne négligeait aucune occasion de lui offrir son bras ou sa main pour traverser un passage difficile et ne semblait jamais aussi heureux que lorsqu'un hasard les rapprochait ou leur permettait quelques secondes de tête-à-tête.

Cependant, Marguerite, loin d'être sensible à ces attentions, témoignait plutôt de l'humeur d'en être l'objet. Malgré le soin qu'elle mettait à ne pas trop montrer ses impressions, il lui arrivait, par instants, de laisser échapper un geste ou un froncement de sourcils qui manifestait clairement son ennui.

Et alors le coeur du pauvre Albert se serrait sans doute douloureusement, car l'expression de son visage révélait un profond abattement, et Marguerite baissait les yeux, toute confuse d'avoir torturé une fois de plus son muet adorateur.

Ce manège se répétait trop souvent, dès que les deux jeunes gens se trouvaient en présence, pour que Maurice ne l'eût pas remarqué.

Il avait acquis ainsi la conviction qu'Albert aimait Marguerite et que celle-ci, pour une raison obscure, se refusait nettement à encourager cet amour.

Mais quelle pouvait bien être cette raison ?

Supposer que la jeune fille agissait ainsi par un calcul de coquetterie, c'était lui prêter un machiavélisme indigne de son caractère. Admettre que son coeur était pris par un autre amour, ce n'était guère vraisemblable, étant donné l'isolement dans lequel elle vivait.

Dès lors, il n'y avait qu'une manière d'expliquer son attitude : elle éprouvait à l'égard d'Albert un éloignement instinctif, irraisonné. Et cela était extraordinaire, vu qu'Albert possédait tout ce qu'il faut pour plaire et représentait d'autre part, un parti assez brillant.

Mais les secrets du coeur sont impénétrables.

Dans tous les cas, ce qu'il y avait de certain, c'est que Maurice était tenté d'en vouloir à Marguerite parce qu'elle faisait grise mine à Albert, qu'il rêvait depuis quinze jours de faire épouser à sa cousine.

Maintenant, pourquoi cette idée avait-elle germé dans son esprit ? Il n'eût peut-être pas pu l'expliquer lui-même. C'était un fait.

Toujours est-il qu'agacé de plus en plus par les manières d'agir de Marguerite envers son ami, Maurice voulut un jour en avoir le coeur net et provoqua une explication.

C'était le lendemain d'une soirée pendant laquelle Mlle Le Tergy s'était montrée particulièrement agressive à l'égard du docteur.

— Comment vas-tu ce matin ? commença le jeune homme pour dire quelque chose en abordant sa cousine, tu n'es plus souffrante.

— Je ne l'ai jamais été. J'ai donné ce prétexte comme excuse parce que j'étais énervée, de mauvaise humeur...

— ...ce dont tu as profité, acheva Maurice, pour rabrouer ce pauvre Delaval plus durement que jamais.

Marguerite fronça les sourcils, esquissa un geste d'ennui, puis se résignant soudain :

— Ecoute, viens par ici, dans le jardin. reprit-elle, je vais t'expliquer...

Et lorsqu'ils furent sous les charmillles :

— Je vais t'expliquer, continua-t-elle. pourquoi je ne peux pas avoir à l'égard de M. Delaval une autre attitude que celle que j'ai.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple.. C'est parce que, si M. Delaval a quelque inclination pour moi, moi je ne peux l'aimer.

— Ah !... pourquoi ?

— Parce que... parce que... l'amour ne se commande pas, balbutia Marguerite en rougissant.

— Sans doute, approuva Maurice... et dans le cas particulier qui nous occupe. c'est profondément regrettable. Delaval appartient à une excellente famille, il est riche, sa position ici doit être bonne, il eut donc été pour toi un parti très avantageux.

— Cela signifie que je n'en trouverai pas facilement de pareil.

— Dame...

— Tu es aimable... Mais toi qui songes à marier les autres, as-tu quelquefois pensé que tu étais en âge d'en faire autant ?

— Moi, c'est différent, ma chère cousine, je ne suis pas mariable, je n'ai pas le sou et je n'ai pas encore de situation. Il n'y a donc pas d'assimilation possible entre nos deux cas. Toi, tu es aimée, on te laisse entendre qu'on désire t'épouser. et moi, personne, que je sache, court après moi...

Marguerite baissa les yeux, confuse, ha-

letante d'émotion contenue. Au bout d'un instant d'hésitation, elle allait se décider à parler, quand le bruit d'une voiture lui fit détourner la tête.

— Tiens, fit-elle, c'est Mme Dufresnoy accompagnée de Lucie.

— Quel contre-temps ! grommela le jeune docteur, nous étions tranquilles...

— Voyons, tu vas être aimable, tu me l'a promis, murmura Marguerite en essayant de sourire.

— Je tâcherai.

Mme Dufresnoy et sa fille — celle-ci aussi mince que sa mère était florissante d'embonpoint — n'étaient plus qu'à quelques pas de la charmille.

Marguerite se décida à sortir pour s'avancer au-devant d'elles. Mais la grosse dame se récria :

“Ne vous fatiguez pas, ma chère enfant, nous savons que vous êtes un peu souffrante, nous avons rencontré M. Le Targy en revenant de Bruère, il nous a mises au courant... et c'est même uniquement pour prendre de vos nouvelles que nous sommes entrées en passant.

— Vous êtes trop bonne, madame, je vais très bien, comme vous voyez.

— Vous êtes un peu pâle, cependant... nous ne resterons qu'un instant pour ne pas vous déranger... d'ailleurs, il faut que nous rentrions pour déjeuner...

Maurice étant sorti à son tour de la charmille, Marguerite fit les présentations :

— Mme Dufresnoy, Mlle Lucie Dufresnoy, M. Maurice d'Agnère.

— Oh ! vous n'êtes pas un inconnu pour nous, minaуда aimablement la châtelaine des Garêts. M. Le Targy et M. Delaval nous ont souvent parlé de vous... Et vous avez l'intention de rester quelque temps parmi nous ?

— Quelques semaines seulement, mada-

me, et j'aurai à m'occuper du choix d'une résidence...

— Vous n'avez rien en vue jusqu'à présent ? Vous n'avez pas de préférence pour telle ou telle région ?...

— J'avoue que je n'ai pas d'idée fixe, je me laisserai guider par les circonstances.

— Il est bien probable alors que vous chercherez à rester à Paris. Quand on habite Paris depuis longtemps, il est difficile de s'habituer dans une ville de province ou à la campagne...

Mme Dufresnoy avait une manie, comme beaucoup de provinciales de sa catégorie qui connaissent à peine Paris, c'était de déclarer à tout propos que la seule vie supportable était celle de Paris.

Maurice, ignorant que la grosse châtelaine avait ce travers, s'était mis de bonne fois à discuter avec elle les agréments et les inconvénients du séjour dans la Ville-Lumière. Et lorsqu'il s'aperçut de sa méprise, il était pris dans l'engrenage, il lui était impossible de reculer.

Peu à peu, cependant, ses questions se ralentirent, ses réparties devinrent moins vives. Il était visiblement distrait.

A vrai dire, il estimait sans doute qu'après avoir subi Mme Dufresnoy, il pouvait reporter maintenant toute son attention sur Mlle Lucie. Et cette seconde entreprise paraissait avoir à ses yeux beaucoup plus d'attrait.

Assise près de Marguerite, Mlle Dufresnoy entretenait avec son amie une conversation des plus animées. Mais cela ne l'empêchait pas de songer à l'impression qu'elle pouvait faire sur Maurice et de prendre par conséquent l'attitude qui pût le mieux mettre en valeur sa taille gracieuse, son délicieux profil de vierge, tous les charmes de sa séduisante petite personne.

Cette manoeuvre n'avait pas été inutile. Car le jeune homme était littéralement ébloui ; et sans doute il fut resté longtemps perdu dans sa muette contemplation si la voix de Mme Dufresnoy ne l'eût rappelé à la réalité.

— Ah ! cet adorable Paris m'a encore fait oublier l'heure, minaudait la châtelaine. Allons, ma fille, il faut que nous nous dépêchions de rentrer ; tu sais que nous retournons cette après-midi attendre Mme Faugière à la gare de Bigny.

— Mme Faugière vient passer quelques jours aux Garets ? demanda Marguerite.

— Un mois, au moins.

— Je serai enchantée de la revoir ; elle est si bonne.

— Eh bien, ma chère Marguerite, il ne tient qu'à vous de la voir souvent. Du reste, j'espère que nous nous réunirons fréquemment pendant ces vacances, et je compte particulièrement sur la jeunesse pour mettre de la gaieté parmi nous.

— Nous ferons de notre mieux, madame, dirent les deux cousins en s'inclinant.

Puis ils se levèrent pour accompagner les deux dames jusqu'à leur voiture. Et l'on se sépara le plus cordialement du monde.

Lorsque l'équipage fut à une certaine distance :

— Eh bien, dit Marguerite en se tournant vers son cousin, comment les trouves-tu ?

— Mme Dufresnoy est prétentieuse et sotté, murmura Maurice. Mais Mlle Lucie est... charmante, tout à fait charmante.

— Ah ! balbutia Marguerite rêveuse.

V

Trois jours après qu'il avait eu le plaisir de faire la connaissance de Mlle Lucie Dufresnoy, Maurice d'Agnère ayant

déjeuné chez Albert Delaval, se promenait avec son ami dans le jardin qui entourait la maison.

Rompant le silence qui régnait depuis un instant, Maurice dit tout à coup :

— Toi qui connais les Dufresnoy, sais-tu d'où sortent ces gens-là ?

— Ah ça, tu leur en veux, aux Dufresnoy, répliqua Albert ; depuis deux jours, tu ne fais que parler d'eux... Est-ce que par hasard tu voudrais épouser leur fille ?

— Pourquoi pas ? balbutia Maurice avec une nuance d'embarras.

Albert ne put dissimuler un sourire légèrement narquois.

— Au surplus, il ne s'agit pas de cela, continua d'Agnère plus calme ; je ne comprends pas pourquoi tu as des idées aussi baroques... Voyons, réponds à ma question.

— Mais, mon cher, je ne sais absolument rien de la généalogie des Dufresnoy... si ce n'est ce que tout le monde connaît.

— Quoi encore ?

— Eh bien... que M. Dufresnoy est le fils d'un paysan qui a su amasser pas mal d'argent et a laissé à son fils de quoi construire les Garets et vivre en châtelain... Que Mme Dufresnoy est la fille d'un marchand de laine des environs et ne doit son mariage qu'à la grosse dot dont elle était pourvue... Quant à la fille, elle n'a pas encore d'histoire. Elle est seulement fort jolie, ce que tu n'ignores pas.

Maurice garda un instant le silence, puis, répondant sans doute à sa propre pensée, il murmura :

— N'empêche qu'étant donnée la bienveillance que Mme Dufresnoy m'a témoignée, je ne puis pas me dispenser d'aller lui faire une visite.

— Mais, mon ami, je n'ai jamais songé à t'en détourner... En somme, les châte-

lains des Garets sont des gens aimables..

D'Agnère hocha la tête, fit une pirouette et changea de conversation. Puis dès qu'il fut rentré chez son oncle, il demanda à ce dernier s'il voulait l'accompagner aux Garets, où il désirait faire une visite.

— Impossible cette après-midi, mon cher enfant, répondit M. Le Targy. Je dois me rendre immédiatement au Grand-Clos, chez un de mes fermiers, qui est assez gravement malade. Mais si tu tiens à aller aux Garets, rien n'est plus facile. Tu n'as qu'à emmener ta cousine, et miss Greensby vous accompagnera.

Ainsi fut fait.

Moins d'une heure plus tard, Maurice tout surpris lui-même de son audace, entra dans le salon de Mme Dufresnoy, qui lui fit, d'ailleurs, l'accueil le plus gracieux et qui, après lui avoir présenté M. et Mme Faugière — des Parisiens — voulut prendre prétexte de cette circonstance pour remettre la conversation sur Paris.

Mais, cette fois, le jeune docteur était sur ses gardes et ne se laissa pas entraîner..

De son côté, M. Dufresnoy, qui avait vaguement reconnu en lui le compagnon de voyage que le hasard lui avait un jour donné, se mit en frais d'amabilité. Mais le jeune homme ne pouvant vaincre l'antipathie que lui inspiraient ses manières de parvenu mal dégrossi, accueillit assez froidement ses avances.

Découragé, M. Dufresnoy reprit son entretien avec M. Faugière. Celui-ci, à côté de son hôte, avait presque les allures d'un homme d'esprit.

Physiquement, c'était le ventre majestueux coupé d'une grosse chaîne d'or, les yeux ternes, les cheveux rares, le visage épanoui du commerçant qui gagne de l'argent.

Peut-être, son intelligence n'était-elle pas très vive, ni ses connaissances très étendues. Mais elles suffisaient à la bonne marche de son commerce : le reste lui importait peu.

Quant à Mme Faugière, qui était beaucoup plus jeune que son mari, elle était très instruite, très distinguée et eût mieux que Mme Dufresnoy tenu sa place dans le salon des Garets.

Fille de l'institutrice qui avait élevé Mme Dufresnoy, elle avait passé toute sa jeunesse sous le même toit que celle-ci, mais sans prendre les ridicules de l'entourage.

Plus tard, elle avait pu, grâce à sa beauté, faire un mariage d'argent, auquel elle n'avait consenti, d'ailleurs, que dans le but d'assurer à sa mère une vieille sœur exempte de soucis.

Tout entière à la joie de revoir Marguerite, Mme Faugière avait immédiatement accaparé la jeune fille, lui faisait mille questions sur sa vie depuis un an, lui demandait quand elle aurait le plaisir de la voir à Paris.

Et Lucie, s'approchant sur ces entrefaites, insistait à son tour pour que son amie consentit à l'accompagner, lors du prochain voyage qu'elle et sa mère feraient dans la capitale.

Mais Mlle Le Targy s'en défendait, ne voulant pas s'engager encore.

Maurice entendait vaguement de loin cette conversation, et était forcé de subir pendant ce temps-là des bavandages ineptes de Mme Dufresnoy. Enfin, celle-ci s'étant éloignée pour donner des ordres, le jeune docteur put s'approcher des jeunes filles, que Mlle Faugière venait justement de laisser seules.

Tout d'abord, sa présence parut embarrasser Marguerite et fit rougir légèrement Lucie.

— Je te dérange, fit Maurice en s'adressant à sa cousine, pour ne pas avoir à regarder en face Mlle Dufresnoy.

— Pas du tout, mon ami, nous causions avec Lucie de choses sans importance.

— Ah, je croyais... c'est que je ne voudrais pas passer pour un indiscret.

— Mais vous n'êtes pas indiscret du tout, monsieur, protesta Lucie. Nous parlions d'une chose sérieuse mais banale... du mariage...

— Ah ! je savais bien...

— Oh ! du mariage en général.. Vous voyez que ça n'est pas compromettant.

— Et qu'en disiez-vous ?

— Nous disions que les jeunes gens sont souvent aveugles dans leur choix et passent à côté du bonheur sans le voir, pour courir à l'union qui fera leur malheur.

— Evidemment, on ne peut pas deviner d'avance... c'est une chance à courir...

— Sans doute... Cependant, on pourrait peut-être diriger le hasard. C'est du moins ce que prétendait tout à l'heure Marguerite...

— Ah ! je vois, murmura Maurice que votre discussion n'était pas purement théorique.

Il y eut une seconde de silence embarrassant.

— Après tout, reprit Lucie, quel mal y aurait-il, si nous avions fait quelque personnalité ?... Est-ce donc un sujet de conversation qui nous soit interdit, et seriez-vous par hasard comme mon père qui prétend qu'une jeune fille ne doit jamais s'occuper de son mariage, ni même juger le prétendant qu'on lui destine... que cette question regarde exclusivement les parents seuls responsables de la conduite des enfants ?...

— Monsieur votre père a cette opinion ? fit Maurice stupéfait ; elle est, en effet bien étrange.

Lucie sourit malicieusement.

— En tous cas, mademoiselle, continua le jeune docteur, j'aime à croire que vous ne partagez pas cette manière de voir.

— Certainement non, monsieur, je puis l'affirmer. Mais l'opinion d'une jeune fille compte si peu.

Maurice hochla la tête sans répondre.

— Voilà miss Green qui consulte sa montre, reprit Marguerite pour changer de conversation, il doit être l'heure de rentrer.

— Oh ! s'écria Lucie, nous n'avons pas encore eu le temps de parler de notre prochaine excursion en forêt... Il est question, je crois, d'aller à la Table des Trois-Seigneurs ; mais j'ignore la date. Tu devrais demander à maman ce qui avait été décidé, Marguerite.

Mais juste au même instant, Mme Dufresnoy s'approchait d'eux en disant :

— Vous savez que notre prochain goûter en forêt est fixé à jeudi. Rendez-vous à trois heures à la Table des Trois-Seigneurs ! C'est convenu, n'est-ce pas ?

— Entendu, oui, madame.

L'heure de la séparation était venue. Après avoir salué tout le monde, Maurice s'inclina en dernier lieu devant Lucie qui lui tendit la main.

Et il lui sembla qu'en touchant la sienne, la main de la jeune fille tremblait légèrement.

Avait-elle compris ce qu'elle inspirait au jeune docteur ? Et cette constatation lui inspirait-elle quelque trouble ?

VI

— Avez-vous quelque chose pour moi, facteur ?

— Oui, monsieur d'Agnère, votre journal et une lettre.

— Merci bien.

Maurice regarda l'adresse et reconnut tout de suite l'écriture.

— Une lettre de Georges, murmura-t-il... Une lettre de deux pages de Georges Hubert... Lui qui n'écrit jamais que quelques mots sur un carton de correspondance !... Quel événement !...

D'Agnère se mit à lire. Voici ce que contenaient ces deux pages :

“Mon cher Maurice,

“Je m'empresse de te communiquer une nouvelle dont tu vas, je pense, faire immédiatement ton profit.

“Un ancien ami et client de mon père, M. Richebois, qui habite concurremment Paris et Rueil, où il possède une importante fabrique de feutre, est venu me voir hier pour me consulter sur une affaire. Au cours de notre entretien, il s'est plaint de ce que leur vieux médecin, mort récemment, n'avait pas encore été remplacé et que Rueil se trouvait ainsi presque privé de secours médicaux, le seul médecin restant étant vieux lui-même et ne pouvant suffire à tout.

“J'ai pensé à toi aussitôt et j'ai dit à M. Richebois qu'un de mes amis récemment promu docteur, serait probablement tout disposé à accepter cette succession.

“— Ce serait, m'a-t-il répondu, une excellente position pour un médecin jeune et actif. Il y a là une très bonne clientèle à prendre, sans compter les appointements fixes qui lui sont assurés par les propriétaires des établissements comme le mien, pour les soins à donner à leurs ouvriers.

“Voilà, il me semble, une place avantageuse à saisir d'autant plus vite que, selon toute vraisemblance, elle ne restera pas longtemps vacante.

“C'est une occasion, une occasion rare dont je désire vivement te voir profiter. Je t'attends donc le plus tôt possible.

“A toi cordialement.

Georges HUBERT.”

Au lieu de se montrer heureux de l'aubaine inespérée qui lui tombait du ciel. Maurice remit avec humeur la lettre dans sa poche et se dirigea vers le fond du jardin pour réfléchir à loisir.

Certes, puisqu'il était obligé de travailler pour vivre, il devait sans trop tarder faire choix de la résidence où il pourrait exercer sa profession. Mais, ce premier point admis, il lui en coûtait singulièrement d'accepter la conclusion qui en découlait.

D'abord, il n'était que depuis un mois en vacance. Et, après tant d'années de travail, ne pouvait-il pas se reposer un peu plus longtemps ? Ne pouvait-il pas jouir encore pendant quelques semaines de cette paisible vie champêtre et familiale, qu'il avait retrouvée avec tant de joie à Meillant ?

Non, il ne lui était pas possible de quitter ainsi brusquement son oncle, sa cousine et... Lucie... Lucie, qu'il aimait tous les jours davantage... Lucie dont le charme le captivait, l'ensorcelait de plus en plus.

Qu'espérait-il pourtant de cet amour insensé ? Rien, sans doute... rien que le ridicule et le désespoir.

La richissime Mlle Dufresnoy pouvait-elle épouser un jeune docteur sans position ?

Une position, Georges Hubert lui en offrait bien une... mais quand serait-elle assez brillante pour faire, de lui, un prétendant passable ? Dans dix ans peut-

être... Et, d'ici là, il lui faudrait vivre loin de Lucie, c'est-à-dire laisser le champ libre autour d'elle...

N'était-ce pas s'exposer à la perdre encore plus sûrement ?

Dès lors, et déception pour déception, n'était-il pas préférable de rester à Meilant, puisqu'il y était, et de jouir encore, à défaut de mieux, de la présence de la séduisante Lucie ?

Le bruit de la petite porte du jardin potager, grinçant sur ses gonds, le tira de sa douloureuse méditation.

C'était Albert Delaval.

Quoique le jeune docteur pût être considéré comme un familier de la maison, sa visite à cette heure matinale surprit et inquiéta Maurice.

Cependant, comme le visage de son ami ne trahissait aucune émotion, il l'aborda gaiement en disant :

— Tiens, tu as deviné sans doute que j'avais reçu des nouvelles de Georges Hubert ?

— Ma foi non... Comment va-t-il, ce brave Georges ?

— Très bien... Du moins, je le suppose ; car il ne parle pas de lui. Il consacre toute sa lettre à m'expliquer qu'il m'a trouvé une position superbe à Rueil. Un vieux médecin mort récemment, une place à prendre... clientèle magnifique... plusieurs usines assurant un traitement fixe...

— Tu vas accepter, j'espère ?

— Peuh, je ne sais trop, fit Maurice avec lassitude.

— Comment ! dis plutôt que cette nouvelle t'a surpris que tu as besoin de réfléchir... Mais ne dis pas que tu refuses une aubaine comme celle-là... Enfin, nous reparlerons de cela ce soir, car ce n'est que par hasard que je suis venu de si bonne heure... et je suis pressé...

— Qu'as-tu donc ?

— Je vais te le dire. Mais, d'abord, M. Le Targy est-il descendu ?

— Pas encore.

— Bon, nous causerons plus tranquillement, asseyons-nous sur ce banc.

— Mais, enfin, qu'y a-t-il ?

— Pas grand'chose, si tu veux pour un médecin, commença Albert. Je constate simplement depuis quelques jours que nous avons dans le pays une épidémie de fièvre typhoïde, qui me semble vouloir se montrer assez mauvaise.

— Ah ! fit Maurice avec indifférence.

— Ainsi, continua Delaval, le fermier de ton oncle est mort ce matin.

— Comment !... Ce pauvre Ducloux, emporté si rapidement !...

— Parfaitement, et je crains bien que ce ne soit pas la seule victime... j'ai plusieurs autres malades gravement atteints. Par exemple, aux Garets...

— Quoi ?... Lucie... malade aussi, peut-être ?... interrompit d'Agnère.

— Oui, Mlle Dufresnoy a ressenti le premier malaise dimanche soir.

— Mais, c'est invraisemblable, je l'ai encore vue samedi ; elle était riieuse et fraîche.

— Cependant la maladie est aujourd'hui nettement déclarée et suit, d'ailleurs, son cours normal.

— Allons ! une nouvelle angoisse à ajouter à tant d'autres, soupira Maurice. Crois-tu qu'elle soit en danger ?

— Non. Je crois, au contraire, qu'elle s'en tirera, à moins que des complications ne surviennent... Tu sais, on n'est jamais tranquille avec cette vilaine maladie... Mais enfin, je le répète, jusqu'à présent, tout va bien... Par conséquent, quoique l'amour s'alarme facilement — si je me permets de te parler ainsi, c'est que le cri du coeur qui vient de t'échapper, prouve

clairement ton amour — j'estime que tu auras tort de te mettre la tête à l'envers. alors que je compte, au contraire, sur toi pour donner du calme, du courage et de la prudence aux autres.

— Je ne nie pas que j'aime Mlle Lucie. murmura Maurice.

— Tu fais aussi bien, car je pense que ce n'est un secret pour personne dans ton entourage.

— Voyons maintenant, en quoi je peux t'être utile.

— Je vais t'expliquer. Il est évident que Mlle Marguerite sera bouleversée, en apprenant la maladie de son amie, et M. Le Targy lui-même sera désorienté en voyant l'émotion de sa fille. Ce sera à toi de les tranquilliser d'abord et de les empêcher ensuite de commettre des imprudences. Ainsi, Mlle Marguerite va vouloir se rendre immédiatement près de son amie et s'installer à son chevet pour la soigner. Et M. Le Targy aurait peut-être la faiblesse de l'y autoriser. Il faudra que tu interviennes, que tu leur fasses comprendre que la maladie, sans être dangereuse encore, est néanmoins contagieuse. En un mot, il faudra que tu empêches à tout prix ta cousine de s'exposer en pure perte au fleau.

— Je te le promets, répondit Maurice, je me conformerai scrupuleusement aux indications que tu viens de me donner. Mais, moi, est-ce que je n'aurai pas la permission d'approcher cette chère malade ? Il me semble que mon cœur seconderait si bien mes efforts...

— Heu... A mon avis, il vaut mieux attendre que la mère de Lucie réclame elle-même ton secours, ou, ce qu'à Dieu ne plaise ! Que j'aie besoin de ton concours, si des complications très graves se produisaient. Jusque là, je crois préférable que tu t'abstiennes. Songe que tu n'es

encore pour M. et Mme Dufresnoy, et pour Lucie elle-même peut-être qu'un étranger.

— C'est vrai, fit Maurice avec abattement.

— Allons, maintenant, que te voilà prévenu, je te quitte, reprit Albert; je cours à mes autres malades.

— Pour ceux-là, tu me permettras bien de t'aider.

— Merci. J'accepte en principe, dans le cas où je serais débordé.

Les deux jeunes gens se séparèrent, et Maurice poursuivit ses réflexions.

“Ah, il se souciait bien maintenant de la position que Georges Hubert lui offrait. La prendrait qui voudrait. Quant à lui, sa décision était tout indiquée. Pouvait-il abandonner Lucie au moment où la maladie la terrassait, où la mort, peut-être la menaçait ?... Non, cela n'était pas possible... Il resterait à Meillant... Au moins de cette façon il serait prêt, le cas échéant, à joindre ses efforts à ceux d'Albert pour disputer la chère malade à la maladie.”

Il en était là de ses méditations, lorsque le bruit d'un pas léger effleurant le sable des allées lui fit tourner la tête.

C'était Marguerite qui s'avangait, vêtue d'une simple matinée de laine blanche, les cheveux dénoués sur le dos.

— Comme tu as l'air soucieux, ce matin ? fit-elle en tendant la main à son cousin.

— Mais toi aussi tu parais fatiguée, dit Maurice pour éviter de répondre en interrogeant.

— Oui, je suis un peu lasse, murmura la jeune fille, j'ai très mal dormi... j'ai eu d'affreux cauchemars.

— Raconte-moi ça, voyons.

— Ce n'est pas très gai, tu sais, j'ai

passé ma nuit au milieu de morts, d'enterrements, de cercueils...

— En effet, tu n'as pas dû t'amuser beaucoup, dit Maurice d'une voix mal assurée.

— Ce qu'il y avait de plus triste, continua Marguerite, c'est que je reconnais tous ces morts... Tous étaient des gens du pays... J'ai même cru voir au fond d'un cercueil, ma pauvre amie, Lucie... Elle était d'une maigreur épouvantable, comme un vrai squelette... Que tout cela est bête, n'est-ce pas ?...

— Hé, fit d'Agnère, les rêves présagent quelquefois les événements.

— J'aime à croire, néanmoins, que Lucie n'est ni morte, ni malade. En tous cas, sa maladie n'aurait pas duré longtemps car elle se portait à merveille samedi dernier.

— Elle est cependant madade...

— Où as-tu appris cela ? Es-tu sûr de ne l'avoir pas rêvé ?

— Non, je ne l'ai pas rêvé, malheureusement. C'est d'Albert Delaval qui était ici. Il y a un quart d'heure, que je tiens le renseignement. Mlle Dufresnoy est atteinte d'une fièvre typhoïde.

— Oh ! est-ce possible ? s'écria Marguerite.

Et sans pouvoir en dire davantage, elle courut vers la maison annoncer la mauvaise nouvelle à son père. M. Le Targy sortait justement de son cabinet de travail ; elle le mit rapidement au courant, tout en revenant avec lui vers le banc où d'Agnère était resté assis.

— M. Delaval est un peu, je crois, le médecin tant pis, observa M. Le Targy. Il s'est peut-être exagéré le mal dont souffre Lucie ; l'indisposition sera peut-être sans gravité... Enfin, nous, irons la voir aujourd'hui, la chère petite : je pense qu'on ne lui interdit pas de rece-

voir les visites... Marguerite parle même déjà de s'installer à son chevet, prétendant qu'elle la soignera mieux que personne.

— Heu, fit Maurice, je me demande si ma cousine aurait assez de calme et d'expérience pour être une bonne garde-malade. Mais, d'ailleurs, Delaval trouve complètement inutile que Marguerite s'installe près de son amie, ou qu'elle lui rende visite. Outre la fatigue qui en résulterait pour la malade, il craint que la présence près d'elle de toute personne étrangère ne lui fasse croire son état plus grave qu'il ne l'est réellement, par conséquent, ne lui soit plus nuisible qu'utile.

— Ah ! il t'a dit cela ? murmura Marguerite en faisant la moue.

— En propres termes.

Et comme la jeune fille, mécontente, s'éloignait, le docteur ajouta à l'oreille de M. Le Targy :

— Vous savez, mon oncle, il faut vous opposer formellement à ce que Marguerite mette les pieds aux Garets. Mlle Dufresnoy est atteinte d'une fièvre typhoïde grave ; et comme la maladie règne à l'état épidémique dans le pays, la contagion est plus facile... il faut donc veiller soigneusement à l'éviter.

— Une épidémie dans le pays ! s'exclama M. Le Targy. C'est Delaval qui t'a dit cela ?

— Dame ! il paraît qu'il y a beaucoup de malades... et déjà, hélas ! quelques victimes. Votre fermier Ducloux est mort ce matin...

— Ducloux !... pas possible !... Je croyais qu'il allait mieux... Ah ! les pauvres gens comme je les plains !...

— Surtout, que ma cousine ignore cette mort le plus longtemps possible, reprit Maurice. Sachant son amie atteinte de la même maladie, elle se frapperait.

— Sois tranquille, je ferai le nécessaire, mon ami, et merci de tes conseils... Allons, rentrons, on nous attend pour déjeuner...

VII

Huit jours s'étaient écoulés depuis que la nouvelle de la maladie de Lucie était venue jeter le trouble et l'angoisse au petit château. Et ce n'avait pas été sans peine, d'ailleurs, que M. Le Targy était parvenu à empêcher sa fille de s'installer aux Garets.

Ces quelques jours d'attente forcée, Marguerite les avait employés d'abord à gémir sur le sort de son amie, et ensuite à s'appitoyer sur son propre sort

En effet, tandis que Maurice courait la campagne pour aider Delaval à soigner les malades, la jeune fille seule avec miss Greensby, passait tout son temps à réfléchir, et la réflexion avait éveillé, avait précisé dans son esprit certains soupçons que l'attitude de d'Agnère confirmait chaque jour davantage.

“ Parfaitement, l'angoisse affreuse qu'on sentait peser sur le coeur de Maurice ne pouvait s'expliquer que d'une seule manière ; il aimait Lucie... et probablement, celle-ci l'avait encouragé... autrement, il n'eût pas eu l'audace d'afficher son amour...”

Et peu à peu, son imagination s'enflévrant, sa jalousie s'exacerbant, Marguerite en arriva à maudire cette rivale qui lui avait volé le coeur de son cousin.

...Ce matin-là, après une nuit d'insomnie particulièrement douloureuse, Mlle Le Targy s'était levée plus mal disposée que jamais. A demi-couchée sur sa chaise-longue, elle songeait tout entière à son ressentiment, que la maladie de Lucie était peut-être une manifestation de la justice

divine et que, bientôt, peut-être, sa rivale ne serait plus à craindre, lorsque le bruit d'une voiture interrompit sa méditation.

Elle courut aussitôt à la fenêtre et vit Maurice qui partait seul en charrette.

— Tiens, où va-t-il de si bonne heure? balbutia tout bas Marguerite.

Et brusquement inquiète, elle descendit pour se renseigner près de son père.

— Lucie est plus souffrante, déclara laconiquement M. Le Targy. Madame Dufresnoy a désiré que ton cousin prêtât son concours à Delaval.

— Ah ! fit simplement la jeune fille.

Et, sans pouvoir en dire davantage, elle remonta dans sa chambre, abattue, désorientée.

Pendant ce temps-là, Maurice se dirigeait vers les Garets, le coeur serré par une effroyable angoisse.

La première personne qu'il aperçut en arrivant fut M. Dufresnoy qui l'attendait devant la porte. En voyant son air accablé, ses traits pâlis par la fatigue et l'inquiétude, d'Agnère eut pitié de lui et oublia la répulsion que cet homme lui avait inspirée d'abord.

Ils échangèrent en silence une poignée de main cordiale et entrèrent aussitôt. Dans la pièce qui précédait la chambre de Lucie, ils trouvèrent Mme Faugière et M. Delaval causant à voix basse.

Après avoir salué Mme Faugière, Maurice s'avança vivement vers son ami et l'interrogea des yeux. Mais celui-ci esquissa un hochement de tête équivoque et dit simplement : “Viens.”

Les deux médecins entrèrent seuls dans la chambre de la malade.

D'Agnère s'était promis d'être fort. Mais son émotion, à ce moment-là était si vive, qu'il s'arrêta, chancelant.

— Du courage ! lui glissa Albert à l'oreille, sa mère te regarde.

Maurice fit un effort et s'approcha du lit.

A première vue, Lucie ne semblait pas extrêmement changée par ces dix jours de maladie, car la fièvre, qui animait ses yeux et empourprait ses joues, lui donnait une apparence de santé, et ses beaux cheveux blonds dénoués, inondant ses épaules, encadraient son visage d'une façon si gracieuse, qu'on était tenté de prendre pour des gestes de coquetterie, les mouvements brusques dont sa tête était agitée.

Cependant, si on suivait son regard perdu dans le vague, on s'apercevait bien vite que ses yeux naguère si expressifs, si vivants, ne "voyaient plus," que l'intelligence n'éclairait plus la perception physique de la prunelle, que la jeune fille, en un mot, ne reconnaissait plus ceux qui l'entouraient.

Quelque blasé qu'il fût par les scènes d'hôpital, Maurice ne put réprimer un geste d'angoisse ; car celle qui se débattait, devant lui, sous les affres du délire, c'était celle qu'il aimait de toutes les forces de son âme, celle pour qui il eût joyeusement sacrifié sa vie.

Dominant son trouble, il saisit, cependant, la petite main amaigrie qui reposait sur les couvertures ; elle était sèche et brûlante. Mais, à ce moment, la malade regarda le jeune docteur avec une telle expression d'incohérence, que celui-ci frémit d'horreur.

Il laissa retomber la main qu'il tenait et s'éloigna de quelques pas pour s'entretenir à voix basse avec Delaval.

Au bout d'un instant, il se retourna vers Mme Dufresnoy.

— ? Il n'y a plus lieu de vous tourmenter, madame, dit-il, je suis convaincu que votre chère malade traversera très facilement cette crise, nous allons toujours faire de notre mieux pour l'y aider. Delaval

vous expliquera dehors tout ce que je désire avoir à ma disposition... Je resterai ici jusqu'à ce que j'aie obtenu une amélioration... Préviens chez mon oncle qu'on ne m'attende pas, ajouta-t-il en s'adressant à son ami.

Albert et Mme Dufresnoy sortirent ensemble. Et Maurice, s'abandonnant alors sans contrainte à son découragement, promena autour de lui un regard désolé qui démentait clairement, hélas ! ses rassurantes déclarations.

— Que faire ?... A quoi recourir ?... A qui se vouer ?... balbutia-t-il en s'accoudant sur le pied du lit, la tête cachée dans ses mains.

Ayez pitié de nous, mon Dieu, sauvez-la, je n'ai d'espoir qu'en vous.

Très calme maintenant, Lucie regardait le jeune docteur avec étonnement, paraissant ne rien comprendre à son attitude. Mais comme il faisait mine de nouveau de s'approcher d'elle, elle fit un mouvement brusque pour le fuir.

Maurice lui prit cependant la main, la regarda longuement les yeux dans les yeux comme pour lui communiquer son intelligence, son âme, sa vie, et, s'inclinant pieusement, mit un baiser sur le bout de ses doigts.

Une lueur de raison brisant, à ce moment-là, l'étreinte de la folie lui permit-elle de comprendre toute la signification de ce geste ?... Peut-être, car un vague sourire effleura ses lèvres.

Mais presque aussitôt, le délire reprit son empire. Au lieu de répondre à une question que lui posait Maurice, la jeune fille ne proféra qu'un son rauque, en se rejetant violemment vers l'autre bord du lit, avec des gestes d'effarement.

Cependant, cette nouvelle crise ne dura pas longtemps. Au bout d'une minute,

Lucie se souleva légèrement sur l'oreiller et demanda :

— Voulez-vous me donner à boire ?...

Le docteur courut à la table où une potion avait été préparée, qui servait à humecter de temps en temps les lèvres de la malade. Mais son mouvement avait encore été trop lent : quand il approcha le verre, Lucie d'un brusque revers de sa main, envoya tout promener.

— C'est toujours ainsi, murmura Mme Dufresnoy qui rentrait à ce moment-là, je ne parviens à la faire boire qu'avec une cuiller, et encore après bien des tentatives.

— Pourvu qu'elle endure la glace que je vais lui mettre autour de la tête, ce sera l'essentiel, observa Maurice. L'aurais-je bientôt, cette glace ?

— Oh, dans une demi-heure au plus, je pense...

— Bon... Alors, nous allons, en attendant déblayer le terrain, je veux dire couper ces beaux cheveux qui me gêneraient, et qui sont, d'ailleurs, sacrifiés, puisqu'ils sont destinés à tomber à bref délai.

— Soit ! puisque c'est nécessaire, fit Mme Dufresnoy résignée ; je vous aiderai.

Ce fut elle-même qui dirigea les ciseaux pendant que le docteur soutenait la tête de la malade. Et, une à une, les belles boucles soyeuses tombèrent, s'éparpillèrent, ces belles boucles dorées dont elle était si fière et qui la rendaient si séduisante....

Lucie semblait à peine comprendre ce qu'on lui faisait.

Mais, quand l'opération fut terminée, elle avait, avec sa tête rasée, un air si drôle, que Mme Dufresnoy et d'Agnère ne purent se regarder sans rire, malgré la tristesse qui pesait sur leur cœur.

Quelques minutes plus tard, la glace demandée arriva. Aussitôt, Maurice commença les applications dont il attendait le meilleur résultat. Mme Dufresnoy voulait l'aider. Mais le docteur exigea qu'elle allât se reposer. Et comme la brave femme objectait :

— Mais, vous, monsieur, quand vous reposerez-vous ? Quand déjeunerez-vous ?

— Moi, madame, protesta-t-il, je n'ai besoin de rien, ne vous inquiétez pas de moi.

Il était, en effet, tout à son rôle d'infirmier, ne sentait ni la faim, ni la fatigue.

Convaincue de l'inutilité de sa présence, Mme Dufresnoy se décida donc à sortir, et Maurice se trouva de nouveau seul avec sa chère malade. Constamment penché sur elle, remplaçant autour de sa tête avec une douceur et une patience inaltérables les sacs de toile gommée contenant la glace que son agitation dérangeait, il épiait en même temps tous ses mouvements, cherchant à surprendre le moindre indice qui lui révélât une modification ou une amélioration des symptômes.

Vers midi, la jeune fille parut plus calme, sa tête s'immobilisa sur l'oreiller, elle somnola par instants.

Profitant d'un de ces courts répit, Maurice s'approcha de la table, prit une boucle des cheveux de Lucie et, après y avoir posé ses lèvres, la glissa dans son portefeuille.

Présomption d'amoureux ! Il s'imaginait que ce petit larcin ferait peut-être plaisir à la jeune fille, si elle l'apprenait jamais. Et, réconforté par cette perspective, il se mit à envisager l'avenir sous un jour meilleur : il vit la guérison de Lucie plus facile et plus prochaine, son bonheur à lui plus réalisable.

A six heures du soir, la fièvre, qui avait

cédé légèrement pendant l'après-midi, reprit avec plus de violence. Albert Delaval qui vint à ce moment-là, eut, devant ce spectacle, un véritable geste de découragement. Mais Maurice lui lança un coup d'oeil de reproche, pour ce mouvement d'abandon et déclara à mi-voix :

— Je la veillerai seul cette nuit... qu'on me laisse faire... j'ai toute confiance...

Il fallut se rendre au désir du jeune docteur et le laisser seul au chevet de la malade.

Comme il était facile de le prévoir, la nuit fut terrible. Le délire avait redoublé d'intensité. Pendant dix heures de suite, Maurice, sans avoir l'air de sentir la fatigue, resta debout près de la malade, lui parlant doucement, lui prenant les mains pour arrêter les mouvements convulsifs qui la tordaient, remettant ou changeant avec une patience inaltérable les compresses de glace.

Mais tout était inutile. Et la pauvre enfant ne cessait de s'agiter en soubresauts désordonnés que pour se livrer aux incohérences des plus folles hallucinations. Au milieu de ses divagations, les noms de sa mère, de Mme Faugière, de Marguerite revenaient sans cesse et aussi parfois celui de Maurice, avec une intonation particulière qui troubla vivement le jeune docteur.

“Elle avait donc pensé à lui, elle l'avait donc remarqué d'une façon spéciale, pour qu'il apparût dans ses cauchemars? Peut-être même, l'aimait-elle?... Oh ! si cela était vrai... Et si, une fois guérie...”

L'aurore surprit le jeune homme au milieu de ces alternatives d'espoir et d'abattement. Il s'approcha de la fenêtre, dont les persiennes étaient entrebaillées.

Une large bande rose grandissait à l'o-

rient, sur laquelle se profilait la silhouette des sapins du parc.

Ce calme, cette poésie souriante de la nature qui s'éveillait, offraient un tel contraste avec l'état de surexcitation fiévreuse de la pauvre Lucie que Maurice ne put contenir un cri de révolte.

Et longtemps, il demeura, le front contre la vitre, à contempler d'un oeil distrait ce paisible et radieux épanouissement de la lumière et de la vie...

Quand il se retourna pour revenir vers le lit, la jeune fille s'était endormie.

Combien de temps dura ce sommeil réparateur ? Maurice ne s'en aperçut pas tout de suite ; car brisé de fatigue, il s'endormit à son tour dans un fauteuil.

Mais, quand il s'éveilla, la malade reposait toujours, et quoique le soleil fût déjà avancé dans sa course, personne n'avait encore pénétré dans la chambre, ou, du moins, si on était venu, on s'était retiré sans bruit, pour ne les déranger ni l'un ni l'autre.

Le docteur se leva, s'approcha du lit sur la pointe des pieds et regarda longuement Lucie. Le sommeil bienfaisant lui avait presque rendu sa physionomie habituelle ; sa respiration était légère et régulière.

Maurice voulut s'éloigner, il n'en eut pas le temps, les yeux de la jeune fille venaient de s'ouvrir — ses yeux d'azur, profonds et doux, ne conservant plus aucune trace du trouble que le délire leur avait causé.

Ebloui et ému, comme si un miracle venait de s'accomplir devant lui, le jeune docteur la regarda longuement, pieusement, mais sans pouvoir prononcer un mot.

Ce fut Lucie qui rompit la première le silence. Après avoir promené autour d'el-

le un regard étonné, elle l'arrêta sur le jeune homme et dit :

— Monsieur d'Agnière, il y a longtemps que vous êtes là ?... Il me semble que je vous vois près de moi depuis plusieurs heures... Je rêvais sans doute ?

— Vous rêviez sûrement, mademoiselle, car.. il y a seulement quelques instants.

— Non non, reprit-elle, je ne rêvais pas... je me souviens maintenant.. vous êtes là depuis longtemps.. je vous voyais très bien... vous me preniez les mains et vous me serriez très fort pour m'empêcher de remuer... puis vous me mettiez sur la tête quelque chose de froid, qui me faisait du bien, car j'avais la tête lourde et brûlante...

En même temps, elle porta la main à sa nuque ; mais ne trouvant plus ses cheveux, elle eut un geste de désappointement, qui fit sourire Maurice.

— Pauvre Lucie, murmura-t-il, vos beaux cheveux blonds ne sont plus là, et cela vous attriste. Mais, vous n'avez plus la tête brûlante...

— C'est vrai, beaucoup moins.

— Cela vaut mieux que vos cheveux dont vous n'avez pas besoin pour être belle.

Elle sourit et, avec un geste d'abandon charmant, lui tendit sa main qu'il baisa longuement.

Il était si heureux de voir la crise passée, sa chère malade presque sûrement guérie, qu'il lui était impossible de contenir l'élan de son cœur.

VIII

Au bout de quinze jours, Lucie entra pleinement en convalescence.

Maurice n'en continua pas moins à donner ses soins à la jeune fille, vieillissant à ce qu'on ne fit pas d'imprudences dans la

nourriture qu'on lui donnait, à ce qu'on ne la laissât pas levée trop longtemps. Et ses conseils étaient toujours suivis à la lettre.

Au surplus, on lui devait bien cette condescendance. N'était-ce pas lui qui avait contribué par son dévouement à sauver la pauvre enfant ?...

Sous cette ferme et prudente direction, la santé de la jeune fille s'affermissait donc de jour en jour. On lui permettait maintenant de passer ses après-midi dehors, étendue sur une chaise longue. Marguerite lui tenait compagnie pendant ce temps-là. Et la distraction unie au grand air achevait sa guérison.

Mlle Le Targy seule souffrait de cette situation, car l'attitude de son cousin envers Mlle Dufresnoy était pour elle un crève-cœur.

Maurice et Lucie, sans se rendre compte de leur cruauté, jouaient, en effet, sous ses yeux, à ce jeu charmant de l'amour, si doux pour ceux qui y prennent part et si douloureux pour ceux qu'il blesse.

Disons tout de suite qu'avant sa maladie, Mlle Dufresnoy avait ressenti pour d'Agnère une assez vive inclination. Depuis, la reconnaissance et le contact journalier avaient fait, de cette inclination, un sentiment très puissant. Et comme il n'en fallait pas tant pour exalter la passion de Maurice, tous deux semblaient parvenus maintenant au même degré d'emballement.

Tandis que le jeune docteur s'abandonnait avec ivresse aux plus douces espérances, Lucie ne songeait ni à calmer son enthousiasme, ni à lui enlever un espoir, dont elle ne savait pas si elle pourrait jamais faire une réalité.

Ils s'aimaient, c'était tout. Quant aux résultats que pouvaient donner cet amour, ils ne s'en préoccupaient nullement.

Cependant, on arrivait à la fin d'octobre. Et Maurice se demandait, depuis quelques jours, s'il ne devait pas songer à prendre un parti.

Brusquer le dénouement, poser tout d'un coup sa candidature à la main de Lucie, c'était probablement courir à un échec. Et vraisemblablement, le meilleur moyen de trouver grâce devant M. et Mme Dufresnoy était de s'assurer une situation qui fit de lui un prétendant convenable. Or, de toutes les positions, celle qu'on lui avait offerte à Rueil paraissait la plus avantageuse.

Au milieu des inquiétudes qui l'avaient assailli le jour même où il avait reçu la lettre de son ami Georges Hubert, d'Agnère n'avait répondu que deux mots, disant qu'il n'était pas décidé, qu'il réfléchirait et que, d'ailleurs, pour le moment il lui était impossible de partir.

Depuis, Georges n'avait pas donné signe de vie. Et ce silence commençait à faire craindre à Maurice que son ami n'eût été blessé de sa réponse.

... Ce jour-là, en se rendant aux Garetts, seul à pied, par un petit sentier à travers bois, il réfléchissait à tout cela, et pour la première fois depuis un mois, la conclusion de ses réflexions fut de lui faire voir l'avenir sous les couleurs les plus sombres.

Mais, dès qu'il fut en présence de Lucie, il retrouva son insouciance et sa gaieté.

La jeune fille, en effet, était rayonnante. Assise entre sa mère et sa bonne amie Mme Faugière qui était revenue depuis peu de Paris, elle souriait à l'une et à l'autre, heureuse de vivre, de se griser de soleil, heureuse de se sentir entourée d'affection et d'amour.

Elle fit au docteur l'accueil le plus

gracieux, et tout à coup, suivant sa pensée, elle dit :

— Il y a deux mois, n'est-ce pas, maman, que je suis tombée malade ?

— Oui, ma chérie, juste deux mois.

— Et six semaines depuis que j'ai été si près de mourir ?... depuis le jour où M. Maurice s'est mis à me soigner jour et nuit ?... depuis le jour, enfin, où vous m'avez coupé les cheveux ?...

— Oui, il y a eu six semaines hier, répondit Mme Dufresnoy... Ah ! je m'en souviendrai longtemps de cette date-là. Pauvre M. Maurice, ajouta-t-elle, c'est à lui pourtant que nous devons de te posséder encore, ma chérie... Quelles angoisses il a traversées avec nous ! et quelle peine il s'est donnée pour te soulager, pour te sauver !... Jamais tu ne lui témoigneras assez vivement la reconnaissance...

— Je sais ce que je dois à M. d'Agnère, maman, fit la jeune fille en rougissant et en regardant le docteur avec une expression dont lui seul comprit le sens.

— Oh, madame, reprit ce dernier en se tournant vers Mme Dufresnoy, c'est très mal de trahir vos serments. Il avait été convenu entre nous, vous vous le rappelez, qu'il ne serait plus question de ce que vous appelez mon dévouement.

— C'est vrai, monsieur, mais je vous avoue même que ce n'est pas la première fois que je manque à ma promesse. Que voulez-vous ? C'est plus fort que moi. Je ne peux m'empêcher d'exprimer souvent ma gratitude envers vous, comme si c'était le meilleur moyen de faire partager mes sentiments à celle qui a été l'objet de votre sollicitude.

Les deux jeunes gens ne répondirent pas, mais échangèrent un sourire qui indiquait suffisamment leur entente.

S'ils avaient été moins préoccupés tous

les deux, ils auraient remarqué que Mme Faugière avait surpris ce regard d'intelligence, qui sembla l'étonner d'abord et amena ensuite sur ses lèvres un sourire ironique. Mais leur attention était ailleurs, ils ne prirent pas garde à ce détail.

— Maman, disait Lucie à ce moment-là, veux-tu que nous allions jusqu'à la maison du garde, je désirerais demander à la mère Renaud un bouquet de ces délicieuses roses thé.

— Rien de plus facile, ma chère enfant, si le docteur pense que cette promenade n'est pas trop longue pour toi.

— Oh ! je suis convaincu, dit le jeune homme, que cette promenade ne peut faire que du bien à Mlle Lucie.

— Alors, partons tout de suite.

Mme Faugière et Mme Dufresnoy se levèrent pour se mettre en route. Mais les jeunes gens, plus alertes, avaient déjà pris les devants. Et lorsqu'une distance suffisante sépara les deux groupes, le docteur murmura à l'oreille de sa compagne :

— On dirait, Lucie, que vous avez deviné mon désir de vous parler en tête-à-tête et que vous avez fait naître, dans ce but, ce prétexte...

— Non, j'avoue que je n'avais rien deviné du tout. Mais, profitons de l'occasion puisqu'elle se présente.

— Eh bien, continua Maurice, il faut que je vous parle sérieusement.

— Sérieusement ! fit-elle avec un geste d'insouciance.

— Oui, très sérieusement. Vous savez, Lucie, combien je vous aime...

— Vous l'avez compris dès le premier jour, je crois, et depuis, non seulement vous ne m'avez pas manifesté que vous en étiez mécontente, mais vous m'avez même laissé deviner que mes hommages vous étaient agréables.

— Je le reconnais, balbutia-t-elle en baissant les yeux.

— Merci... Malheureusement, cela ne suffit pas pour être heureux...

La jeune fille rougit sans répondre.

— Il est clair, poursuivit d'Agnère, que M. et Mme Dufresnoy sont, en ce moment, très bien disposés pour moi. La reconnaissance qu'à tort ou à raison ils croient me devoir, les engage à faire l'impossible pour m'être agréables... mais...

— Mais, quoi ?...

— Mais, vous m'avez dit un jour, que monsieur votre père était d'avis qu'une jeune fille ne devait pas s'occuper de son mariage, que les parents étaient seuls capables d'apprécier si tel ou tel prétendant est susceptible de faire le bonheur de leur enfant.

— Eh bien ? interrogea Lucie.

— Eh bien, il me semble que, si M. Dufresnoy pense toujours ainsi, jamais il ne consentira à donner la main de sa fille à un pauvre docteur en médecine sans fortune et sans position.

La jeune fille baissa la tête et resta silencieuse. Peut-être les craintes de Maurice étaient-elles déjà l'objet de ses secrètes préoccupations.

— Quel est votre avis, Lucie ?

Sans lever les yeux, elle murmura :

— L'amour ne suffit-il pas, Maurice, pour être heureux ?...

Le docteur ne put dissimuler un geste d'impatience, en entendant cette réponse qui... n'en était pas une.

Lucie aurait pu lui dire : "Vous savez que, sur la question du mariage, je ne partage pas les idées de mon père. Je ne vous épouserai peut-être pas contre sa volonté, mais, lui, non plus, ne me forcera pas à épouser quelqu'un contre mon gré."

Non, au lieu d'une attitude loyale et ferme comme celle qu'il attendait d'elle

et qui eût autorisé toutes les espérances, il la trouvait hésitante, ondoyante... presque hypocrite et de mauvaise foi.

Maurice sentit son coeur se serrer.

Lucie l'aimait-elle, seulement, malgré tout ce qu'elle avait fait pour le lui laisser croire ?...

Il resta un moment silencieux, puis lorsqu'il fut rentré en possession de lui-même, il reprit :

— Sans doute, la vie m'est douce près de vous, ma chère Lucie. Mais, je ne peux pas, cependant, laisser se prolonger une intimité, dont le pays finirait par jaser, si cette intimité ne tend pas à un résultat positif, c'est-à-dire à un mariage... Voilà pourquoi je crois de mon devoir, en ajoutant que je suis bien décidé à faire tout ce qui dépendra de moi pour diminuer la grande différence de fortune qui nous sépare.

— Alors, vous voudriez partir, peut-être ? interrogea vivement Lucie.

— Oui, je veux partir, et le plus tôt possible... Il y a deux mois, au moment où vous êtes tombée malade, un de mes amis, avocat à Paris, m'a offert à Rueil, une assez bonne situation : la succession d'un vieux médecin, récemment décédé... Je pense que la place est toujours libre. Il me semble qu'une fois en possession de ce gagne-pain, je serai un prétendant plus présentable.

— Si la position est réellement avantageuse ?... Mais votre ami, avant de vous l'offrir, a dû prendre tous ses renseignements ?

— Sans doute... C'est un vieil ami de son père, un M. Richebois, qui habite Rueil, où il possède une usine importante, qui lui a vanté cette place.

Au nom de M. Richebois, la jeune fille n'avait pu dissimuler un tressaillement nerveux.

— Qu'avez-vous, Lucie ? fit Maurice. Connaissez-vous M. Richebois ?

— Je ne le connais pas personnellement, balbutia Mlle Dufresnoy après une minute d'hésitation, mais c'est un ami des Fauçière, ils m'ont quelquefois parlé de lui, et j'ai été si surprise de cette coïncidence...

— Ah ! dit simplement le jeune homme.

Et sans attacher plus d'importance à l'incident, il ajouta après une seconde de silence.

— Vous voyez donc que je ne pars pas à l'aventure, à la recherche d'une position... et je n'aurais presque pas d'inquiétude sur l'avenir, s'il ne fallait pas quitter momentanément Meillant.

La jeune fille, sans répondre, poussa un soupir.

— Enfin, continua Maurice, j'emporte dans mon exil un souvenir qui me rappellera les jours heureux et aussi les jours d'angoisse passés aux Garets.

— Quoi donc ?

— Allez-vous me pardonner d'avoir commis ce larcin ?

— Mais de quoi s'agit-il ?

— Vous allez comprendre tout de suite reprit le docteur en tirant de son portefeuille, avec précaution pour n'être pas vu, une boucle de cheveux blonds. Tenez, les reconnaissez-vous ?

Lucie sourit en rougissant, et plongeant ses yeux dans ceux de Maurice, elle murmura très bas :

— Je vous les donne... Etes-vous content ?...

S'il était heureux, le pauvre Maurice... Mais il eût dansé, crié, hurlé de joie, sans la présence de Mmes Dufresnoy et Fauçière.

A ce moment-là, du reste, la voix sym-

pathique de Mme Dufresnoy le rappelait à la réalité.

— N'es-tu pas fatiguée, Lucie ?

— Non, maman, pas du tout... D'ailleurs nous arrivons, je pourrai me reposer.

Ils étaient, en effet, à quelques pas de la maison du garde. La mère Renaud, très flattée de recevoir la visite de ses maîtres, se mit en quatre pour leur faire plaisir et courut faire une hécatombe de roses à l'intention de la convalescente. Et, après une demi-heure de repos, tous les quatre reprirent le chemin du château.

Quand ils arrivèrent, la nuit commençait à tomber. Maurice dut donc, à son grand regret, prendre congé de ces dames, en disant qu'il reviendrait encore une fois, avant son départ, leur faire ses adieux.

IX

Une lettre de Georges Hubert, que d'Agnère reçut le lendemain, acheva de le décider.

Georges, inquiet à bon droit du silence de son ami, lui demandait pourquoi il ne donnait plus signe de vie et n'avait pas encore pris la détermination que sa dernière lettre faisait prévoir comme prochaine.

“Par un hasard providentiel, ajoutait l'avocat, la place dont je t'ai parlé est toujours libre. Et comme tu as eu le temps de réfléchir depuis deux mois, tu pourras, je pense, te décider promptement maintenant. Communique-moi donc cette décision le plus tôt possible. J'espère qu'elle sera favorable.”

Maurice n'avait plus aucune raison d'hésiter. Il commença immédiatement ses préparatifs de départ. Son oncle, d'ailleurs, le poussait vivement à profiter

d'une aussi belle occasion. Quant à Mlle Le Targy, en apprenant que son cousin désirait partir le lendemain, elle manifesta moins d'enthousiasme.

Malgré l'immolation complète d'elle-même, qu'elle avait juré de faire pour assurer le bonheur de Maurice, il arrivait parfois que Marguerite sentait son cœur se révolter contre la rigueur de ce sacrifice.

À ces moments-là et quoique le spectacle de l'amour de son cousin pour Lucie la fit cruellement souffrir, elle préférerait ne pas perdre de vue le jeune docteur.

“Tant qu'il est ici, pensait-elle, tant que je peux le voir, lui parler, un revirement en ma faveur est encore possible.”

Mais, lorsqu'elle réfléchissait de sang-froid, son opinion était toute différente. Elle se disait que rien ne pouvait la servir mieux que l'éloignement de Maurice.

Lucie, qui semblait l'aimer, penserait-elle longtemps à lui, du jour où elle ne le verrait plus ?... Et la passion elle-même du jeune docteur résisterait-elle à la séparation ?..

D'ailleurs, un inconnu redoutable planait sur l'avenir de ce grand amour. Et n'était-il pas invraisemblable que le mariage pût jamais le consacrer ?..

Quoi qu'il en fût des sentiments contradictoires au milieu desquels se débattait depuis deux mois le cœur de la pauvre Marguerite, toujours est-il qu'elle accueillit fort mal l'annonce du départ de son cousin.

Miss Greensby vint à la rescousse pour appuyer ses récriminations. Si bien que Maurice qui n'était pas déjà si content de s'éloigner, profita de l'occasion pour se fâcher.

— Comment, s'écria-t-il, vous savez que j'ai besoin de travailler pour vivre et vous trouvez mauvais que je prenne les

mesures nécessaires pour ne pas laisser échapper une position superbe qui m'est offerte.

— Tu n'as pas saisi notre pensée, répondit doucement Marguerite. Nous savons très bien que tu as ta vie à gagner, mais, à notre avis, il n'était pas indispensable que tu choisisses Rueil pour y exercer la médecine, nous nous étions imaginées que tout autre lieu plus rapproché de nous aurait tout aussi bien fait ton affaire.

— C'est très vrai en principe ; mais en pratique, peux-tu me désigner, aux environs d'ici, l'endroit où je n'aurais comme à Rueil, qu'à me présenter pour avoir immédiatement clientèle.

— Nous n'avons guère cherché.

— Sans doute... mais après avoir examiné la proposition de Georges Hubert, si tentante, j'étais tellement convaincu que je ne trouverais rien de mieux. Non, va, ma chère cousine, si je me décide à m'éloigner, ce n'est pas pour mon plaisir... c'est parce que mon avenir est là, je le sens...

— Soit soupira Marguerite, nous ne désignons, tu le sais, que de te voir réussir.

Après un instant de silence, Maurice reprit :

— Je vais donc, aujourd'hui même faire mes adieux aux personnes de connaissance, et je partirai pour Paris demain matin... Qui est-ce qui vient avec moi aux Garets ?

— Pas moi, répondit miss Green, les chevaux sont occupés, et mes vieilles jambes ne supporteraient pas cette course...

— Moi, j'irai bien à pied, fit Marguerite timidement.

— C'est cela, s'écria d'Agnères, nous irons par le sentier, à travers le bois, ce sera charmant.

— Comme deux amoureux ! insinua

miss Green. Mais ne rentrez pas trop tard.

Les deux jeunes gens promirent de ne pas se faire attendre pour le dîner et partirent aussitôt, visiblement satisfaits de cette promenade en tête-à-tête

Depuis quelque temps, en effet, leurs rapports manquaient de franchise, une arrière-pensée, mettait un certain malaise entre eux, et tout en redoutant peut-être de s'expliquer à ce sujet, ils désiraient faire cesser une situation dont l'équivoque leur était pénible.

Dès qu'ils furent sortis du village. Maurice jugeant le moment venu d'aborder ces explications embarrassantes, dit tout à coup.

— Te souviens-tu, Marguerite, de l'entretien que nous eûmes, deux ou trois jours après mon arrivée... le jour, d'ailleurs, où je fis la connaissance de Mme Dufresnoy et sa fille ?...

— Je me souviens parfaitement... Nous avons bavardé longuement sous la charmille, chose qui ne nous est pas arrivée souvent depuis...

— Tu te rappelles que tu m'as exhorté vivement à me marier, et que tu as manifesté une grande surprise en me voyant si peu disposé à accepter ce conseil ?

— Oui, tu t'es même emporté parce que j'insistais...

— Je l'avoue... Je pensais si peu à me marier, à ce moment-là...

— Et aujourd'hui, tu as changé d'avis ?...

— Oui et non. C'est-à-dire que... depuis, j'ai beaucoup réfléchi, et certaines circonstances...

— Je ne comprends pas bien...

— Oh, après tout, reprit le docteur, non sans une légère hésitation, je puis tout te dire à toi... tu es son amie...

Un frisson secoua la jeune fille. Mauri-

ce s'en aperçut et eut une nouvelle hésitation. Puis, il se décida :

— Oui, j'ai changé d'avis... et c'est le jour même où je vis Mlle Dufresnoy pour la première fois... En un clin d'oeil, toutes mes théories sur la nécessité de rester célibataire, quand on est privé de fortune, s'évanouirent et firent place au rêve le plus extravagant.

«Lorsque je revis Mlle Dufresnoy, chez elle, nos yeux se rencontrèrent souvent. Elle me souriait comme pour me dire qu'elle comprenait mon amour et qu'il lui était agréable. Alors, le rêve se précisa. m'absorba, m'obséda, au point de me faire oublier tout autre sentiment et compromettre mon avenir ; car à ce moment-là déjà, on m'offrait la place de Rueil.

«J'avais réfléchi, pourtant, et ma surexcitation nerveuse ne m'empêchait pas de voir clair dans la situation. Je connaissait assez les parents de Lucie pour savoir qu'ils ne consentiraient probablement pas à m'accepter comme gendre.

«Mais l'amour se contente si souvent d'illusions !... A cette époque, celles-ci me suffisaient et étouffaient la voix de la raison.

«Sur ces entrefaites, cette affreuse fièvre typhoïde survint, qui me permit d'acquiescer aux yeux de M. et Mme Dufresnoy un mérite immense : celui d'avoir sauvé leur fille.

«Je ne prétends pas que ce mérite leur crée une obligation de m'accorder la main de Lucie... Cependant, la reconnaissance est un sentiment qui peut être assez puissant pour vaincre certains préjugés... d'autant plus qu'à l'heure actuelle je suis sûr des dispositions de Lucie envers moi... Par conséquent, tu vois que je peux avoir quelque espoir...

Maurice, à ce moment, regarda sa cousine et la vit si pâle qu'il s'arrêta net.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

— Rien, rien... Nous marchons peut-être un peu vite.

Le docteur ralentit le pas et continua :

— Tu comprends maintenant pourquoi je désire m'éloigner. En m'assurant une position sérieuse, j'augmenterai beaucoup les chances que je possède déjà. Qu'en penses-tu ?

— Je... je pense que tu as raison... Je te souhaite de réussir...

— Alors, tu ne me trouves pas ridicule de me mettre au bout de si peu de temps, en contradiction avec mes principes...

— Oh ! pas du tout...

— Cette indulgence indiquerait-elle que tu songes à ton tour à te déjuger ? J'en serai ravi...

— Comment cela ?...

— Dame. Quand nous avons agité ces questions de mariage, c'était à propos de l'impossibilité où tu te trouvais, disais-tu, d'épouser Albert Delaval.

— Ah, oui, c'est vrai, répondit brusquement Marguerite... Hé ! Hé...

L'exemple est contagieux... Puisque tu changes si facilement d'avis, pourquoi ne changerais-tu pas toi-même ?

— J'en serais enchanté, ma chère cousine. Tu ferais, à mon avis une excellente affaire en unissant ta destinée à celle d'Albert.

La jeune fille ne répondit pas, et pendant un instant, ils poursuivirent leur marche en silence. Ils entraient, d'ailleurs, dans le parc des Garets, et ils venaient d'apercevoir Mme Dufresnoy, Mme

Faugière et Lucie qui se promenaient dans l'allée centrale

Lorsque Maurice, après les salutations, eut déclaré que sa résolution de partir le lendemain était irrévocable, et qu'il venait faire ses adieux, ces dames se récrièrent. Mme Dufresnoy surtout paraissait

désolée, se lamentait sur la tristesse de cette séparation. Et Lucie approuvait énergiquement ses paroles :

Maurice, très touché de ces marques de sympathie, ballbutiait des remerciements, lorsque Mme Faugière demanda :

— Naturellement, vous rentrez à Paris, Monsieur ?

— Non, madame, je vais m'installer à Rueil, où l'on m'offre une situation assez belle.

— Ah, vous y avez des relations ?...

— Pas personnellement. Mais un de mes amis y connaît un M. Richebois, gros industriel...

— Oh, quelle coïncidence !... Nous le connaissons également beaucoup, s'écria Mme Faugière, c'est un des amis les plus intimes de mon mari... C'est un homme charmant... Nous vous aurions mis en rapports, si vous n'aviez déjà une relation commune. Mais, d'ailleurs, vous aurez l'occasion de rencontrer chez moi M. Richebois et son fils... car je compte bien sur votre visite toutes les fois que vous pourrez... je reçois le vendredi...

— Certainement, madame, murmura d'Agnère, je me ferai un devoir...

Mais, remarquant à ce moment, l'air embarrassé de Lucie, il s'arrêta court, le coeur serré soudain par une vague appréhension... Il lui fallut plusieurs minutes pour dominer cette impression pénible et pour pouvoir se mêler de nouveau à la conversation.

Néanmoins, durant toute la visite, le docteur resta nerveux, préoccupé, et au bout d'une heure à peine, il brusqua lui-même les adieux avec joie.

Malgré le chagrin qu'il éprouvait de quitter cette maison, où il laissait toute son âme, il avait hâte d'échapper au malaise que l'attitude étrange de Lucie faisait peser sur son coeur.

Mme Dufresnoy exprima de nouveau à Maurice sa très vive reconnaissance. Et Mme Faugière, après lui avoir rappelé son jour de réception, ajouta :

— Je pense, d'ailleurs, que vous retrouverez bientôt chez moi Mme Dufresnoy et sa fille et peut-être même votre cousine, qui m'a promis de les accompagner. Vous aurez donc l'illusion, en pleine rue des Archives, de vous croire encore aux Garets.

— L'illusion ne sera pas pour me déplaire, mâchonna le docteur d'un ton réservé.

— C'est bien ce que je pense, riposta aigrement la femme du commerçant.

Le jeune homme salua sans prendre la peine de répondre et se retourna pour serrer avec indifférence la main de M. Dufresnoy, puis affectueusement, pieusement, celle de Lucie.

Cinq minutes plus tard, Marguerite et son cousin se retrouvaient seuls et silencieux sur le chemin de Meillant.

Maurice était dans l'état d'esprit d'un homme qui s'éveille après avoir fait un rêve charmant et qui se demande quand il pourra reprendre, continuer son rêve.

X

Rueil, commune de France (Seine-et-Oise), 9, 936 habitants. Fabrique de feutre et de bonneterie orientale.

Quelle simplicité dans ce laconisme !

Mais ne vous fiez pas aux apparences. Toute modeste qu'elle veut se faire, cette petite ville de Rueil a eu la prétention à diverses périodes de notre histoire, de faire parler d'elle ; quand Richelieu la choisit comme lieu de villégiature, et y fit bâtir le château qui existe encore ; ensuite, sous la Fronde, quand la cour vint chercher un refuge dans ses murs ; enfin, sous

l'Empire, grâce au voisinage de la Malmaison. Aujourd'hui, tout ce fracas est oublié, et Rueil ne conserve qu'un mérite, celui d'être placé dans une situation assez agréable, non loin de la Seine, et en face de la magnifique terrasse de Saint-Germain, dont une boucle du fleuve la sépare.

Malheureusement, là comme presque partout aux environs de Paris, la campagne est gâtée par l'envahissement de la vie moderne, intensive et bruyante. L'industrie a donné à la ville ce qu'on appelle de l'animation mais en détruisant tout son charme.

Parmi les nombreuses usines qui s'élèvent dans les faubourgs de Rueil, la fabrique de feutre de M. Richebois est une des plus importantes et des plus prospères.

La chose n'a rien de surprenant, étant données les qualités d'économie, d'ordre et d'habileté, qui font de M. Richebois un chef d'usine modèle.

Fils d'un restaurateur, autrefois connu, qui avait déjà amassé une fortune assez rondelette en empoisonnant pendant trente ans sa clientèle, M. Anatole Richebois était né avec la bosse du commerce, il avait le génie des affaires, et, tout jeune, s'était lancé dans la voie où l'appelaient ses dispositions.

Dans ces conditions, au lieu de dissiper la fortune laissée par son père, comme le font généralement les fils de parvenus, il n'avait fait, toute sa vie, qu'augmenter celle-ci, grossissant toujours le gâteau que son fils était destiné sans doute à croquer.

Pauvre père Richebois ! S'il eût été sûr que son auguste rejeton dût un jour dissiper cette fortune qu'il entourait d'une si tendre sollicitude, comme son cœur d'industriel et... d'avare eût saigné !

Ce n'était pas, d'ailleurs, qu'il fût sans appréhension à ce sujet ; car le beau Daniel n'avait pas d'autre occupation que de faire la noce.

Mais M. Richebois ne s'en effrayait pas outre mesure. Tant qu'il serait là, disait-il, il n'y avait rien à craindre... il saurait bien serrer la bride à ce jeune dévergondé, il avait un moyen infailible, il lui couperait les vivres et refuserait de payer ses notes. Puis si Daniel venait se rendre, il lui offrirait une transaction, car il se défait fort des promesses des jeunes gens. Il paierait ses dettes et rétablirait sa pension mensuelle, mais à une condition, une seule, c'est qu'il se marierait.

Entre temps, il aurait eu soin de s'assurer, parmi ses parents ou ses amis, du concours d'une jeune fille possédant toutes les qualités requises pour faire le bonheur de son fils, et au moment psychologique il la lui jetterait à la tête.

Tous ces plans d'avenir, grâce auxquels il se flattait d'arracher son Daniel à la corruption parisienne, le digne industriel les avait souvent exposés à Georges Hubert. Et celui-ci put, ainsi, donner à d'Agnière une idée de la vie de M. Richebois et de ses rapports avec son fils, avant que le docteur eût fait sa première visite au fabricant de feutre.

Cette visite eut lieu, d'ailleurs, dès les premiers jours de l'installation de Maurice à Rueil. Et M. Richebois se montra si aimable que cette entrevue fut suivie de beaucoup d'autres...

A vrai dire, si le docteur, complètement dépaysé dans sa nouvelle résidence, était heureux d'avoir une maison amie pour passer ses soirées, l'industriel n'était pas fâché non plus de trouver à qui parler, car sa solitude était presque absolue, du moins pendant l'hiver.

Grâce à cette double circonstance, leurs

relations devinrent rapidement intimes, et, cette intimité créant la confiance, Maurice ne tarda pas à connaître tout le passé de la famille Richebois, le bonhomme ne demandant, d'ailleurs, qu'à s'épancher.

M. Richebois lui apprit ainsi qu'il avait perdu sa femme dix ans auparavant, alors qu'il habitait Saint-Denis, où il possédait une usine semblable à celle de Rueil. Depuis cette époque, ne pouvant plus supporter Paris dont le bruit l'agaçait, ni Saint-Denis, qui lui rappelait son malheur, il s'était définitivement fixé à Rueil.

Il gardait toujours son appartement à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, le même où il passait les hivers d'autrefois, quand sa femme vivait. Mais il n'y paraissait presque jamais, il en laissait l'entière jouissance à son fils.

— Monsieur votre fils vient sans doute vous voir souvent ? demanda un jour Maurice, bien qu'il n'eût encore jamais aperçu le jeune homme.

— Non, très rarement, au contraire... D'abord, je ne lui permets pas de mettre les pieds dans ma fabrique.

— C'est peut-être un tort, s'il doit vous succéder...

— Lui, me succéder !... La seule succession qu'il acceptera ce sera ma fortune ; mais l'autre, jamais !... Lui, fabriquer du feutre !...

— Il est évident que, si vous ne l'avez jamais poussé dans cette voie, le goût de la fabrication du feutre n'est pas inné.

— Je ne suis pas de votre avis, monsieur, on naît commerçant, on ne le devient pas. Tout ce que j'aurais fait pour diriger Daniel de ce côté n'aurait abouti à rien.

Oh, d'ailleurs, si vous connaissiez mon fils, vous partageriez mon opinion, Daniel est un écervelé et un jouisseur, il est de la génération de ces désœuvrés qui n'ac-

ceptent plus d'autre loi que celle du plaisir et qui pensent que leurs pères ont trimé toute leur vie pour leur permettre à eux, de partager leur existence entre le turf, un boudoir et le club.

— Que voulez-vous ? observa philosophiquement Maurice, il faut bien que jeunesse se passe.

— Fort bien, répliqua l'industriel, mais est-il besoin pour cela de commettre les pires folies ?

— Non, sans doute, mais quand on est engagé dans cette voie, il est difficile de garder la mesure.

— Peut-être. Alors, c'est aux parents en endiguant les débordements. Je ne failirai pas à ce rôle que je considère comme un devoir. Du reste, j'ai mon plan. J'ai déjà commencé, une campagne de répression que je vais couronner par une opération merveilleuse : mon fils sera poussé dans ses derniers retranchements.

— Ah !...

— Oui, je viens de lui couper les vivres... Maintenant, je ne délierais plus les cordons de ma bourse qu'à la condition qu'il se marie.

— L'idée est excellente, murmura d'Agnère, sans pouvoir s'empêcher de sourire, car il connaissait depuis longtemps cette marotte du vieillard.

— Et vous verrez, continua l'industriel, vous verrez si je sais mener les affaires rondement.

Le pauvre homme était peut-être très habile à diriger une usine, mais il paraissait se faire d'étranges illusions sur les moyens les plus capables d'empêcher un jeune dévergondé de faire la noce.

Jugeant inutile de prolonger la discussion sur ce sujet, Maurice trouva un prétexte pour se retirer.

...Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis que d'Agnère habitait Rueil, et dé-

jà M. Richebois et lui étaient devenus de vrais amis.

Un soir, en entrant dans le cabinet de l'industriel, le docteur trouva son voisin en proie à une émotion violente.

— Qu'avez-vous, monsieur ? demanda-t-il vivement. Vous semblez très fatigué.

— Je suis seulement très ennuyé, mâchonna M. Richebois. Et si je n'ai pas besoin du médecin, les conseils de l'ami me seront fort utiles... Car, il me semble que je peux compter sur votre amitié, n'est-ce pas, M. d'Agnère ?

Maurice s'inclina en signe d'acquiescement, moins flatté de la confiance qu'on lui témoignait qu'embarrassé d'avoir à donner son avis sur une question évidemment grave et délicate, où sa compétence serait sans doute insuffisante.

— Il s'agit encore de mon fils, reprit M. Richebois. Il sort d'ici à l'instant, et m'a laissé, après une scène affreuse dans l'état d'abattement où vous me voyez. Les enfants n'ont vraiment plus aucun respect pour leurs parents ; et quand il est question d'argent...

Le docteur esquissa sans répondre un geste d'affectueuse condescendance.

— Je ne vous étonnerai pas, continua le fabricant, en vous disant que l'affaire est sérieuse. Pour que Daniel qui n'est pas venu depuis six mois, se fût dérangé, il fallait une raison importante, il m'apportait simplement quelques notes à payer ; une trentaine de mille francs en chiffres ronds.

— Attendez... il a commencé par le prendre de très haut avec moi, affirmant que j'étais tenu de payer ses dettes, que la loi me forçait de lui donner de quoi vivre honorablement, de quoi tenir le rang auquel l'obligeait son nom et sa situation.

“J'étais atterré... jamais je ne l'avais

entendu me parler de la sorte, avec un pareil cynisme...

“Enfin, peu à peu, je repris mon calme, et j'essayai de lui faire comprendre qu'il se trompait ; que je n'étais tenu ni de payer ses dettes pour encourager ses débauches, ni même de lui fournir une pension alimentaire, puis qu'à sa majorité il avait reçu la fortune de sa mère.

“J'essayai de lui montrer quel avenir misérable il se préparait.

“Mais déjà, il ne m'écoutait plus...

— Soit, mon père, dit-il, lorsque j'eus terminé mes remontrances, ne payez pas mes dettes, ne me donnez rien... Votre réputation de millionnaire me permettra toujours de trouver du crédit... Je puis vivre ainsi longtemps.. Seulement, le jour où mes dettes atteindront un chiffre formidable, si vous refusez de les payer, votre nom sera déshonoré.”

“Les bras m'en tombèrent de stupeur. On eût dit que Daniel prévoyait la proposition que j'allais lui faire, cherchait par avance à rendre sans valeur la transaction sur laquelle je comptais tant pour le remettre dans le bon chemin.

“Il était évident, en effet, qu'ayant la conviction de pouvoir se passer de mon aide pendant longtemps, il se moquerait de mon projet de payer ses dettes à la seule condition qu'il consentirait à se marier.

— Alors ? interrogea le docteur.

— Alors... Dame... J'ai hésité pendant un bon moment à lui faire part de ma combinaison... A la fin, cependant, après avoir réfléchi, je me décidai... Je ne risquais pas grand'chose, n'est-ce pas ? Au contraire, mon offre pouvait lui suggérer un jour, de salutaires résolutions...

— Et comment prit-il la chose ?

— Il me répondit brutalement : “Mon père, après ce que je viens de vous dire, je ne comprends pas que vous me suppo-

siez assez sot pour abdiquer sans utilité mon indépendance.”

— Entre nous, vous ne pouviez guère vous attendre à une autre réponse.

— Sans doute... sans doute... Cependant, je ne m'attendais pas à tant de cynisme...

M. Richebois se tut et s'accouda sur son bureau, la tête entre ses mains, l'air découragé.

Il y eut un silence pénible, que Maurice rompit le premier :

— Je déplore très sincèrement, mon cher monsieur, les ennuis que vous éprouvez du fait de votre fils. Mais, je ne m'explique pas quels conseils vous attendez de moi et comment mon amitié peut vous être utile dans la circonstance.

— Le service que j'attends de vous, mon cher voisin, est, au contraire très important, reprit l'industriel ; et j'espère bien que vous ne me refuserez pas votre concours...

— Si cela dépend de moi, je suis tout à votre disposition.

— Merci... Eh bien, voici mon idée... Vous savez, comme moi, que les jeunes gens se défient des conseils de leurs parents, tandis qu'ils acceptent parfaitement ces mêmes conseils, lorsqu'ils viennent de personnes de leur âge.

“A l'heure actuelle, il est vrai, vous ne connaissez pas encore mon fils. Mais, c'est une difficulté facile à résoudre... D'abord, vous êtes l'ami intime de M. Hubert, que Daniel fréquente un peu. Ensuite, vous êtes en relation avec les Faugière.

— Oui, j'ai fait leur connaissance dernièrement à la campagne, et j'ai promis d'aller les voir quelquefois.

— C'est parfait... Mon fils va également chez eux, de temps en temps, dîner ou passer la soirée. Vous le rencontrerez

donc sûrement dans cette maison. Or, entre jeunes gens, les relations s'établissent vite.

“Quand vous aurez acquis la sympathie, la confiance de Daniel, vous lui renouvellerez, comme venant de vous, les exhortations que je suis las de lui donner inutilement. Je suis convaincu que le résultat sera merveilleux...”

— Je ne demande pas mieux que d'essayer, dit Maurice, car je n'oublie pas tout ce que vous avez fait pour moi, et je tiens à vous en témoigner ma profonde reconnaissance... Mais, d'abord, avant que nous soyons, votre fils et moi, dans des termes suffisamment intimes pour légitimer mon intervention, il se passera, je le crains, bien du temps....

— On ne sait jamais... Une première rencontre peut déterminer la sympathie. Enfin, pour l'instant, je désirais seulement connaître vos intentions... Je peux donc en principe, compter sur votre concours amical ?...

— Vous avez ma promesse formelle.

— Merci, murmura M. Richebois.

Et après quelques secondes, il ajouta, en souriant finement :

— Ce n'est pas tout... Lorsque vous aurez pris un peu d'empire sur mon fils, je vous soumettrai une idée que je tiens jusque là en réserve et qui achèvera, j'en suis sûr, de convertir ce grand débauché, ce célibataire endurci...

Le jeune homme fit un geste vague d'assentiment, serra la main du vieillard, et se retira, non sans être inquiet du rôle qu'on voulait lui faire jouer.

XI

Ce fut trois semaines après cet entretien que le docteur d'Agnère fit la connaissance de Daniel Richebois.

On était alors au commencement de février, c'est-à-dire que Maurice était installé à Rueil depuis près de trois mois.

Sa situation dans le pays étant déjà bien assise, il crut le moment venu de se donner un peu de liberté, d'aller revoir plus souvent son ami Georges Hubert, de faire aussi à Paris les visites promises.

Depuis qu'il avait quitté Meillant, d'Agnère n'avait reçu de Marguerite qu'une seule lettre courte, banale et dans laquelle il était à peine question de Lucie. Ce laconisme, on le devine, n'était pas de nature à satisfaire notre amoureux.

On comprendra facilement, dans ces conditions, que Maurice était assez impatient de voir Mme Faugière, qui pourrait, espérait-il, lui donner des nouvelles toutes fraîches des Garets.

Il se présenta donc, dès qu'il le put, au numéro de la rue des Archives qu'on lui avait indiqué. Malheureusement, c'était le jour de réception de la maîtresse de céans ; quand il entra, le salon était rempli d'une foule gens que le jeune homme ne connaissait pas. Et ce fut seulement au bout d'une demi-heure de manoeuvres savantes qu'il put avoir avec Mme Faugière un entretien particulier de quelques minutes.

Il apprit que les habitants des Garets étaient en excellente santé et se préparaient à venir prochainement à Paris.

— Tous... même M. Dufresnoy.

— Et ma cousine les accompagnera ?..

— Marguerite ?... Non, elle n'a jamais voulu se laisser convaincre qu'elle devait profiter de cette occasion de prendre quelque distraction. Du reste, depuis votre départ, nous ne l'avons pas revue aux Garets : elle fuit le monde, c'est visible. Et je dois ajouter que les deux ou trois fois que je l'ai aperçue à Meillant, elle m'a paru profondément triste. Je

crains que la pauvre enfant ne soit malade, malade d'ennui, de l'isolement dans lequel elle se morfond... Maintenant, sa tristesse a peut-être encore une autre cause : elle croit son père assez souffrant.

— Mon oncle serait malade ? s'écria Maurice.

— Il est vrai que M. Le Targy a très mauvaise mine, il supporte avec peine une promenade un peu longue, il est vite essoufflé... J'avais déjà remarqué cela une fois ou deux, sans en rien dire, quand un jour, j'ai surpris quelques mots échangés entre M. Dufresnoy et M. Delaval et indiquant que le docteur est assez inquiet.

— Mais Marguerite ne me parle pas du tout de cela dans sa dernière lettre.

— Il est probable que M. Delaval ne lui a pas fait part de ses inquiétudes : ou bien, elle n'aura pas voulu vous dire ses pressentiments, de peur de se tromper et de vous alarmer inutilement. Mais à mon avis, votre cousine qui voit son père souffrir d'un mal mystérieux, s'exagère encore sans doute son état. Et j'ajoute que ce motif est plus que suffisant pour empêcher Marguerite de s'éloigner. Voilà pourquoi je n'ai pas trop insisté pour la faire venir à Paris.

Surpris par cette mauvaise nouvelle, d'Agnère, soucieux, se tut un instant.

— Je vous remercie, madame, dit-il enfin, je vais prier Delaval de me renseigner tout de suite exactement.

Il s'inclina pour prendre congé, et Mme Faugière en lui tendant la main, reprit :

— Vous savez que M. Richebois, votre voisin, m'a présenté récemment votre ami M. Hubert. Je l'ai prié de venir passer la soirée aujourd'hui. Je compte également sur vous... Donc, à ce soir !... Sans aucune cérémonie, n'est-ce pas ?

...Maurice avait une réelle affection pour son oncle. L'idée de le savoir mala-

de le mit, pour le reste de l'après-midi dans un état d'esprit extrêmement pénible. Cependant, à force de se répéter que ses craintes n'étaient basées que sur des données bien vagues il finit par calmer ses alarmes. Et lorsqu'il arriva, le soir, chez les Faugière, accompagné de son ami Hubert, il était à peu près revenu de sa première alerte.

Le mouvement de la réunion ne tarda pas, d'ailleurs, à apporter à ses tristes réflexions une utile diversion.

Il y avait, ce soir-là, dans le salon de M. Faugière, la fine fleur de l'aristocratie du Marais. Et bon nombre de femmes étaient de celles auxquelles de plus blâsés que Maurice s'intéressent.

Une, entre autres, une certaine Mme Lescanne, avait fait dès son arrivée une vive impression sur le docteur, qui avait trouvé que son profil régulier, ses yeux bleus et ses cheveux blonds lui donnaient une assez grande ressemblance avec Lucie.

Or, Mme Lescanne était la femme d'un client de Georges Hubert, ce qui valut à Maurice l'honneur d'être présenté tout de suite et le plaisir de causer quelques minutes avec la charmante jeune femme.

Leur entretien fut malheureusement interrompu par l'entrée de M. Daniel Richebois.

En apercevant celui-ci, Mme Lescanne parut embarrassée.

"Tiens, pensa d'Agnère, qu'est-ce qu'il peut y avoir entre eux ?"...

Daniel, après avoir rapidement salué Mme Faugière, s'avança aussitôt vers la jeune femme suivi de Georges Hubert, qui voulait présenter son ami.

Le jeune Richebois n'aimait pas plus les médecins que les avocats, et qu'en général tous les gens qui travaillent. Il méprisait le travail, ce petit-fils de gargonier

enrichi !... Il fit donc un signe de condescendance protectrice, quand Georges lui nomma : le docteur d'Agnère. Mais sa morgue se mitigea d'une pointe d'embaras quand l'avocat ajouta ; installé depuis trois mois à Rueil.

Le beau Daniel n'aimait pas qu'on lui rappelât qu'il était le fils d'un fabricant de feutre.

Cependant, il se remit promptement de son trouble passager, et après une banale formule de salutation adressée à Maurice il se retourna vers Mme Lescanne avec une attitude qui laissait clairement entendre son intention d'accaparer la jeune femme.

Les deux amis s'éloignèrent ensemble.

— Eh bien, comment le trouves-tu, demanda Georges.

— Il me déplait carrément... Quelle vanité !... Ah ! par exemple, c'est moi qui regrette d'avoir promis au père Richebois de m'occuper de ce petit fat...

— Il est évident qu'on nous a chargés là d'une étrange mission.. Pourquoi, d'ailleurs, vouloir absolument que ce godelureau renonce à son genre de vie actuel et à ses liaisons éphémères pour contracter une union sérieuse ?

— D'abord, en admettant que Daniel consente à abdiquer son indépendance, soit parce qu'il verrait dans le mariage un avantage pécuniaire, soit pour toute autre raison, il continuera certainement, une fois marié, la même existence que maintenant. De plus, traitant son père comme un chien, il y a des chances pour qu'il traite sa femme encore plus mal. Je plaindrais la malheureuse qui l'épouserait. Donc, nous serions criminels de lutter pour une aussi mauvaise cause.

— C'est ennuyeux, par exemple, pour ce pauvre père Richebois qui compte sur notre intervention.

— Ah, tant pis pour lui !... Il n'avait qu'à mieux élever son rejeton.

— D'ailleurs, s'il a l'idée fixe de marier son fils, rien ne l'empêchera de persévérer dans son projet.

— Soit... Mais il s'entêtera tout seul, en tous cas...

— Pauvre homme ! soupira Georges.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de M. Lescanne, qui venait remercier Hubert d'un petit service judiciaire rendu récemment.

Pour leur permettre de causer procédure tout à leur aise, Maurice s'éloigna. Mais, comme il se dirigeait vers un coin du salon, il rencontra Mme Faugière, qui lui dit à brûle-pourpoint :

— Comment trouvez-vous Daniel Richebois ?...

— Mon Dieu, madame, répondit Maurice, je le trouve... je le trouve assez mal élevé.

— Oh... Alors, il ne vous plaît pas ?

— Non, fort peu... Qu'importe ! Il plaît à Mme Lescanne, ça doit lui suffire.

— Voulez-vous bien vous taire, méchante langue !... Non, mais, vraiment, vous vous trompez, sur le compte de Daniel... Il est jeune, il est léger... Il n'est pas méchant. Quand nous l'aurons marié, il sera, je suis sûre, un excellent père de famille.

— Comment ! vous aussi, vous vous occupez de le marier ?...

— Pourquoi pas ?... murmura Mme Faugière en s'éloignant.

Sans qu'il se rendit compte pour quelle raison Maurice sentait s'accroître de plus en plus sa mauvaise humeur, il alla s'asseoir derrière le piano et se mit à examiner de loin Mme Lescanne et Daniel, qui, très impertinément, continuaient leur aparté. Placée comme elle l'était, Mme Lescanne ressemblait étonnamment à Mlle

Dufresnoy. La présence du jeune Richebois près de ce "portrait" de Lucie agaçait le docteur au suprême degré.

Il était impossible de nier d'ailleurs, que Daniel fût joli garçon. Il était élégant, distingué. Ses traits réguliers, sa moustache brune relevée en crocs et ses dents blanches mises en évidence par un sourire qui n'était pas trop bête, donnaient à sa physionomie un incontestable agrément. Circonstance qui augmentait encore le malaise de Maurice.

A la fin, n'y tenant plus, il se leva, décidé à se soustraire par la fuite à ce spectacle horripilant.

Il passa près de son ami, lui glissa quelques mots à l'oreille, et fila immédiatement sans bruit, à l'anglaise.

XII

Le surlendemain, d'Agnère reçut de Delaval une longue lettre, en réponse à sa demande de renseignements. Les nouvelles n'étaient pas très rassurantes.

M. Le Targy était bel et bien atteint d'une maladie de coeur, qui, quoique à son début, devait être néanmoins l'objet de soins immédiats. Désormais, il faudrait prendre beaucoup de précautions, sous peine d'aggraver l'affection naissante.

"Il serait surtout nécessaire, écrivait Delaval en terminant, de chasser de l'esprit de M. Le Targy, les idées noires, les craintes de l'avenir qui l'obsèdent et nuisent à sa santé."

Cette dernière phrase laissa Maurice rêveur.

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?... Était-ce une allusion à l'état de tristesse, de langueur, que Mme Faugière avait remarqué chez Marguerite — état qui eût un contre coup désastreux sur la

santé de M. Le Targy ?... Ou bien, un événement s'était-il produit qui avait jeté le désarroi dans la famille ?...

Peut-être Delaval avait-il demandé la main de Marguerite ?... Peut-être, M. Le Targy se sentant malade, avait-il pressé sa fille de la lui accorder ?... Et celle-ci toujours inflexible, avait-elle refusé ?...

Mais, alors, c'eût été la rupture complète... Albert l'aurait dit à son ami... —Pourtant, cette phrase... cette phrase signifiait quelque chose.

Si M. Le Targy avait des idées noires, était inquiet de l'avenir, ça ne pouvait être qu'à propos de sa fille.

Alors, c'était peut-être que la demande en mariage formulée par Delaval n'avait pas encore reçu de solution définitive... et que cette troublante question mettait tout le monde sans dessus dessous... et que le pauvre Albert implorait à mots couverts le secours de son ami pour décider la jeune fille...

Si c'était cela, il tombait bien le malheureux !...

Pour cette fois, Maurice en resta là de ses réflexions, sans trouver une explication satisfaisante. Il se contenta, dans la journée, d'écrire quelques lignes à Delaval pour le remercier et lui annoncer qu'il irait voir son oncle, dès qu'il pourrait s'absenter.

Puis, il attendit que la situation s'éclaircît d'elle-même.

C'était le parti le plus sage. Quelques jours plus tard, en effet, une longue lettre de Marguerite arriva, qui confirma plusieurs de ses suppositions et le mit au courant des événements, dont le petit château avait été le théâtre depuis son départ.

Voici, en quelques mots, ce qui s'était passé.

Marguerite avait eu, d'abord, immédia-

tement après le départ de son cousin, un accès de noire mélancolie, auquel la soudaine maladie de son père avait bientôt fait succéder une inquiétude plus cruelle.

Dès que M. Le Targy avait été frappé, Delaval s'était mis à le soigner avec une sollicitude quasi filiale. Marguerite, profondément reconnaissante avait cessé de traiter Albert avec hostilité, ne l'avait plus regardé d'un oeil courroucé chaque fois qu'il risquait un mot d'admiration à son adresse.

Le docteur, sur la prière de Mlle Le Targy, venait voir son malade chaque jour. Et chaque jour, il avait la joie de constater que l'attitude de la jeune fille à son égard devenait de plus en plus cordiale.

Après s'être montrée simplement bienveillante, elle lui témoignait maintenant une confiance affectueuse.

Si ce n'était pas encore de l'amour, c'était déjà une bonne et franche amitié. Le pauvre amoureux n'en avait peut-être jamais espéré autant.

Si Delaval eût entendu la conversation qui avait eu lieu, un jour, à propos de lui, entre Marguerite et son cousin, il n'eût peut-être pas trouvé dans ce revirement surprenant autant de motifs de se réjouir.

Il eût été plus sceptique... Il eût mieux cherché à se rendre compte des véritables raisons qui avaient pu amener cette transformation.

Mais le docteur, dont rien n'avait éveillé la défiance, ne s'en demanda pas si long... Il aimait... et, après avoir été repoussé pendant longtemps, il se voyait accueilli avec bienveillance... Cela ne suffisait-il pas... ne suffisait-il pas pour l'inciter à prendre une décision grave, à laquelle il n'eût jamais osé songer auparavant.

... Un jour, donc, Albert Delaval resta à causer avec M. Le Targy plus longtemps que ne l'exigeait une consultation médicale. Et au moment où Marguerite commençait à s'inquiéter de voir ce conciliabule se prolonger d'une manière anormale, on vint prévenir la jeune fille que son père désirait lui parler.

Elle se rendit aussitôt dans le cabinet de travail où elle trouva les deux hommes, assis en face l'un de l'autre, à une table de jeu. Ils étaient graves et silencieux.

— Ma chère enfant, dit M. Le Targy, nous venons d'avoir, M. Delaval et moi un entretien qui te concerne.

Marguerite baissa les yeux en rougissant. Le docteur était sur les épines. M. Le Targy les regarda l'un après l'autre, sourit et continua :

— M. Delaval demande ta main.

La jeune fille eut un frisson, mais ne répondit pas.

— Je comprends ton embarras et ton émotion, ma chérie, poursuivit le vieillard ; nous savons très bien que tu ne peux prendre une décision immédiate et, en ce moment, nous ne sollicitons de toi rien de semblable. J'ai tenu simplement à te communiquer tout de suite, et en sa présence, le vœu exprimé par le docteur. Tu connais assez M. Delaval pour être en mesure de l'apprécier. Néanmoins, comme tu es la première intéressée dans la question, je te laisse toute liberté. Si tu dis : Oui, je t'approuverai vivement, voilà tout.

Albert voulut protester contre cette manière de présenter les choses qui pouvait influencer sur la décision de la jeune fille.

Mais celle-ci l'interrompit :

— Ne craignez rien, monsieur, dit-elle, je ne me laisserai dominer par aucune influence... Je vous demande seulement quelques jours de réflexion et je vous ré-

pondrai alors avec la même franchise, la même loyauté, que vous avez toujours montrée envers moi...

Elle tendit gentiment la main au jeune homme et se retira en murmurant dans un sourire : "A bientôt."

Malgré la tranquillité apparente qu'elle avait affectée, Marguerite avait été profondément troublée par la cruelle alternative qui s'était brusquement posée devant elle.

Désormais, il n'y avait plus de milieu : il lui fallait ou renoncer irrévocablement à son cousin, ce à quoi elle ne pouvait se résigner malgré le beau mouvement de sacrifice qu'elle avait... esquissé pendant les vacances, ou bien repousser Delaval et risquer peut-être de rester vieille fille.

A vrai dire, ce n'était pas la première fois que cette douloureuse alternative se posait devant son esprit. Entre les deux partis, celui du cœur, et celui de la raison, elle avait hésité longtemps.

Puis, lorsque Maurice, au moment de partir, lui avait avoué son amour pour Lucie et lui avait laissé entrevoir qu'il espérait bien obtenir la main de Mlle Dufresnoy, le parti de la raison, après une lutte terrible l'avait emporté.

Et tout doucement, moitié inconsciemment, moitié par tactique, elle avait commencé à encourager Delaval, non sans se dire qu'elle serait toujours libre de s'arrêter dans cette voie, si, par hasard, Maurice lui revenait.

La duplicité se retourne assez souvent contre ceux qui l'emploient. Marguerite s'apercevait maintenant, trop tard, qu'elle était la première victime de ce double jeu, dont elle avait cru pouvoir faire usage indéfiniment.

D'une part, Maurice était loin, plus insaisissable que jamais. D'autre part, Albert priait qu'on voulût bien réaliser les

espérances qu'on lui avait permis de concevoir.

C'était la juste punition... si tant est que la pauvre enfant pût être considérée comme coupable de s'être engagée dans une voie malheureuse, où l'avait poussée la souffrance beaucoup plus qu'un calcul de mauvaise foi.

Maintenant que faire ?...

Une seule solution était possible ; accepter la demande d'Albert Delaval.

C'était la solution qu'indiquait la raison, celle que désirait M. Le Targy, celle qu'en désespoir de cause, conseillait miss Greensby. Les dernières hésitations de Marguerite durèrent seulement quatre jours, au bout desquels elle mit loyalement sa main dans celle du docteur..

C'était le pacte scellé, la promesse irrévocable...

...Le plus curieux, c'est qu'en apprenant cette grande nouvelle, Maurice d'Agnère éprouva un vague sentiment de jalousie....

XIII

Ce fut M. Le Targy qui annonça lui-même à son neveu qu'Albert et Marguerite venaient de se fiancer. Le brave oncle en exprimait toute sa satisfaction car, il pourrait maintenant, disait-il, s'en aller plus tranquille.. Naturellement, Maurice était invité à assister au mariage. Mais, la cérémonie, dont la date n'était d'ailleurs pas fixée, n'aurait sans doute pas lieu avant août ou septembre... On aurait le temps de se revoir d'ici-là.

Cette nouvelle, nous l'avons dit, laissa Maurice rêveur, préoccupé, légèrement jaloux. Mais, comme la lettre de M. Le Targy contenait le post-scriptum suivant : "Mme Dufresnoy et sa fille partent aujourd'hui même pour Paris." le jeune

homme oubliera bien vite son premier émoi pour ne plus penser qu'à la perspective de revoir bientôt Lucie.

A vrai dire cette perspective lui causait un certain trouble.

Quand il avait quitté Mlle Dufresnoy trois mois et demi auparavant, elle lui témoignait de la reconnaissance, de l'amitié, presque de l'amour. Allait-il la retrouver dans les mêmes dispositions ?

Tracassé par cette idée, ne pouvant tenir en place, Maurice décida d'aller à Paris le jour même.

Aussitôt après le déjeuner, ayant prévenu sa bonne de ne pas l'attendre avant le lendemain matin, il prit le train et se rendit d'abord chez Georges Hubert.

— Ah, enfin, s'écria l'avocat en l'apercevant, je commençais à être inquiet de ton sort. Pourquoi ne viens-tu pas plus souvent ?...

— Je suis très occupé, mon cher...

— Mais tes soirées sont libres, et tu dois t'ennuyer, car, sans doute, tu ne vois plus guère le père Richebois.

— Oui, depuis trois semaines, j'ai renoncé à aller chez lui... Il m'assommait avec son fils...

— Dame ! le pauvre homme n'a pas lieu de se féliciter de notre façon d'agir...

— Assez, assez, interrompit d'Agnère, je connais l'histoire... je ne suis pas venu chez toi pour me l'entendre raconter encore... Parlons d'autre chose... J'ai reçu ce matin une lettre de mon oncle Le Targy...

— Ah, comment va-t-il maintenant ?

— Mieux, je pense... Il m'entretient peu de sa santé.. Il m'écrit surtout pour m'annoncer le mariage de ma cousine avec Delaval.

— Tiens, tiens, elle s'est enfin décidée. Eh bien, mais, d'après ce que tu m'as dit,

c'est une union parfaitement assortie... Et je crois me rappeler, d'ailleurs, que tu souhaitais vivement ce mariage pour ta cousine...

— Oui, oui, balbutia Maurice, je lui ai fait entendre à maintes reprises qu'Albert serait un parti avantageux pour elle.

— Tu vois, observa Georges, qu'elle a suivi tes conseils : tes vœux sont réalisés... Et toi, mon cher Maurice, ajouta-t-il en riant, quand m'annonceras-tu ton mariage, ce fameux mariage ?

— Hé ! Hé ! bientôt peut-être, murmura d'Agnère... Mme Dufresnoy et sa fille sont justement à Paris depuis hier. Je les verrai prochainement...

Un coup de sonnette à la porte d'entrée l'interrompit et deux secondes plus tard, le domestique entra, apportant une carte.

L'avocat y jeta les yeux et dit :

— Parfaitement, introduisez M. Richebois.

— Comment, mâchonna d'Agnère, il vient me relancer jusqu'ici... lequel, au fait ?

— Le fils... Chut ! il pourrait t'entendre...

Effectivement, Daniel Richebois était déjà sur le seuil. Il s'avança, le sourire aux lèvres, la main tendue vers Georges Hubert, et gratifia Maurice d'un salut protecteur.

— Je ne vous dérange pas, cher maître ! dit-il.

— Nullement, vous êtes le bienvenu. Je vous vois, d'ailleurs, trop peu souvent pour ne pas saisir avec plaisir les rares occasions qui me valent la faveur de votre visite.

— Je suis si occupé, mon cher...

— Je ne croyais pas...

— C'est une erreur, la vie mondaine a de terribles exigences...

— Il ne tient qu'à vous de vous y soustraire.

— Elles ont leur charme... Puis, une habitude prise est si difficile à perdre. Il faudrait que j'eusse le courage de m'enterrer à la campagne et je ne l'ai pas... A propos de campagne, vous habituez-vous à Rueil, monsieur d'Agnère ?...

— Je ne m'y ennuie pas, j'aime assez la campagne moi.

— Et je suis convaincu, mon cher Daniel, reprit Georges Hubert, que vous vous y habitueriez vous-même fort bien. Si vous aviez un foyer, un intérieur, avec une jeune femme qui vous aimerait, vous auriez vite fait de trouver la vie de la campagne agréable. Et celle de Paris vous semblerait, alors, insipide.

— Vous parlez, mon ami, comme un père qui désire donner à son fils le goût du mariage... J'ai entendu cela si souvent déjà... Ah, vraiment vous êtes bien bons avec vos conseils matrimoniaux. Mais donnez-moi donc l'exemple, ça me fera peut-être réfléchir...

— Ma foi, je ne demanderais pas mieux, si je trouvais chaussure à mon pied...

— Voilà justement où réside la difficulté, objecta Daniel.

— Oui, oui, je serai ce soir à côté de toi, m'occuper de cette question, oui, c'est une difficulté, approuva Georges. Mais, vous, mon cher, qui n'avez rien de mieux à faire qu'à... chercher, vous, devriez avoir trouvé depuis longtemps la jeune fille capable de vous rendre heureux.

— J'avoue, répliqua Daniel, que je n'ai jamais eu l'idée de chercher probablement parce que je voyais mon père chercher à ma place... à moins que mon père ne se soit mis à chercher pour moi en me voyant si peu disposé à le faire... ce qui revient au même, comme résultat...

— Ah ! Ah ! Et M. Richebois aurait trouvé ?

— Une perle, paraît-il... une jeune fille possédant toutes les qualités, physiques, morales, intellectuelles... Du reste, je pourrai bientôt en juger moi-même : la présentation doit avoir lieu, ce soir, chez les Faugière. . . Mon père ne vous en a pas parlé, par hasard, monsieur d'Agnère ?... Il a tant de confiance en vous !

Maurice était devenu très pâle et son cœur battait à se rompre.

— Non, grogna-t-il d'une voix sourde, M. Richebois ne m'a rien dit... je l'ai peu vu depuis quelques semaines...

— Dans tous les cas, continua Daniel, vous serez tous les deux, ce soir, chez les Faugière.

Georges fit un signe d'assentiment, tandis que Maurice, sans daigner répondre, se disait au fond de lui-même :

“Oui, oui, je serai ce soir à côté de toi, et si mes soupçons sont justes, nous verrons, nous verrons.”

Daniel Richebois, sans se douter de l'orage qu'il venait de déchaîner, avait déjà changé de sujet de conversation.

Puis, au bout de quelques instants, il se leva, s'excusa de faire une visite aussi courte et se retira en prétextant un rendez-vous d'affaires, qu'il aurait été très contrarié de manquer.

L'avocat alla le reconduire jusqu'à la porte de l'appartement. Lorsqu'il rentra dans son cabinet, Maurice était debout le bras menaçant, l'oeil étincelant.

— Tu sais, s'écria-t-il, si c'est à elle qu'il en veut, je le tuerai.

— Mais tu es fou, mon pauvre vieux, fit tranquillement Georges, il n'y a probablement rien de commun entre Mlle Dufresnoy et la présentation qui doit avoir lieu ce soir chez les Faugière.

— C'est ce que nous saurons bientôt, et

si mes pressentiments se confirment, malheur à lui !...

— Allons, en attendant, viens faire un tour de promenade, ça te calmera peut-être un peu.

Le grand air et la marche firent, en effet, du bien à Maurice qui rentra peu à peu en possession de son sang-froid. Et ce fut l'âme sereine qu'il arriva à neuf heures chez M. Faugière, escorté naturellement de son ami Hubert. M. Richebois et son fils étaient déjà là.

Dès le seuil du salon, d'Agnère avait jugé la situation. Un simple coup d'oeil avait suffi pour asseoir définitivement sa conviction : c'était bien pour Lucie que Daniel Richebois était venu ce jour-là chez ses amis ; c'était bien pour voir Lucie, pour lui être présenté comme prétendant à sa main, pour tâcher de lui plaire.

Et la preuve, la preuve absolue, péremptoire, c'est que Daniel, assis près de Mme Dufresnoy était en train de lui débiter des compliments, suivant l'usage aujourd'hui admis qu'on peut faire la cour à une jeune fille... en s'occupant de sa mère... Or, il était bien évident que Daniel, en homme pratique qu'il était n'eût pas assumé, sans nécessité la tâche de... s'occuper de Mme Dufresnoy.

Donc, aux yeux de Maurice plus l'ombre d'une doute : la jeune fille qu'on destinait à être la compagne de Daniel, qu'on voulait lui donner comme sauvegarde contre les entraînements de la vie de Paris, c'était Lucie... Lucie qui, trois mois auparavant, lui laissait croire, à lui, Maurice qu'elle l'aimait, qu'elle pourrait peut-être un jour, devenir sa femme...

“Au fait, cette promesse, cette promesse formelle, l'avait-elle jamais donnée ?... N'avait-elle pas montré simplement qu'elle avait de la sympathie pour le jeune médecin qui l'avait soignée ?... N'a-

vait-elle pas tout bonnement fait voir qu'elle était heureuse d'être courtisée, comme toutes les filles d'Eve l'eussent été à sa place ?...

Toutes les fois que Maurice avait réfléchi de sang-froid à cette situation équivoque, il avait bien été forcé de s'avouer qu'il n'y avait, de la part de Lucie, à son égard, aucun engagement.

Mais, lui, l'aimait de toutes ses forces. Voilà pourquoi il ne voulait pas qu'elle fût à un autre... Voilà pourquoi il la défendrait contre les autres, contre sa propre faiblesse...

Quelqu'un lui poussa le coude, et cela interrompit brusquement son incursion, pourtant rapide comme l'éclair, dans le domaine de la fantaisie. Il retomba sur la terre, au milieu des réalités, et entendit Hubert qui lui murmurait à l'oreille :

— Présente-moi donc à Mme Dufresnoy.

— Tiens, c'est vrai, j'avais oublié... j'avais oublié de me présenter moi-même, balbutia le pauvre garçon ahuri.

Ils s'avancèrent pour saluer la châtelaine des Garets qui, étalée dans un fauteuil, au coin de la cheminée, écoutait les compliments du jeune Richebois, en jouant de l'éventail avec toute la grâce dont elle était capable.

La grosse dame fut très aimable pour Maurice et se déclara enchantée de faire la connaissance de M. Hubert, dont elle "avait entendu parler si souvent." Puis la conversation s'engagea sur des souvenirs de vacances, ce qui eut comme résultat de mettre en fuite Daniel et Georges Hubert, lesquels s'éclipsèrent, chacun de son côté.

— Vous n'avez pas encore vu ma fille, dit tout à coup Mme Dufresnoy, vous constaterez comme elle a bonne mine maintenant, grâce au régime que vous lui avez recommandé.

— J'en suis bien heureux, murmura

Maurice... Non, je n'ai pas encore aperçu Mlle Lucie...

— Elle est, en ce moment, dans la chambre de Mme Faugière ; ces demoiselles sont en train de préparer une charade ; elles vont bientôt reparaître je pense... Tiens, mais je ne vois plus M. Daniel Richebois... Est-ce qu'il serait aller les rejoindre ?... Il en serait bien capable... Il y a deux heures qu'il connaît ma fille, et on dirait qu'il ne peut déjà plus se passer d'elle...

"Mais, vous ne pouvez pas comprendre, l'allusion que je viens de faire est une énigme pour vous, car vous ne savez rien de ce qui s'est passé aux Garets depuis votre départ, vous n'êtes pas au courant de nos projets..."

— Non, madame, je ne sais rien du tout.

— Je ne devrais peut-être pas vous parler de cela aujourd'hui... reprit Mme Dufresnoy en baissant la voix. Mais, j'ai en vous une telle confiance que je peux me permettre une confidence même prématurée, n'est-ce pas ?

— De quoi s'agit-il donc ?

— D'un mariage, mon cher monsieur... Vous devinez déjà... Lucie va épouser M. Daniel Richebois... L'affaire est convenue en principe, toutes les conditions matérielles sont réglées. Il ne nous reste plus qu'à nous assurer d'une chose : à savoir si les deux jeunes gens sympathisent... C'est le but de notre voyage.

— Ah ! fit Maurice dont la voix s'étrangla.

Sans remarquer l'angoisse de son interlocuteur, la châtelaine des Garets continua :

— L'affaire est en train depuis longtemps, d'ailleurs, M. et Mme Faugière ont servi d'intermédiaire entre M. Richebois et nous ; et dès le commencement des vacances, nous étions à peu près d'ac-

cord. Puis, cette fièvre typhoïde s'est déclarée, et vous savez quelles ont été pendant un mois nos seules préoccupations.

— Je ne l'ignore pas, madame, dit sèchement d'Agnère ; j'ai partagé à ce moment-là vos inquiétudes.

— Oh, je n'oublie pas avec quel dévouement vous avez soigné ma fille et je ne saurais trop vous en remercier. . . Lorsque Lucie a été complètement sortie de convalescence, mon mari et moi nous nous sommes de nouveau occupés de ce mariage, qui était tout à fait selon nos désirs.

“Je mis donc ma fille au courant de ce que nous avions décidé à son sujet. . . Eh bien, imaginez-vous, les jeunes filles sont vraiment fantasques — imaginez-vous qu'elle a fort mal accueilli mes propositions. Elle m'a déclaré très nettement qu'elle n'était plus une enfant, qu'elle n'entendait pas qu'on la mariât contre son goût, en un mot qu'elle n'accepterait jamais une union qui avait été combinée à son insu, sans qu'elle connût seulement le prétendant qu'on voulait lui imposer.

A la voir se débattre ainsi, on aurait juré qu'elle... avait en tête un autre amour. J'eus beau la raisonner, lui représenter que le mari qu'on lui offrait était riche, joli garçon, bien posé dans la société parisienne. Rien n'y fit.

J'essayai alors de lui arracher son secret, de lui faire ouvrir son cœur. Mais je n'eus pas plus de succès.

Maurice souriait presque.

A ce moment, Lucie rentra dans le salon. Ayant aperçu le docteur, elle vint à lui très gentiment.

D'Agnère la salua froidement, serra avec indifférence la main qu'elle lui tendait, puis, soudain, la regarda fixement dans les yeux.

Aussitôt, le sourire se figea sur les lèvres de la jeune fille. Elle détourna la tête avec embarras, répondit quelques bana-

lités aux compliments qu'on lui adressait et invoquant un prétexte quelconque, s'éloigna précipitamment.

Maurice anéanti se rassit, tandis que Mme Dufresnoy poursuivait :

— Enfin, un beau jour, la résistance de Lucie cessa. Un soir après avoir passé l'après-midi en tête-à-tête avec votre cousine Marguerite, elle me déclara à brûle-pourpoint qu'elle se rendait à nos raisons, qu'elle ne ferait plus opposition au mariage que nous lui propositions et que si le jeune homme ne lui déplaisait pas, elle acceptait. . .

Vous savez le reste. . . Aujourd'hui, tout me fait supposer que l'union projetée ne rencontrera plus d'obstacles ; car l'impression réciproque des deux jeunes gens, dès cette première entrevue, me paraît excellente. . . Qu'en pensez-vous ? . . .

D'Agnère, les yeux fixés à terre, semblait ne plus écouter.

— Pardon, monsieur, reprit la grosse dame, je vous ennuie peut-être avec mes confidences ; mais ayant remarqué que vous portiez beaucoup d'intérêt à Lucie, j'ai cru pouvoir vous ouvrir mon cœur.

— Vous avez eu mille fois raison, madame, de me prendre comme confident. Tous ces détails m'intéressent vivement.

Et comme Daniel s'approchait à cet instant, de sa future belle-mère, Maurice afin de n'avoir pas à subir le spectacle de leur intimité trouva un prétexte pour s'éloigner.

Georges, qui venait de quitter M. Richebois père, vit le mouvement de son ami et le rejoignit aussitôt.

— Eh bien ? . . .

— Eh bien mon cher, balbutia d'Agnère à voix basse, je suis lâché, oublié, renié. . . La mère et la fille ont l'air. . . d'ignorer ce que j'ai été pour l'une et fait pour l'autre.

— Tu souffres réellement ? . . .

— Oui, je suis profondément blessé...

— Quel parti vas-tu prendre ?...

— Je ne sais pas encore... J'hésite entre l'espoir... l'espoir que tout n'est pas perdu et le désir de me venger.

— Cela ne t'avancerait pas à grand'chose.

— Dans tous les cas, je ne reste pas ici une minute de plus. Viens-tu avec moi ?

— Je ne veux pas t'abandonner dans une circonstance pareille et dans l'état d'esprit où tu es.

XIV

Une heure après, les deux jeunes gens étaient rentrés rue de Rennes et installés au coin du feu, dans le cabinet de l'avocat, s'entretenant de la catastrophe récente... Georges cherchait sans beaucoup de succès, d'ailleurs, à relever le courage de son ami.

Tout n'était pas désespéré. On avait vu souvent des mariages plus avancés se rompre, au dernier moment, par suite du refus inattendu de la jeune fille. Par conséquent, tant qu'il ne connaîtrait pas l'opinion exacte de Lucie il n'avait pas lieu de s'alarmer...

— Non, non, Lucie est faible, répondait Maurice; elle n'aura pas la force de s'opposer à ce mariage qui fait le bonheur de ses parents. Puis, elle est femme et le peu d'affection qu'elle a pour moi ne pèse pas lourd en balance avec la fortune qu'on fait miroiter à ses yeux, cette fortune qui donne le luxe et les plaisirs dont les femmes sont si friandes.

— Tu calomnies peut-être Mlle Dufresnoy, en la supposant aussi frivole. D'ailleurs, en admettant qu'elle se soit, jusqu'à présent laissé influencer par les considérations que tu dis, qu'est-ce qui prouve qu'un revirement ne peut pas se produire maintenant dans son esprit ?... Son-

ge que, depuis trois mois, elle est seule à se défendre contre ses parents, tandis que maintenant, ta présence lui a rappelé ce que tu as fait pour elle, et la reconnaissance affectueuse qu'elle a ressentie pour toi.

— Peuh, c'est à peine si elle a pris garde à moi, quand je lui ai parlé...

— C'est possible. Mais pense à quelle circonspection est tenue une jeune fille placée dans sa position. Son indifférence apparente est peut-être un calcul.

— Ce n'est pas mon avis.

— Alors, quoi ?... Tu préfères considérer la situation comme sans espoir ?... Tu t'inclines, sans te défendre ?...

— Non.

— Si, puisque tu t'avoues vaincu d'avance, répliqua Georges. Ah, certes, je ne te conseille pas d'autre résultat que de te rendre ridicule. Mais tu peux, cependant, tu dois tenter un effort, tâcher, d'abord de voir Lucie seule... Quand tu sauras ce qu'elle pense positivement, il sera temps, me semble-t-il, de te désoler ou... de te réjouir... Qui sait ?...

— Qui sait ?... Qui sait ?... répéta Maurice en hochant la tête d'un air incrédule. Enfin, je veux bien, je tenterai une démarche suprême... Dans tous les cas, je ne puis rien faire jusqu'à vendredi prochain ; c'est le seul jour où j'aie quelque chance de rencontrer Lucie.

— Eh bien, va pour vendredi. D'ici-là, tu réfléchiras, le temps porte conseil ; et tu verras peut-être alors l'avenir sous un jour moins sombre.

...La semaine s'écoula ; le vendredi arriva ; mais, au dernier moment, Maurice manqua de courage. Craignait-il encore de ne pas pouvoir contenir son indignation ou de faire cesser trop tôt la dernière illusion à laquelle il s'était raccroché ?...

Hélas ! ce n'est pas toujours en cher-

chant à esquiver une épreuve qu'on l'évite.

La ruine définitive de toutes ses espérances, que d'Agnère avait cru reculer, même peut-être conjurer, en n'allant pas rue des Archives, devait se produire malgré tout ; rien ne pouvait mettre le pauvre Maurice à l'abri du coup de massue final...

Le samedi, en effet, c'est-à-dire le lendemain du jour où le docteur avait promis de faire près de Lucie, une dernière tentative, le père Richebois se présenta chez d'Agnère après le déjeuner.

Il était rayonnant, l'industriel ; ses yeux pétillaient de joie.

— C'est bien regrettable, mon cher voisin, dit-il tout de suite après les salutations, que vous ne soyez pas venu hier soir chez nos amis Faugière ; vous auriez assisté à un spectacle vraiment charmant ; car, y a-t-il rien de plus gracieux que d'entendre deux tourtereaux babiller.

Maurice fit un mouvement si brusque qu'il envoya sauter à quelques pas le petit banc sur lequel il appuyait son pied.

— Voyez-vous, continua le père Richebois, sans comprendre la cause de ce geste, je vous l'avais bien dit que j'avais une bonne idée et que je parviendrais à la faire accepter par mon fils.

“Je dois même avouer que je n'ai pas eu autant de peine que je le craignais, et sans que vous m'aidiez, cependant. Il y a quinze jours, Daniel était encore absolument réfractaire à l'idée de ce mariage ; et dès qu'il a vu Lucie il a changé d'idée. Je crois, ma foi, qu'il est devenu amoureux sur l'heure ; ça se comprend : elle est si jolie, ma future belle-fille !

“N'est-ce pas votre avis, à vous, monsieur d'Agnère, qui la connaissez depuis plus longtemps que moi ?...”

— Je connais, en effet, Mlle Dufresnoy depuis six mois, j'ai fait sa connaissance

en la soignant d'une fièvre typhoïde...

— Toute sa famille vous en est profondément reconnaissante... Mais, comment la trouvez-vous ?

— Physiquement, très séduisante... Quant au moral...

— Quoi ?...

— Je n'en dirai rien... C'est affaire d'appréciation...

— Vous semblez prévenu contre elle... J'espère bien que cela ne vous empêchera pas d'être des nôtres, jeudi... Nous célébrons, ce jour-là, les fiançailles de nos deux amoureux. Vous êtes trop lié avec les deux familles pour pouvoir vous dispenser d'assister à cette fête.

— Cependant, répondit Maurice, il est probable que...

Il s'arrêta, réfléchit une seconde, et reprit :

— Oui, j'accepte votre invitation, vous pouvez compter sur moi.

— Et lorsque le père Richebois fut parti après l'avoir remercié chaleureusement :

— Oui, oui, ajouta-t-il entre ses dents, j'irai aux fiançailles de ton fils, mais rira bien qui rira le dernier... Moi aussi, j'ai mon idée, tu verras... Pauvre homme, il n'a pas conscience, après tout, du mal qu'il me fait. Ce n'est pas lui que je dois maudire, mais les autres...

...Fidèle à sa promesse, d'Agnère se rendit, le jeudi suivant, chez Mme Faugière, à neuf heures du soir seulement : il avait décliné l'invitation à dîner.

M. Dufresnoy, arrivé la veille des Garets pour assister à la réunion, fut extrêmement aimable à l'égard de Maurice. Et, vraiment, il fut impossible à ce dernier de considérer cette attitude comme ironique et de s'en montrer irrité. Il était évident que le bonhomme n'avait jamais soupçonné l'amour que sa fille avait inspiré au docteur et ne pouvait pas, par

conséquent, deviner la cruelle injure qu'il subissait en ce moment.

Une seule personne était coupable : Lucie — coupable, ou d'avoir renié son amour pour courir après l'argent, ou d'avoir joué le double jeu des coquettes. Et cette coupable, Maurice, tout en la maudissant, l'adorait encore et se faisait même encore l'illusion de pouvoir la fléchir.

Où, le pauvre garçon s'imaginait que, s'il avait pu voir quelques instants Mlle Dufresnoy seule, il eût si bien plaidé sa cause qu'il l'eût gagnée. Ce'en quoi il montrait qu'il possédait une bien faible connaissance de l'âme féminine.

Dans tous les cas, il n'était pas facile d'obtenir un tête à tête en ce lieu, en un jour semblable.

Cependant, à un moment donné, le docteur qui épiait tous les mouvements de la jeune fille, l'aperçut isolée près du piano. Elle appuyait sa main fine, où brillait la bague des fiançailles, au dossier d'un fauteuil et, toute rêveuse, ne paraissait pas songer à se rapprocher des autres groupes.

En un clin d'oeil Maurice fut près d'elle.

— Lucie, murmura-t-il à demi-voix, mon séjour à Meillant remonte donc à une époque si lointaine que vous ayez tout oublié ?...

— Que voulez-vous dire ?...

— Vous ne vous rappelez plus les bonnes journées que nous passions ensemble à ce moment-là, lorsque je soutenais vos premiers pas chancelants ?... Vous paraissiez heureuse, alors, d'entendre les mots d'amour que je balbutiais à vos oreilles... Quand j'ai dû partir, la séparation vous a semblé aussi dure qu'à moi, et, le jour des adieux, vous m'avez laissé entendre, en me faisant cadeau d'une boucle de vos cheveux, que mon amour vous était agréable.

— A ce moment-là, en effet, répondit tranquillement Lucie, je croyais vous aimer. J'ai reconnu, depuis, que je m'étais trompée... D'ailleurs mon père ne m'aurait pas permis de vous épouser.

— Lui avez-vous posé la question ?...

— Non, fit Lucie après une minute d'hésitation, je sentais que c'était inutile. Je voyais que M. Richebois était, à tous les égards, le prétendant qui plaisait à mes parents. Je l'ai accepté pour ne pas avoir d'ennuis.

— Alors, après avoir reconnu que vous ne m'aimiez pas, vous épousez un homme que vous n'aimez pas davantage ?...

— Lui, je l'aimerai probablement...

— Parce qu'il est riche... ?

— Non, parce qu'il sera mon mari... tandis que vous...

— Tandis que moi, pauvre diable, je ne pouvais pas l'être... Vous êtes aimable..

La jeune fille l'arrêta d'un geste de lassitude qui signifiait que cette conversation avait assez duré. Et comme Maurice, la tête courbée, se taisait, elle s'éloigna tranquillement sans manifester la moindre émotion.

Le docteur tomba sur une chaise, pétrifié, anéanti.

Il n'aurait jamais cru que Lucie fût capable de tant d'égoïsme cynique.

Et c'était pour cette créature, froide-ment pratique, à l'âme vide et sans coeur, qu'il s'était mis depuis six mois, la tête à l'envers qu'il avait souffert, qu'il avait failli gâcher toute sa vie ! Pauvre fou !

« Hélas ! cette créature sans coeur, était-il bien sûr de ne pas l'aimer encore, en dépit de tous les affronts qu'elle lui avait fait subir ?... »

Maurice resta près d'un quart d'heure, tout seul, dans son coin, à réfléchir. Puis, tout à coup, prenant son parti, il s'approcha de Daniel Richebois, qui était seul à ce moment près de la cheminée, en

train de regarder des photographies.

— Je désirerais vous parler, monsieur, dit-il à demi-voix.

— Je suis à votre disposition, monsieur.

— Non, pas maintenant, j'ai besoin de vous entretenir en tête-à-tête.

— Ah !... En ce cas, je serai chez moi demain toute la journée.

— J'irai vous voir vers trois heures.

— Très bien, je vous attendrai, fit Daniel d'une voix qui tremblait légèrement.

Ils échangèrent un salut correct mais glacial. Et d'Agnère se retira quelques minutes après, pour se rendre chez Georges Hubert et le mettre au courant des derniers événements.

— Maintenant, conclut Maurice en terminant son récit j'aurai demain une explication avec le jeune Richebois et je le forcerai à se battre.

— Je ne vois pas du tout, objecta l'avocat, pour quelle raison, tu irais provoquer Daniel Richebois. Il t'a supplanté, c'est vrai, dans le coeur de Mlle Dufresnoy, mais c'est sans s'en douter et sans avoir rien fait pour cela.

— Tu ne comprends donc pas que je n'ai plus d'autre ressource que la vengeance... Lucie, je la hais et... je l'aime encore, tout à la fois... Je veux l'humilier, la torturer... je ne veux pas qu'elle appartienne à ce fat... et le meilleur moyen pour obtenir ce résultat est de le tuer.

— La mort de Daniel ne te fera pas reconquérir l'amour de Lucie.

— Je te répète que je ne cherche qu'à la faire souffrir.

— Et si tu es tué ?...

— Moi, je m'en moque.

Hubert comprit qu'il n'y avait rien à faire et qu'il ne réussirait pas à empêcher son ami de se battre. Il prit alors le parti de se ranger à son opinion, en

se disant philosophiquement en lui-même :

“Bah, les duels modernes font rarement des victimes. Et puisque ça l'amuse.

...Le lendemain, à trois heures précises, Maurice montait l'escalier qui conduisait à l'appartement de Daniel.

— M. Richebois est bien chez lui ? demanda-t-il au domestique qui vint au coup de sonnette.

— Pardon, monsieur est parti en voyage ce matin... Si monsieur veut me dire son nom.

— M. d'Agnère.

— Ah ! monsieur a laissé une lettre pour monsieur... Je vais la chercher... Voici...

Le docteur déchira vivement l'enveloppe et lut :

“Cher monsieur, je suis désolé de manquer au rendez-vous donné hier soir. Mais une affaire urgente m'oblige à me trouver demain matin à la nouvelle propriété, que mon père, de concert avec mon futur beau-père, vient de m'acheter en Berry. Comme la famille de ma fiancée repartait aujourd'hui pour les Garets, j'ai cru devoir profiter de cette occasion pour ne pas voyager seul.

“Dès mon retour, dans une quinzaine de jours, je serai à votre disposition. S'il vous tardait trop d'attendre jusque-là, vous pouvez m'écrire à l'adresse suivante : château de Breuille, par Bigny (Cher).”

D'Agnère ne put contenir un geste de colère. Car, pour comble d'infortune, le château que M. Richebois venait d'acheter pour son fils, à l'instigation de M. Dufresnoy, était justement celui de son père, à lui, d'Agnère, celui où il avait passé sa jeunesse, celui où étaient attachés ses plus chers souvenirs.

Au bout d'un instant seulement, il s'aperçut qu'il était toujours sur le palier,

en face du domestique, qui le regardait d'un air ironique.

— Merci, fit-il pour se donner une contenance, je n'ai pas de réponse à vous remettre.

Vingt minutes plus tard, le docteur était de retour rue de Rennes.

— Eh bien ? interrogea l'avocat.

— Je reviens bredouille, répondit d'Agnère. On dirait que le bellâtre a deviné mes intentions, et s'est éclipsé... Mais, je le rattraperai... Il est à Breuille, que son père vient d'acheter, paraît-il... Je pars pour Bigny.

— Je t'accompagne, dit Georges.

Maurice eut un instant d'hésitation... Puis tendant les mains à son ami :

— Merci, mon cher, fit-il, pour cette marque de vraie sympathie... Tu crains que je ne fasse des bêtises tout seul ; et tu veux me surveiller. Je ne peux pas le trouver mauvais... Alors, pendant que je vais retourner à Rueil, chercher ma valise, tu vas t'occuper de prévenir Albert Delaval de notre arrivée ; car nous logerons chez lui, bien entendu... je ne veux pas causer à mon oncle l'émotion de nous voir débarquer chez lui à l'improviste.

Lorsque toutes les dispositions pour le départ eurent été prises, tous les deux se séparèrent et se retrouvèrent le soir, sur le quai de la gare d'Orléans.

La nuit leur parut longue, car ils ne dormirent guère, ni l'un ni l'autre. Il était à peine cinq heures et demie du matin, lorsque d'Agnère descendit du train à la gare de Bigny, laissant son compagnon continuer seul jusqu'à Bruère.

C'était de Bigny, en effet, que Maurice voulait se rendre à Breuille, la distance entre les deux points n'était que de quelques kilomètres. Mais comme il ne pouvait pas se présenter chez M. Richebois, à une heure aussi matinale, il lui fallut, en attendant, ronger son impatience.

Il tua le temps en se faisant servir un modeste déjeuner à l'auberge la plus voisine de la gare, et il commanda une voiture pour midi. A l'heure dite, l'attelage fut prêt, et cinquante minutes plus tard, Maurice était enfin au but de son voyage, dans la cour même du château.

Le vieux toit moussu, les poivrières aux girouettes rouillées, les volets gris à moitié dépeints, les murailles tapissées de lierre, tout était dans le même état qu'au moment où Mme d'Agnère avait vendu la maison toute meublée à des gens qui l'avaient à peine habitée et qui la revendaient maintenant, à M. Richebois, sans avoir rien dérangé.

Maurice, le coeur atrocement serré, sauta à terre, ordonna à son conducteur de l'attendre et se dirigea résolument vers la porte.

— M. Richebois est-il ici ? demanda-t-il à la domestique qui parut.

— Oui, monsieur. Ces messieurs sont au salon.

Sans attendre qu'on lui indiquât le chemin, le docteur traversa le vestibule frappa un coup sec à la porte du salon et entra presque en même temps.

La pièce était toujours telle qu'il la revoyait à travers ses souvenirs d'enfance, telle qu'elle avait été abandonnée quinze ans auparavant. Dans le même fauteuil, où son père aimait à s'asseoir, Daniel Richebois, nonchalamment étendu, dégustait un cigare, et, en face de lui, M. Dufresnoy était en train de gesticuler.

La soudaine apparition de d'Agnère les rendit muets de surprise et d'anxiété.

Daniel recouvra le premier son sang-froid, et dit, en essayant de sourire :

— J'ai mille excuses à vous faire, monsieur, pour avoir manqué au rendez-vous que je vous avais donné. Vous savez sans doute, par ma lettre, les raisons qui m'y ont obligé. Je ne croyais pas, d'ailleurs

notre entrevue si importante et d'un intérêt si pressant que vous prissiez la peine de faire le voyage de Breuille pour ne pas la retarder.

— Vous vous trompez, monsieur. Ce que j'ai à vous dire est, au contraire, très important et très pressé.

Le jeune Richebois se troubla légèrement et M. Dufresnoy saisissant son chapeau fit mine de vouloir partir.

D'Agnère remarqua ce geste.

— Non, restez, M. Dufresnoy, fit-il. Ce que j'ai à vous dire vous concerne au même titre que M. Richebois... vous m'éviterez ainsi la peine d'aller jusqu'aux Garetts.

La voix du docteur était nette, tranchante, impérative. M. Dufresnoy médusé, retomba sur son fauteuil, tandis que Daniel demandait :

— Enfin, de quoi s'agit-il.

— Vous allez le savoir, j'en ai pas l'intention de vous faire languir, continua Maurice en prenant un siège qu'on ne lui avait pas offert... M. Dufresnoy, c'est à vous que je m'adresse d'abord. Vous n'avez pas oublié quelles furent vos angoisses, il y a six mois, au moment de la maladie de votre fille, et avec quel empressement je joignis mes efforts à ceux de mon ami Delaval, pour tâcher d'arracher à la mort votre chère enfant.

— Je crois, monsieur, vous avoir exprimé ma reconnaissance assez chaleureusement pour que vous n'en doutiez pas.

— Aussi, je ne songe nullement à vous reprocher votre ingratitude...

— Alors, c'est le prix de vos services que vous réclamez ? interrompit insolemment Daniel.

— Pas du tout, monsieur, parce que ces services-là ne se payent pas, parce qu'il est impossible de les taxer comme un ballot de feutre ou une bouteille de vin falsifié.

Cette allusion au commerce de son père et à celui de son grand-père fit rougir Richebois jusqu'aux oreilles. Le docteur impassible et toujours tourné vers M. Dufresnoy poursuivit.

— Avant cette terrible maladie, j'avais vu deux ou trois fois Mlle Lucie et je n'avais pas su me défendre du charme émanant de toute sa personne.

La façon dont elle accueillit l'aveu discret de mon amour n'était pas faite pour me décourager, au contraire... Je crus qu'elle m'aimerait, comme je l'aimais moi-même.

“Pendant la maladie, les efforts que je fis, les angoisses que je partageai avec vous furent de nouveaux liens qui m'attachèrent davantage à votre fille. Et quand plus tard, dans ses yeux de convalescente, je lus la reconnaissance et l'affection, je me crus autorisé à déclarer ouvertement mon amour.

“A cette époque, cependant, je savais déjà que vous n'accepteriez pas un gendre sans fortune. Mais vous vous montriez alors si bienveillant à mon égard ; Mlle Lucie m'encourageait si bien par son attitude que je me laissai aller à l'espoir... Oui, je me mis à espérer que vous renoncerez, en ma faveur, à votre théorie des mariages exclusivement basés sur les similitudes de fortune.

“Je reconnais que je me suis trompé, que je me suis fait une illusion complète, aussi bien sur votre caractère que sur celui de votre fille.”

M. Dufresnoy, assez embarrassé garda un instant le silence. Puis, tout à coup il déclara brutalement :

— Ma fille vous aimait... C'est moi qui n'ai pas voulu...

— Tiens, tiens, ricana Maurice, votre fille m'avait juré pourtant que vous n'aviez jamais été mis au courant... J'aime mieux cela, je vous l'avoue... car, d'une

part, je connais maintenant celui que je dois rendre responsable de l'injure qui m'a été faite... Et d'autre part, je constate que le mariage auquel se résigne aujourd'hui Mlle Lucie ne peut guère être un mariage d'amour.

Daniel trépigrait.

— Monsieur... commença-t-il.

Mais d'Agnère lui coupa la parole, et continua :

— Ainsi, la chose est bien établie, c'est vous seul, Monsieur Dufresnoy, qui, par cupidité ou amour-propre, avez empêché votre fille de contracter l'union que souhaitait son cœur.

— J'avais refusé pour elle un parti de quatre cent mille francs, fit le châtelain des Garets, je ne pouvais pas...

— Evidemment, vous ne pouviez pas, après cela, la donner à un pauvre docteur en médecine, qui ne possédait, pour la rendre heureuse, d'autres garanties que son amour... A vos yeux la question d'argent prime tout...

— Hé ! Hé ! elle a bien son importance

— Elle n'est pas la principale condition du bonheur... Quant à moi, j'aurais préféré que Mlle Lucie fût pauvre, pour qu'on ne pût pas m'accuser de convoiter sa dot... Car, étant donné votre état d'esprit, vous avez supposé, j'en suis sûr, que je ne visais pas autre chose que l'argent en cherchant à entrer dans votre famille. Ah ! si cette histoire s'était passée quinze ans plus tôt, alors que mon père était encore propriétaire de ce château, il est probable que vous n'auriez pas tant fait le difficile ! Car, alors votre vanité eût été flattée...

— En tout cas, interrompit Daniel exaspéré, vous n'êtes plus propriétaire de ce château, vous êtes chez moi maintenant, et je ne tolérerai pas, ni ici ni ailleurs, que vous insultiez mon beau-père.

— Pardon, répliqua froidement Maurice, M. Dufresnoy n'est pas encore votre beau-père, et j'espère bien qu'il ne le sera jamais.

— Pourquoi, s'il vous plaît ?...

— Parce que je vous tuerais, avant que votre mariage soit consommé.

— Un duel ?... A votre aise...

— Oui, un duel !... un duel sans raison, je le reconnais, puisque vous m'avez supplanté près de Mlle Dufresnoy sans le vouloir et sans y mettre, d'abord, beaucoup d'enthousiasme.

— Pardon, j'aime ma fiancée...

— Sans doute, mais comme vous n'en êtes, ni l'un ni l'autre, à vos premières amours...

— Prenez garde. J'en ai assez d'entendre vos insolences... Je voudrais que Lucie, fût-ici pour vous donner un démenti formel, pour vous crier qu'elle n'a jamais pensé à vous...

— Ah ! moi aussi, je voudrais qu'elle y fût, car ce serait pour sa confusion... Il lui serait difficile, d'abord, d'infirmier le témoignage de son père et l'aveu qu'il vient de nous faire. Mais, si elle était tentée de nier qu'elle fût jadis toute disposée à m'accorder sa main, il lui serait toujours impossible de ne pas reconnaître les preuves matérielles de l'engagement qu'elle prit envers moi.

M. Richebois et le châtelain des Garets se regardèrent, anxieux.

Alors, Maurice sortit son porte-feuille et en tira une boucle de cheveux blonds.

— Monsieur, supplia M. Dufresnoy, si vous êtes un galant homme, vous me rendrez cette preuve de la... légèreté, avec laquelle ma fille s'est comportée à votre égard, alors qu'elle savait très bien que votre union était impossible.

— Si je vous rendais cela, riposta le docteur, je serais surtout un sot. Moi aussi, je sais très bien que notre union est

impossible... Mais, je tiens à conserver le moyen de prouver à tout le monde que votre fille est lâche ou que vous êtes un tyran...

— Peuh ! fit dédaigneusement Daniel, je n'attache aucune importance à pareils enfantillages. Toutes les jeunes filles donnent de leurs cheveux à leurs petits cousins, sans que cela tire à conséquence. Cependant, puisque vous attachez du prix à la possession de ce souvenir, je me fais un devoir de vous l'arracher.

— Vous ne l'aurez qu'avec ma peau.

— C'est ainsi que je l'entends... Ce sera l'enjeu du duel.

— Parfaitement. Nous pouvons donc régler, dès maintenant, les conditions de ce duel, sans que nos témoins aient besoin d'intervenir. Quoique je me considère comme l'offensé, je vous laisse le choix des armes.

— Je choisis le pistolet. Le combat aura lieu à vingt pas au visé et sans merci, jusqu'à ce que l'un de nous deux tombe.

— C'est bien. Je serai demain, à huit heures du matin, au carrefour des Trois-Seigneurs avec mes témoins. Les vôtres vous indiqueront le chemin, si vous acceptez ce lieu.

— Je n'y vois aucun inconvénient... Je tâcherai de ne pas vous faire attendre.

— Au revoir, monsieur !

— A demain !

Et avant que M. Dufresnoy, médusé, eût songé à intervenir, Maurice était déjà dehors.

XV

En apprenant le motif de ce voyage si brusquement décidé et la résolution prise par d'Agnère de laver dans un duel avec Richebois l'affront qu'il croyait avoir reçu, Albert Delaval avait été péniblement affecté.

D'abord, à ses yeux, le duel était une absurdité, qui n'avait jamais d'excuse, dans le cas présent moins que jamais.

Ensuite, comme il portait beaucoup d'intérêt à son ami, il le voyait avec peine, poussé par la souffrance, s'engager dans une pareille aventure...

Néanmoins, lorsque Maurice fut arrivé chez lui et eut expliqué que toutes les conditions du duel étaient réglées et acceptées, Albert se garda bien de récriminer — ce qui n'eut servi à rien. Et il accepta, sans faire la moindre objection, d'être un des témoins de son ami, quoiqu'il eût préféré ne pas être mêlé à cette affaire, dans laquelle il n'avait que des ennuis à récolter.

La soirée s'écoula lentement, tristement entre les trois jeunes gens, réunis dans le cabinet du docteur. Ni l'un ni l'autre n'avait le cœur aux idées gaies. Maurice, cependant, était le moins inquiet des trois.

Il examina soigneusement une paire de pistolets qu'Albert avait tirée du fond d'un tiroir, pour le cas où M. Richebois n'aurait pas eu le temps de s'en procurer. Puis tout à coup, tout en poursuivant méthodiquement ses préparatifs, il s'avisait d'une chose :

— Mon pauvre Albert, dit-il, nous t'empêchons d'aller ce soir chez mon oncle Le Targy, comme tu en as l'habitude.. Ah, il faut que tout le monde pâtisse de mes contrariétés.

— Ne t'inquiète pas.. J'ai déjà fait prévenir qu'une longue course m'empêcherait d'y aller ce soir... C'est un dérangement qui se produit quelquefois.

— A propos, reprit d'Agnère, je ne t'ai encore félicité de ton mariage que par quelques lignes, tout à fait insuffisantes... Pardonne-moi : au milieu de toutes mes tribulations, j'ai commis bien des oublis...

— Je te pardonne d'abord, et je remercie ensuite, murmura Delaval. J'espère être heureux ; Marguerite est douce et bonne, mais ma joie serait plus complète, si je la voyais mieux partagée par ma fiancée.

— Comment ?...

— Oh, je sais que Marguerite a de la sympathie, de l'affection pour moi. Elle me l'a dit : et elle est trop franche pour parler contre son coeur. Mais l'hostilité qu'elle m'a témoignée jadis, le délai qu'elle a demandé pour me répondre lorsque j'ai posé nettement ma candidature, les subits accès de mélancolie qui la saisissent maintenant, tout cela m'attriste et me tourmente.

Maurice eut un imperceptible tressaillement.

— Oh, je ne crois pas, dit-il, que tu aies lieu de t'inquiéter pour cela. Ma cousine est une sentimentale, une rêveuse.... Ces accès de mélancolie sont dûs à son caractère, mais n'indiquent ni un regret ni un chagrin dissimulé.

— Si je n'étais pas au fond de ton avis, reprit Albert en riant, je me serais abstenu, malgré toute la confiance que j'ai en vous deux, mes chers amis, je me serais abstenu de vous faire part d'une crainte, dont je saurais souffrir seul, si elle se vérifiait.

Georges Hubert, tout en écoutant silencieusement ce dialogue, considérait avec attention les deux médecins. Et un léger sourire errait sur ses lèvres, semblant dire : "Voilà deux hommes qui, volontairement ou non, se trompent sur leurs pensées."

Mais il ne dit rien de ses impressions. Et quelques minutes après, les trois amis se séparèrent, d'Agnère avait manifesté le désir de se retirer de bonne heure dans sa chambre, afin d'écrire, avant de se coucher, une longue lettre qu'Albert se char-

gerait de remettre à M. Le Targy, au cas où le duel aurait une issue fatale.

Ce devoir accompli, Maurice se mit au lit et, comme il était brisé par deux nuits blanches, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Le lendemain matin, à sept heures et demie, les trois jeunes gens montèrent en voiture, afin de se rendre au lieu fixé pour la rencontre.

Maurice était calme, sans forfanterie ; et rien dans son attitude, n'indiquait qu'il allait, quelques instants plus tard, jouer cette partie suprême, dont l'imprévu laisse toujours une certaine appréhension.

Il avait passé, depuis plusieurs jours, par des angoisses telles que le sacrifice de sa vie lui semblait maintenant la chose la plus facile du monde.

D'ailleurs, dans son esprit, ce sacrifice ne devait être effectif qu'en mettant les choses au pire.

Sans savoir si son adversaire était un tireur habile, il avait foi dans son habileté à lui, et dans la sûreté de son coup d'oeil. Et il se disait qu'il était à peu près sûr de tuer Daniel, si celui-ci, trahi par le sort, le manquait d'abord.

Ainsi, de toutes façons, l'issue du combat lui était indifférente. Ou il serait tué ou il tuerait : Dans le premier cas, il serait débarrassé du fardeau de l'existence ; dans le second, il serait vengé.

Exact au rendez-vous, Daniel Richebois attendait déjà depuis un instant, lorsqu'ils arrivèrent enfin au rond-point des Trois-Seigneurs.

Une légère impatience perçait dans son attitude et à sa nervosité inquiète, on devinait qu'il était pressé d'en finir avec ce combat qui, par les conditions acceptées de part et d'autre, devait être une lutte à mort.

— Allons, messieurs, dit le jeune Richebois à ses témoins — le régisseur et

un garde de M. Dufresnoy — réglez promptement les derniers détails avec ces messieurs, j'ai hâte de me débarrasser de cette corvée.

Maurice dédaigna de relever l'injure ; il regarda simplement son adversaire avec une si froide assurance que celui-ci ne put s'empêcher de détourner la tête.

Lorsque les pistolets eurent été chargés on tira au sort celui qui devait avoir l'avantage de tirer la première balle. La chance favorisa Daniel. Les deux combattants furent donc placés à la distance convenue et les armes leur furent remises.

Un silence religieux s'établit, car les quatre témoins étaient impressionnés aussi douloureusement que les deux adversaires.

D'Agnère, toujours calme, était seulement un peu pâle. Et le jeune Richebois attendait avec une nervosité de plus en plus visible le signal qui lui permettrait de tirer.

Une hésitation, un dernier scrupule de Georges Hubert, qui était le directeur du combat, ayant prolongé quelques secondes cette attente, on entendit tout à coup résonner, dans le silence, le galop d'un cheval sur la terre gazonnée.

Presque aussitôt une voiture déboucha sur le carrefour, et, avant qu'elle fût complètement arrêtée, une femme sauta à terre.

— Marguerite, que venez-vous faire ici ? s'écria Delaval qui, en reconnaissant sa fiancée, s'était élancé au-devant d'elle.

— Mon devoir, répondit-elle... Dieu soit loué !... J'arrive à temps.

Et courant vers Maurice, elle se campa fièrement devant lui.

— Maintenant, vous pouvez tirer, reprit-elle en s'adressant à Daniel, vous me tuerez avant de le tuer.

Puis, se retournant vers son cousin, elle poursuivit :

— As-tu donc oublié, Maurice, les enseignements de ton enfance, les leçons de ta mère, étouffé la voix de ta conscience pour exposer ainsi ta vie et celle de ton semblable dans une misérable querelle.

— La morale chrétienne que tu invoques n'autorise-t-elle pas la vengeance, lorsque l'injure dépasse les limites de ce que l'âme peut supporter ?...

— Non. Dieu proportionne toujours la force qu'il donne à l'épreuve qu'il impose. Crois-tu donc que d'autres n'ont pas reçu des injures aussi cruelles que celle dont tu te plains, sans cependant que la colère leur fasse commettre des folies ?... Etais-tu donc si seul au monde que tu n'aies pas vu d'autre moyen de sortir de la situation douloureuse où tu te débats ?

— N'avais-tu pas une famille dont les consolations eussent calmé ton ressentiment, dont l'affection t'eût fait oublier l'amour trompeur, le semblant d'amour plutôt, qui te manque aujourd'hui ?... Ne pouvais-tu pas compter sur la tendresse de ton oncle et celle de ta cousine, à défaut de... l'amour des étrangers ?... Ne t'aimai-je pas, moi ?...

— Ne t'aimais-je pas comme une soeur, presque comme une mère... Ah ! ta pauvre mère, songe à sa douleur si elle était là... Elle eût tout fait pour t'empêcher de te battre... Maurice, regarde-moi... C'est elle qui te parle par ma voix, qui t'implore par mes yeux... Maurice...

D'Agnère, hésitant, contemplait sa cousine d'un air grave... A mesure qu'elle parlait, son émotion grandissait... Et, soudain, une larme glissa sur sa joue... Il était vaincu...

— Ah ! merci, mon Dieu, murmura la jeune fille... Je savais bien qu'il comprendrait le langage du pardon, qui est celui de l'honneur véritable... Merci,

mon bon Maurice... Ce sacrifice te vaudra le bonheur.

— Le bonheur, je ne le mérite pas et je n'y compte plus, balbutia d'Agnère. Je demande seulement la paix et l'oubli...

Rassurée, Marguerite s'écarta un peu pour reprendre le bras de miss Greensby, qui assistait, tremblante, à cette scène. Toutes les deux avaient besoin de leur mutuel appui.

Maurice profita de ce mouvement pour se rapprocher de son adversaire.

— Monsieur, dit-il, je renonce à me venger de l'humiliation que vous m'avez infligée sans le vouloir... Si, dans l'explication que nous avons eue hier ensemble, il m'est échappé quelques mots blessants à votre égard, ou à celui de votre futur beau-père, je les retire et je vous en fais mes excuses. J'espère que vous oublierez vos griefs envers moi, comme j'oublie moi-même mon ressentiment envers vous.

Devant une semblable attitude, Daniel n'avait pas de raison de se montrer moins généreux. Il esquissa cependant un signe d'approbation plutôt froid, comme pour bien marquer qu'il acceptait, à la rigueur, les excuses, mais qu'il n'avait pas fait les premières avances.

Le docteur devina sa pensée.

— Oh, monsieur, reprit-il, au point où nous en étions, personne ne peut nous accuser d'avoir interrompu le combat par lâcheté. L'intervention de ma cousine a été la seule cause de mon changement de front ; et je me moque de ceux qui pourraient supposer que j'ai obéi à d'autres sentiments.

— Quant à la boucle de cheveux, à laquelle vous avez paru tenir, la voici. Je n'y tenais moi-même que pour vous tourmenter. Puisque j'oublie tout, je n'ai aucun motif de la conserver. Je n'ai pas l'intention de continuer des relations avec

la famille dans laquelle vous allez entrer et encore moins de fréquenter dans votre ménage... J'aurais aimé, cependant, à dire à votre fiancée ce que je pense d'elle. Mais elle n'a pas cru devoir se déranger pour assister à ce duel dont elle est la cause.

— Maurice, interrompit Marguerite, tu oublies tes promesses de pardon et en même temps, tu calomnies Lucie. Car, si je suis ici en ce moment, c'est grâce à elle. C'est elle qui m'a prévenue... Et si elle ne m'a pas accompagnée, c'est qu'elle a craint que sa présence n'exaspérât ton ressentiment et n'empêchât les paroles de paix de pénétrer dans ton cœur.

D'Agnère parut d'abord surpris. Puis, au bout d'une minute de réflexion, il se retourna du côté de Richebois.

— Décidément, dit-il, j'ai tort sur toute la ligne...

Et il tendit la main à son adversaire.

XVI

Marguerite, en emmenant miss Greensby seule au carrefour des Trois-Seigneurs, avait eu comme but de ne mettre aucun domestique dans le secret de cette équipée et de ne s'exposer ainsi à aucune indiscretion.

Maurice, lorsqu'il arriva chez son oncle, put donc facilement lui faire croire qu'il débarquait à l'instant du chemin de fer, et qu'il avait simplement voulu faire une surprise, en ne prévenant personne.

La présence de Georges Hubert, qui avait accepté l'hospitalité chez Delaval en attendant qu'il vint dans l'après-midi faire sa visite au petit château, donnant à ce voyage inopiné toutes les apparences d'une partie de plaisir, M. Le Targy se laissa très volontiers convaincre.

Il était sage, en effet, de ne pas mettre

trop brusquement le vieillard au courant des événements qui s'étaient déroulés à côté de lui, depuis la veille, et qui avaient failli se dénouer si tragiquement. Mais toutes les précautions prises dans ce but furent inutiles : le cataclysme fut seulement retardé de quelques heures.

Marguerite et Maurice qui, depuis le déjeuner, se promenaient dans le jardin pour pouvoir bavarder tout à leur aise, ne s'apercevaient pas que le temps passait et que l'après-midi était déjà très avancée, lorsque miss Greensby vint interrompre leur conversation. Elle apportait une lettre pour la jeune fille. Celle-ci saisit vivement l'enveloppe, regarda l'adresse, reconnut l'écriture d'Albert Delaval, et, brusquement inquiète :

— Quoi... ? Qu'est-il arrivé... ? murmura-t-elle... Que signifie ce nouveau mode de correspondance ?...

— Ma chère enfant, dit l'institutrice, le domestique, qui m'a remis cette lettre pour vous, en avait une autre pour votre père. Je ne serais donc pas étonnée qu'elle contint quelque grave communication.

Immédiatement Marguerite se rappela l'attitude abattue, triste, découragée d'Albert, le matin même, après la scène de la forêt ; et un pressentiment douloureux lui vint à l'esprit, lui serra le cœur.

— Où est mon père ? demanda-t-elle sans prendre le temps de lire la lettre qui lui était adressée. Il ne faut pas qu'il soit seul si ce billet lui annonce quelque événement pénible.

Sans attendre la réponse de la vieille Anglaise, les deux jeunes gens coururent vers la maison. Malheureusement, tout cela avait pris du temps. Quand ils arrivèrent dans le cabinet du vieillard, celui-ci avait déjà lu la lettre ; et son air bouleversé indiquait assez quelle émotion cette lecture lui avait causé.

— Tiens, lis, dit-il à sa fille en lui indi-

quant des yeux le papier tombé à terre.

Marguerite prit la lettre en tremblant et la parcourut rapidement. Voici ce qu'elle contenait :

“Mon cher Monsieur, ,

“Malgré l'émotion que je crains de vous causer en vous écrivant ce que vous allez lire, mon devoir est de ne vous rien cacher des motifs de ma conduite actuelle ; car mon silence pourrait être mal interprété ; et je ne veux pas qu'au lieu de me plaindre, vous me méprisiez.

“Depuis ce matin, toutes les conditions de mon existence sont changées, de cette existence douce et paisible que j'avais rêvée, dans l'ivresse de l'union qui comblait tous mes vœux.

“Dieu n'a pas voulu m'accorder ce bonheur si longtemps attendu ; mais je le bénis de n'avoir pas permis que notre mariage fut un fait accompli.

“Je connais trop bien le caractère loyal de celle qui fut ma fiancée pour la soupçonner d'avoir agi contrairement à la voix de sa conscience en me promettant sa main. Non. Elle s'est fait illusion sur ses propres sentiments, voilà tout. Quand elle s'est engagée envers moi, quand elle m'a dit qu'elle m'aimait, elle était sincère, parce que l'autre amour qui dormait au fond de son cœur, elle le croyait sans but désormais, et elle ne supposait pas qu'une circonstance se présenterait où il parlerait plus fort que sa volonté et sa raison.

“Cette circonstance s'est offerte ce matin, et malgré la cruelle déception qu'elle m'a causée, je ne regrette pas qu'elle se soit produite.

“Mon pauvre ami d'Agnère, après avoir vu lui aussi s'envoler toutes ses espérances, s'écrouler son bonheur, avait résolu de se venger par la mort du jeune

homme qui lui enlevait sa Lucie. Un duel avait été décidé, et déjà les adversaires étaient sur le terrain, quand Marguerite, prévenue par une indiscretion est accourue pour arrêter le combat.

“C’est à ce moment que son amour pour son cousin qu’elle avait cru éteint ou refoulé à jamais au fond de son coeur, s’est réveillé et a jailli de ses lèvres dans un aveu passionné. Je ne lui reproche pas d’avoir agi comme elle l’a fait. C’était son devoir. Mais à l’instant où elle désarmait Maurice, où, en le ramenant à de meilleurs sentiments, elle lui sauvait la vie peut-être, elle faisait une autre victime : moi ! Victime volontaire, sans doute, car Marguerite, je le sais bien, n’aurait jamais rétracté la promesse qu’elle m’avait donnée. Mais je ne pouvais pas accepter le bonheur (en admettant que notre union pût être heureuse) au prix du pénible sacrifice que je savais imposer à ma fiancée.

“Je préfère lui rendre sa parole et ne jamais la revoir, car je craindrais qu’elle me demandât de revenir sur ma décision. Au contraire, en disparaissant, je pourrai peut-être assurer son bonheur à elle. C’est mon voeu le plus ardent. S’il se réalise, je serai au moins récompensé d’avoir tout abandonné, tout sacrifié pour cela.

“Adieu, monsieur. Pardonnez-moi de venir, par cette décision inattendue, jeter un peu de trouble dans votre existence. Mais ne me maudissez pas, et soyez certain que, si je ne peux plus être pour vous le plus dévoué des fils, je resterai toujours votre plus fidèle ami.

“Albert DELAVAL.”

“P. S. — Ne prenez pas la peine de m’écrire, et ne cherchez pas à connaître le lieu de ma retraite. Quand vous rece-

vrez cette lettre je serai déjà loin et ma résolution est irrévocable.”

Marguerite, sa lecture achevée, regarda son père sans rien dire. Les larmes la suffoquaient.

— C’est un noble coeur et un grand caractère ! dit M. Le Targy.

Elle approuva d’un geste. Puis, après quelques secondes de recueillement, elle déchira l’enveloppe qui lui était adressée et lut les lignes suivantes :

“Ma chère Marguerite, je vous ai aimée et je vous aime de toute la force de mon âme, et c’est parce que je vous aime plus que tout au monde que j’ai cru devoir disparaître afin d’assurer votre tranquillité. La lettre que j’adresse à votre père vous donne l’explication de ma conduite... Vous en auriez deviné les raisons sans cela

“J’ai tenu à fuir sans vous revoir... Je voulais éviter des adieux pénibles qui m’eussent peut-être rendu lâche, qui eussent ébranlé ma résolution.

“Adieu, Marguerite, adieu pour toujours !

“Vous êtes libre, votre cousin l’est aussi maintenant. Faites son bonheur et le vôtre.

“Je serai heureux de vous savoir heureuse, même avec un autre

“ALBERT.”

— Que dit-il encore ? demanda M. Le Targy.

— Oh, rien... rien de plus, fit la jeune fille d’un air indifférent.

Maurice avait achevé de lire la première lettre. Il se pencha par-dessus l’épaule de son oncle et lut la seconde en même temps que lui. Tous deux, en arrivant aux dernières lignes, ne purent s’empêcher de sourire.

— Oublier Albert serait à mes yeux un véritable crime... Ce serait méconnaître la grandeur de son sacrifice, mépriser son pur et noble amour. Je ne commettrai pas cette lâcheté.

L'oncle et le neveu se regardèrent surpris et confus. Et Miss Greensby qui n'avait rien dit jusqu'alors, crut pouvoir intervenir :

— Personne ne vous demande d'oublier votre fiancé, ma chère enfant, murmura-t-elle. Personne ne songe à faire une pareille injure à votre douleur. Mais plus tard les circonstances peuvent changer, et si votre cousin, suivant les conseils de son ami, vous priaient de partager sa vie, vous pourriez peut-être...

— Non, non, interrompit Marguerite, je ne commettrai pas cette félonie... Albert a cru devoir me rendre ma liberté... Mais moi, je n'oublierai jamais la promesse que je lui ai donnée... Je me considère comme liée à lui pour toujours... la mort seule pourrait rompre ce lien...

D'Agnière regarda sa cousine avec admiration. Cette fidélité à toute épreuve, cette fière énergie étaient si belles à côté de ce qu'avaient été la faiblesse, la lâcheté de Lucie !... Ah, s'il avait fait plus tôt la comparaison entre les deux, que de déchirements, que de déceptions leur eussent été épargnés !...

Mais le mal était fait... Et le seul auteur responsable de cette situation infernale, c'était lui, Maurice ! Sur lui, par conséquent, plus que sur tout autre, devait peser le châtement...

Mlle Le Targy, on vient de le voir, était fidèle à ses engagements. Mais si son attitude eût été différente, si elle eut offert à son cousin de le consoler de sa récente déception, il eût refusé, lui, de se prêter à ce marchandage !... Oui, il eût refusé... pour se punir.

Par sa faute il avait laissé échapper le

bonheur quand il s'était présenté... Il ne devait pas maintenant, accepter du hasard ce que son coeur n'avait pas su faire.

A ce moment, le regard du docteur croisa celui de la jeune fille ; et, pour la première fois, ces deux âmes se comprirent... La souffrance serait désormais leur partage ; mais ils acceptaient cette épreuve avec sérénité, fiers de se trouver unis dans la même abnégation courageuse.

La femme de chambre, en entrant, interrompit cette scène muette. Elle apportait un billet adressé par Georges Hubert à Maurice. Voici ce qu'il contenait :

"Tu sais maintenant, mon cher, pour quelles raisons Albert m'a décidé à quitter Meillant avec lui sur-le-champ, sans même me permettre d'aller vous voir..."

Si j'ai consenti à le suivre, c'est par amitié, d'ailleurs... parce que je considérais cette fuite précipitée comme une vraie folie, digne d'un collégien... parce que je voyais le malheureux dans un état d'esprit inquiétant... et parce qu'enfin ma présence pouvait lui être utile, soit pour le ramener à ses sentiments plus modérés... Je dois avouer que, jusqu'à présent, je n'ai obtenu aucun résultat ; mais nous sommes si près du départ...

Quoiqu'il en soit, je ne crois pas manquer à la confiance qu'Albert m'a témoignée, en te faisant connaître qu'il doit, avant de partir pour une destination encore inconnue, passer quelques jours chez un de ses oncles. M. D... rue de Ponthieu, numéro... Tu pourras peut-être encore le voir là...

"Au revoir, à bientôt !... Je t'écris de la gare, en attendant le train, pendant qu'Albert s'occupe des bagages.

"Le conducteur de la diligence te remettra ce mot..."

"A toi de coeur.

"GEORGES."

XVII

— Hein... Je crois que je ferais bien de partir tout de suite ? dit Maurice en montrant le billet à sa cousine.

— Non, c'est inutile, tu n'obtiendrais rien répondit la jeune fille après avoir parcouru la lettre... Je préfère que tu restes, si tu le peux, quelques jours avec nous,

Et, des yeux, elle lui montrait son père, qui allait être bien isolé désormais, et qui aurait peut-être besoin des soins du médecin.

Maurice, sans faire d'objection, s'inclina en signe d'acquiescement.

Cependant, au bout de quinze jours, alors que son oncle et sa cousine commençaient à reprendre possession de leur sang-froid, le docteur déclara qu'il allait rentrer à Rueil, car il craignait que ses malades ne trouvassent avec raison son absence un peu longue.

Et M. Le Targy et sa fille n'essayèrent pas de retenir plus longtemps le jeune homme, malgré l'ennui qu'ils éprouvaient de le voir partir.

— Cinq semaines plus tard eut lieu en grande pompe le mariage de Daniel et de Lucie.

Malgré sa répugnance, Mlle Le Targy dut assister à cette cérémonie, afin d'éviter les commentaires que son abstention eût fait naître. Ce fut pour elle un vrai crève-coeur.

D'ailleurs, après le mariage, les relations cessèrent à peu près complètement entre les deux familles, autrefois si intimes. Et Marguerite se trouva ainsi de plus en plus isolée, entre son père dont la santé lui inspirait de constantes inquiétudes, et miss Greensby, toujours bonne, toujours dévouée, mais visiblement désorientée, ahurie par ces catastrophes successives.

Deux années se sont écoulées.

Maurice d'Agnère habite toujours Rueil, de plus en plus absorbé par sa clientèle, dans laquelle M. Richebois ne figure plus, bien entendu. Et sous l'influence du temps et du travail, le docteur a senti s'atténuer peu à peu l'amertume des cruelles déceptions qu'il a subies jadis.

Sa pensée, néanmoins, le reporte sans cesse vers ce petit coin du Berry où il a aimé, où il a souffert, et où il a laissé les seules affections qui lui tiennent maintenant au coeur.

“Comme j'ai été fou et aveugle, se répète-t-il souvent, en ne comprenant pas que le bonheur était là, sous ce toit modeste, qui m'avait abrité si longtemps durant mes jeunes années, entre mon oncle, qui ne demandait qu'à m'appeler son fils, et ma cousine qui était toute disposée, je crois, à m'aimer autrement qu'en frère... Hélas ! les regrets sont superflus maintenant. Et il est bien vrai de dire que le bonheur, quand on l'a échappé une fois, est perdu pour toujours !...”

...Un matin d'avril, l'anniversaire, à quelques jours près, de son duel manqué et de la catastrophe qui en avait été le résultat, le docteur était à travailler dans son cabinet, lorsque Georges Hubert entra.

— Qu'y a-t-il, grand Dieu, pour que tu sois venu de Paris de si bonne heure ? s'écria Maurice... Tu as l'air tout drôle. Tu ne viendrais pas m'annoncer une mauvaise nouvelle par hasard ?

Sans se presser, l'avocat tira un journal de sa poche.

— Voici ce que je viens t'apprendre, dit-il, écoute...

“On nous télégraphie du Caire la mort de M. Albert Delaval, le jeune médecin

français qui se consacrait depuis deux mois à soigner les malades atteints du choléra. Il a été frappé par le fléau avant-hier soir et emporté en quelques heures. Cette perte sera très sensible à tout le corps médical, qui appréciait le talent et la modestie du docteur Delaval. Mais il sera surtout pleuré par les malheureux qui ne faisaient jamais en vain appel à ses soins.

“On sait que M. Delaval, depuis deux ans qu’il avait quitté la France, parcourait le monde et s’arrêtait de préférence dans les milieux ouvriers, ou bien dans les régions qu’une épidémie désolait, partout, en un mot où ses services pouvaient être utiles.”

Georges referma le journal. Et les deux amis se regardèrent ; ils avaient les yeux humides.

— Il faut pourtant, dit Maurice au bout d’un instant, que j’annonce cette triste nouvelle à ma cousine... Ah, quelle douloureuse mission.

— Ne t’en prends qu’à toi, mon pauvre ami, si tu as aujourd’hui cette douloureuse mission à remplir... C’est toi — involontairement sans doute — mais, enfin, toi seul qui es la cause de cette série de malentendus et de catastrophes.

— Hélas !... C’est même moi, par le fait, qui suis la cause de la mort d’Albert.

— Je n’irai pas jusque-là, poursuivit Georges, car avec cette théorie, il n’est pas un de nous qui n’ait plusieurs morts sur la conscience... Néanmoins, on peut bien dire que l’influence de ta conduite a été funeste à quelques personnes... Oh ! d’ailleurs, tu as été le premier puni... Si tu as commis une faute ou des erreurs, elles ont été largement expiées.

“Ne regrette pas ces épreuves, mon bon Maurice... Le bonheur ne s’achète jamais trop cher... Or, le tien ne dépend

plus, je crois, que d’un voyage à Meil-lant et de la manière dont tu sauras entourer ta cousine de beaucoup de ménagement (en lui annonçant cette mort) de beaucoup de prévenance et de beaucoup d’amour.

Avoue, mon ami, que si tu arrives au port, grâce à une manoeuvre qui demande si peu d’efforts, tu n’auras pas lieu de te plaindre...

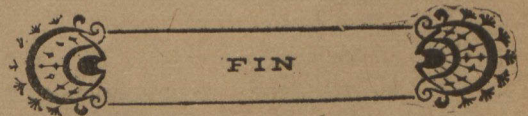
.

Un an plus tard, à pareille époque le petit château était en fête : on célébrait le mariage de Marguerite et de Maurice.

Mlle Le Targy a tenu à observer ce délai par égard pour le souvenir d’Albert Delaval, dont la mort, tout en la déliant de ses engagements, l’a très vivement, très péniblement impressionnée.

Le brave oncle à qui sa maladie laisse quelque répit est redevenu gai. Et miss Green, rajeunie, répète sans cesse, quoique depuis longtemps elle ne comptât plus sur cette union :

— Je savais bien qu’ils finiraient par là, mes chers enfants !...



LE MENUET DU BOEUF

Le grand musicien Joseph Haydn reçut un jour la visite d'un boucher qui habitait à Vienne, dans la même rue que lui. Le brave homme, fort intimidé de se trouver en la présence d'un compositeur aussi célèbre, ne savait comment engager la conversation.

Il restait debout, au milieu de la pièce, tournant dans ses mains une vieille toque de fourrure.

—Vous avez demandé à me parler, mon ami, lui dit enfin l'artiste, qu'y a-t-il pour vous être agréable?

—Oh! monsieur, je suis très confus... à la pensée de vous demander le service que... mais ma femme m'a assuré que je ne vous fâcherai pas, et je lui ai cédé.

—Voyons, parlez sans crainte. Je suis tout disposé à vous être agréable.

—Eh bien! voici. Je marie ma fille unique dans un mois, et je voudrais vous prier de composer pour nous, à cette intention, un menuet de noce. Je sais que j'ai beaucoup d'audace de vous demander cela, et je connais votre attachement aux grands seigneurs de la cour, mais cela nous ferait tant de joie aux uns et aux autres, que j'ose espérer.

—Revenez dans trois semaines, mon ami, vous aurez votre morceau, répondit l'artiste en riant.

—Quoi! vous consentiriez?

—Très volontiers.

—Oh! maître, quelle reconnaissance!... Mais, reprit-il après un silence, auriez-vous l'obligeance de me dire combien cela me coûtera?

—Rien du tout. Je dois mon temps au prince Esterhazy qui me paie pour cela. Je ne puis donc accepter une rétribution d'une autre personne. Mais je l'écrirai à

mes heures de liberté, et je l'offrirai à votre jolie jeune fille. Ce sera mon présent de mariage!

Le menuet fut écrit en très peu de temps, et le compositeur l'envoya au boucher mélomane. Il en avait complètement perdu le souvenir, lorsqu'un matin, il entendit tout à coup retentir sous ses fenêtres, les premières mesures d'un air connu de lui.

Il sortit afin de se rendre compte de ce qui se passait, et quelle ne fut pas sa surprise en apercevant un cortège de gens endimanchés qui conduisaient un boeuf de taille géante, harnaché de fleurs, de feuillages et de rubans que l'on se disposait à attacher au heurtoir de sa porte.

Le boucher, en le voyant paraître, lui dit alors:

—Monsieur Joseph, vous m'avez offert votre musique et n'avez pas voulu d'argent, mais vous ne pouvez refuser mon cadeau. Chacun paie selon ses moyens. Je vous offre un boeuf, en remerciement de votre menuet!

Haydn rit beaucoup de l'aventure et garda l'animal si cordialement offert. Le morceau dont il avait réglé le prix ne fut plus appelé que le "Menuet du boeuf", et figure encore, sous ce titre, dans les oeuvres complètes de l'illustre musicien.

— o —

Les chevaux, les girafes et les autruches sont les animaux qui ont les plus grands yeux de tous les animaux terrestres; mais parmi les poissons ou autres animaux qui vivent dans l'eau il y en a qui ont des yeux bien plus grands. On peut citer parmi ceux-ci les céphalopodes ou seiches. La seiche qui est un mollusque duquel on tire la couleur "Sépie" a des yeux aussi grands qu'une assiette.



PRESENCE D'ESPRIT

UAMES Thornill, illustre peintre anglais, était en train de travailler sur une des hautes coupoles de l'église Saint-Paul, à Londres. L'échafaudage s'élevait à plusieurs centaines de pieds, et aucun parapet n'en garnissait le bord.

Parfois quelques amateurs venaient le visiter là-haut. Un jour que son ami lord Arundel était venu lui tenir compagnie, comme il venait de terminer la tête de saint Paul, le peintre voulut juger de l'effet. Il recula, oubliant sur quelle étroite plateforme il était installé.

Lord Arundel le vit n'ayant plus qu'un pas à faire pour perdre pied et tomber sur le sol d'une hauteur vertigineuse... L'avertir?... Lui signaler le danger?... Il était trop tard! l'émotion pourrait même précipiter la catastrophe...

L'ami de James Thornill, obéissant à une inspiration soudaine, saisit un pinceau chargé de couleur brune et le jeta à la tête de saint Paul qu'il barbouilla outrageusement.

—Grand Dieu! s'écria le peintre en s'élançant en avant sur le profanateur, qu'avez-vous fait?

—J'ai détruit votre oeuvre... mais je vous ai sauvé la vie! répondit le noble amateur, en indiquant l'étroit espace qui

restait à franchir à Thornill pour tomber du haut de la coupole sur le parvis de marbre.

Le peintre ayant compris le danger auquel il venait d'échapper, eut un saisissement tel qu'il demeura malade durant plusieurs jours.

Il peignit, plus tard, un petit tableau qui représente cette scène émouvante et qui est encore aujourd'hui dans la famille de lord Arundel.

— o —

ET L'ON Y MIT LA SIENNE...



LACE de la Madeleine, à l'entrée de la rue Royale, à Paris, s'élevait naguère, l'une en face de feu Durand, l'autre en face de Larue deux délicieuses petites fontaines du dix-septième siècle.

L'une fut supprimée jadis pour qu'on pût ériger à sa place la statue de Jules Simon.

Victorien Sardou, grand amateur de belles choses, s'en indigna.

—Et dire, s'écria-t-il devant quelques amis, en sortant de chez Larue, que cette autre petite fontaine sera un jour défaites à son tour, pour qu'on érige à son lieu et place le monument d'un raseur ou d'un imbécile!"

Et par une ironie du sort, c'est là que le Conseil municipal de Paris a décidé d'ériger le monument de Victorien Sardou.

UNE CHOSE BIZARRE



Il existe dans les montagnes "Les Andes", un lac très fréquenté par les flamants, et les indiens capturent facilement ces oiseaux échassiers de la façon suivante. Ce lac est à une altitude très élevée et chaque nuit, à part les quelques mois d'été, sa surface gèle excepté à de certains endroits près des rives où des sources d'eau chaude jaillissent du fond. C'est vers ces endroits où l'eau est plus chaude que les flamants viennent se poser sur leurs longues pattes pour pêcher leur nourriture.

Or la nuit la surface du lac gèle et ces oiseaux se laissent prendre les pattes dans la mince couche de glace. De bon matin les indiens viennent les capturer avant que le soleil n'ait fait fondre cette glace et rendre ainsi la liberté aux pauvres flamants.

— o —

ETRANGE MAIS PAS BÊTE



Une coutume très curieuse existe parmi les populations tartares et les Kurdes. Quand un habitant perd une bête à corne ou un cheval, il réduit en morceaux du sucre jaune, les met dans un morceau d'étoffe et va les distribuer aux voisins et à tous ceux qu'il connaît. Chacun d'eux est tenu de donner quelque chose en échange et souvent la victime ramasse de quoi acheter plusieurs bêtes comme celle qu'il a perdue.

— o —

LE THEATRE EN CHINE



La Chine s'est enfin débarrassée de la fameuse muraille qui, telle une carapace, l'enserait dans la barbarie; et, imitant son voisin, le Japon, elle prend goût à son tour aux idées modernes.

Les Chinois, qui en sont encore à espérer un Aristophane ou un Molière, n'en ont pas moins créé tous les types de la comédie: l'avare, le prodigue, le menteur, le tartufe.

Leur théâtre, en dehors de Pékin et des grandes villes, s'élève un peu partout. C'est un pavillon en bambou et en toile, avec pour toit un paillason chargé de garantir contre la pluie et le vent.

Acteurs et spectateurs voient fréquemment le théâtre leur tomber sur la tête.

Alors, c'est un grouillement. Chacun s'escrime des mains et des pieds pour se dégager, en abandonnant les morts et les blessés à leur sort.

Le "plateau" est une estrade comme dans les foires. Il y a deux portes. Les artistes entrent tous ensemble par l'une et sortent de même par l'autre. Pas de rideau ni d'entr'acte.

Quand un acte est fini, les personnages s'en vont et d'autres leur succèdent.

Le spectacle se compose ordinairement d'une bonne douzaine de pièces en un acte. Les spectateurs sont assis sur des bancs devant lesquels s'alignent des tables où l'on sert des rafraîchissements et des victuailles.

L'acteur prend son thé comme le public et revient débiter son rôle quand il a bu sa tasse.

Pas de programme dans le théâtre chinois. A quoi bon? L'artiste, en entrant en scène, dit son nom et ce qu'il a à faire dans la pièce. S'il doit paraître à cheval, il enfourche un bâton sur lequel il galope.

Depuis la fin du dix-septième siècle, où la mère d'un empereur voulut tâter des planches, les femmes n'ont plus accès au théâtre, ni comme actrices, ni même comme spectatrices. Les farces qu'on représente le plus souvent sont d'ailleurs si grossières qu'elles offusqueraient les natures délicates.

Dans chaque théâtre, il y a une cinquantaine d'acteurs qui sont entraînés depuis l'âge de neuf ans. Chacun d'eux doit posséder près de 200 rôles et les savoir par coeur mot à mot, car le souffleur est inconnu en Chine.

Le même jour on joue un drame, une comédie et une grosse farce. On ne rit pas parce que c'est défendu, mais on en a au moins pour son argent: ce n'est pas comme chez nous.

— 0 —

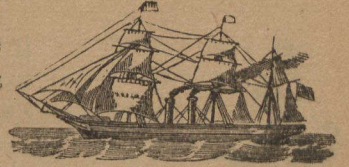
LA PROFESSION DE PRISONNIER



Au Mexique, le temps qu'un prisonnier passe en prison est divisé en trois périodes. Pendant la première période de sa peine il fait un travail très pénible et très dur, pendant la seconde période il suit les cours d'une école professionnelle et touche même un petit salaire. Enfin durant la dernière période, qui est appelée la période préparatoire à la liberté, il travaille comme ouvrier à plein salaire et il a certains privilèges.

LES BIENFAITS DES CATACLYSMES

Si les tremblements de terre causent habituellement de



grands désastres, il arrive parfois qu'ils occasionnent des phénomènes utiles à l'homme. C'est un de ces phénomènes heureux qui s'est produit il y a une vingtaine d'années à Ouzoun-Ada, petit port russe situé non loin des frontières de la Perse, sur la côte asiatique de la mer Caspienne. Le port d'Ouzoun-Ada est le point de départ du chemin de fer transeaspien qui, après avoir longé sur un assez grand parcours, la frontière perse, se prolonge vers l'est, traverse la Boukharie et aboutit à Kokan dans le Turkestan russe, près des frontières du Turkestan chinois auquel il sert également de débouché vers la mer Caspienne. Avant le tremblement de terre le port d'Ouzoun-Ada n'était fréquenté que par des bateaux de petit tonnage en raison de son peu de profondeur. Le tremblement de terre a eu pour effet de faire affaisser suffisamment le fond de la mer pour que les vaisseaux de gros tonnage puissent y entrer facilement et le port a pris un développement considérable à mesure que le chemin de fer se prolongeait.

— 0 —

Il existe en Norvège beaucoup d'églises construites en bois et qui datent de 6 à 7 cents ans; elles sont cependant parfaitement conservées. Leurs planches ont résisté à tous les temps dans ces régions où les froids sont si grands pendant les longs hivers, cela grâce aux innombrables couches de goudron dont on les a toujours recouvertes périodiquement.

UN LIEU DE PELERINAGE BOUDDHISTE EN BIRMANIE



Le fleuve Iraouadi est un fleuve important de l'Asie méridionale; il traverse toute la Birmanie pour se jeter dans le golfe de Martaban à l'ouest de la presqu'île d'Indo-Chine. Il traverse un pays très montagneux et

à quelques endroits, notamment aux environs de Thomboos ses rives sont bordées de rochers à pic remplis de crevasses profondes et de grottes grossièrement formées qui rappellent les parois des catacombes de Rome. En passant devant ces rochers ciselés grossièrement par la nature, on jouit d'un coup d'oeil féérique à l'aspect de ces grottes nombreuses dans la plupart desquelles se trouvent des statues grandes ou petites de Bouddha représenté dans diverses postures. Comme la Birmanie est un pays dont les 9 dixièmes de la population est de religion Bouddhiste Thomboos est très fréquenté par les pèlerins bouddhistes qui viennent visiter ces parages si pleins de souvenirs de leur dieu.

— o —

AU GOUT DU CLIENT

— o —



On a pris l'habitude, dans certains clubs et hôtels de quelques grandes villes, d'établir des signaux destinés à faire avancer près de la porte les voitures dont un ou plusieurs mem-

bres du cercle peuvent avoir besoin. Au devant de la porte d'entrée de ces clubs sont installées deux petites lampes électriques, une rouge et une verte. Ces lampes peuvent être aperçues de la station de voitures la plus proche. Si un client du cercle pour partir demande une voiture à deux places le portier par la pression d'un bouton électrique éclaire la lumière rouge, s'il désire un cabriolet il éclaire la lumière verte et s'il demande une voiture à 4 places le portier éclaire les deux lumières. Immédiatement, de la station, le signal est aperçu et la voiture demandée est envoyée attendre le client à la porte du cercle.

— o —

L'ARBRE LE PLUS VIEUX DU MONDE

C'est à Kos, capitale de la petite île turque qui porte ce nom, que l'on voit le plus vieil arbre qui existe sur terre. Cette île est située près des côtes de l'Asie Mineure. Une grande partie du tronc de cet arbre est entourée de maçonnerie pour le maintenir et près de son pied coule une fontaine appelée la "fontaine d'Hippocrate". La circonférence du tronc est de 30 pieds et de même que le tronc, les deux plus grosses branches du bas sont soutenues par de la maçonnerie. C'est à l'ombre de cet arbre que le célèbre médecin Hippocrate enseignait à ses disciples l'art de guérir il y a plus de 1250 ans et d'après la tradition l'arbre existait déjà à cette époque depuis près de 400 ans au temps d'Esculape qui était considéré par les anciens Grecs comme le dieu de la médecine.



LES BEAUTES DE L'ADMINISTRATION



Le nettoyage des vitres de la Manufacture de Sèvres, à Paris, dépend des Travaux publics pour l'extérieur et des Beaux-Arts pour l'intérieur.

La même anomalie se reproduit pour le ministère des finances, qui, comme on le sait, est installé au Louvre.

Le nettoyage extérieur des vitres du ministère incombe, en effet, aux Beaux-Arts, tandis que le nettoyage intérieur doit être assuré par les soins du ministère.

Lorsqu'il y a un carreau de cassé — et cela arrive fréquemment — il est remplacé à frais communs: une moitié des frais incombe à l'une des administrations et l'autre à la seconde.

Inutile de dire que ceci ne va pas sans un grand déploiement de paperasseries. Il faut bien que les fonctionnaires servent à quelque chose.

— o —

LE CHAT EN AUSTRALIE



Une des plus grandes expériences de changement de faune par introduction d'un nouvel animal est certainement celle qui a eu lieu il y a quelques années en Australie.

On sait que les Européens importèrent le lapin dans cette île, pauvre en mammifères dans l'espoir d'augmenter les ressources en viande; l'augmentation fut plus grande qu'on le pensait: les lapins

pullulèrent et devinrent un terrible fléau pour l'agriculture.

pullulèrent et devinrent un terrible fléau pour l'agriculture.

Pour s'en débarrasser, on eut l'idée d'importer un ennemi des lapins, le chat. Les chats domestiques attaquèrent bien les lapins, comme on l'espérait; mais à leur tour, ils se multiplièrent à tel point qu'aujourd'hui ils sont plus nuisibles encore que les lapins.

Certains de ces chats domestiques d'Europe, abandonnés ou égarés loin des habitations, sont redevenus sauvages et chassent, sans préférence, les oiseaux, les opossums, les petits mammifères, les jeunes agneaux et même... les lapins. Dans les régions où les chats sauvages sont nombreux, le petit gibier et les jeunes marsupiaux ont presque disparu et l'on peut craindre la destruction de certaines espèces.

Le plus terrible est que les chats n'ont aucun ennemi. Aux îles Lord Howe où les chats sauvages sont devenus énormes (certains pèsent plus de 18 livres), et où ils détruisent un grand nombre d'oiseaux de mer, on a essayé de s'en débarrasser en introduisant des chiens, mais cette fois on se méfie du nouvel auxiliaire et l'on tue les chiens en excès pour éviter un troisième fléau.

— o —

Depuis 1897, Dunkerque, en France, vis-à-vis des côtes anglaises, possède le plus grand dock du monde. Il a 600 pieds de long et 180 de large et il peut, à n'importe quel moment de la marée, recevoir les plus grands vaisseaux. On a mis 7 années pour la construction de ce bassin gigantesque qui pendant la guerre actuelle est appelé à rendre des services inappréciables.

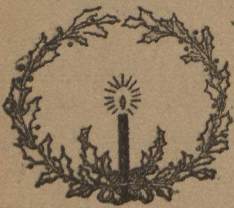
LE FEU SACRE

Le feu est essentiel à la célébration du mariage dans certains pays. En Perse la cérémonie a lieu devant un feu. En Nicaragua, Amérique centrale, le prêtre prenant chacun des époux par le petit doigt, les conduit dans un appartement où se trouve allumée une lampe. Là, il instruit la femme sur ses devoirs, puis il éteint le feu et se retire laissant les époux seuls. Au Japon la femme tient une torche allumée, l'époux allume à celle-ci une autre torche avec laquelle il met le feu à tous les jouets d'enfant de sa femme.



— o —

DIVORCE A LA CHANDELLE



En Birmanie, quand deux époux sont fatigués l'un de l'autre et qu'ils désirent se séparer, ils divorcent d'une façon toute simple. Voici le pro-

céédé qu'ils emploient :

Ils s'enferment dans leur maison, qui n'est le plus souvent qu'une hutte, et chacun d'eux allume une chandelle. Assis tous deux ils attendent patiemment qu'une des deux chandelles s'éteigne. Sitôt qu'une des deux chandelles a fini de brûler et s'est éteinte, celui des deux époux auquel elle appartenait, se lève et sort de la maison ou de la hutte pour n'y plus jamais revenir; il n'emporte absolument que les vêtements qu'il a sur lui. Tout le reste demeure la propriété de celui dont la chandelle brûle encore.

LA PLUIE QUI NE TOMBE PAS

Dans le désert du Colorado il y a des pluies torrentielles pendant lesquelles aucune goutte d'eau n'arrive jusqu'à terre. On voit la pluie tomber des nuages élevés au-dessus du désert; mais lorsque l'eau atteint les couches d'air élevé très sec qui se trouve bien en dessous des nuages, elle est complètement absorbée par cet air et elle forme alors de nouveaux nuages.



— o —

LES FEMMES QUI GOUVERNENT

Il existe en Russie un district qui est gouverné par des femmes. Pendant les trois quarts de l'année il est habité exclusivement par le sexe faible. Au printemps tous les hommes partent au loin pour chercher du travail et ils restent 9 mois absents. Pendant ces 9 mois les femmes dirigent les affaires et chaque soir elles se réunissent en grand nombre dans une immense salle où elles jouent aux cartes jusqu'à 2 heures du matin. Ce district est surnommé le "paradis sans Adams" et il est un des endroits les plus prospères de toute la Russie. L'impératrice porte beaucoup d'intérêt à cette société.

— o —

Un éminent naturaliste dit que sur terre les oiseaux migrateurs voyagent de jour tandis que sur mer ils voyagent de nuit.

UNE FORET D'ARBRES A DEUX FEUILLES



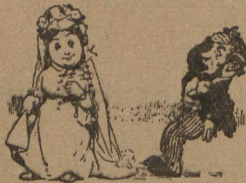
La plus extraordinaire forêt du monde a été découverte par le docteur Weltsch, en Afrique occidentale. Elle occupe une superficie de plus de 6 milles carrés de terre unie et en plaine près de la côte de la nouvelle Guinée.

Les arbres ont une forme extraordinaire: quoique le tronc de ces arbres ait plus de 4 pieds de diamètre, leur hauteur ne dépasse guère plus d'un pied, et chacun de ces arbres ne porte que deux immenses feuilles qui atteignent une longueur de 6 pieds et une largeur de 2 pieds.

— o —

LE MARIAGE A LA NOIX

La cérémonie du mariage telle qu'elle est pratiquée dans l'île de Bornéo est fort simple. Les deux fiancés sont amenés devant la tribu assemblée et ils s'assoient au milieu.



Une vieille femme considérée comme sorcière s'approche d'eux, partage en deux une noix, en donne la moitié à chacun des époux. Chacun mange son morceau de noix pendant que la sorcière fait des gestes et des invocations. Alors elle frappe leurs têtes en même temps et les déclare homme et femme.

— o —

Les parapluies furent employés pour la première fois à Londres par une personne nommée Hanway, en 1786.

LE PREMIER SHERIF



Le premier poste de shérif créé, est celui de Londres, on pense que ce poste fut établi en 1189 par Edouard IV qui accorda aux habitants de la ville le droit d'élire leur propre shérif lequel aurait droit de juridiction sur le comté de Middlesex. Ce n'est qu'il y a environ 20 ans qu'une loi a créé un poste de shérif pour le comté de Middlesex et un autre pour la ville de Londres. Mais les citoyens de Londres ont conservé le droit d'élire leurs deux shérifs.

— o —

Les Indiens de la Guyanne ont une singulière manière de compter. Ils comptent au moyen de leurs doigts jusqu'à 4 et quand ils arrivent à cinq ils disent "une main". Six doigts font une main et un; sept doigts, une main et deux, etc. 10 doigts font "deux mains". Mais vingt doigts au lieu de s'appeler "4 mains" s'appellent "un homme".

— o —

DOUX PAYS



En Chine, si un homme, arrêté pour meurtre, meurt avant d'avoir été jugé, sa mort est considérée comme une preuve évidente de sa culpabilité. Son fils aîné, s'il a des enfants, est alors arrêté pour être jugé à sa place et il est condamné à un an de prison. S'il n'a pas de fils, on arrête son père s'il est vivant, ou à défaut un de ses frères ou quelque autre parent. De n'importe quelle manière quelqu'un doit payer pour le mort.

CURIEUSE COUTUME



En Pologne, quand une jeune fille juive se marie on lui coupe les cheveux à ras et elle porte une perruque. On dit que cet usage ridicule a été établi pour diminuer le charme de la jeune femme aux yeux des hommes autres que son mari; car celui-ci l'aimant réellement continue à l'aimer et à la trouver attractive malgré cette défiguration.

— o —

LES MANGEURS DE FLEURS

Au Japon, les chrysanthèmes forment un plat populaire. Pendant les mois de novembre et de décembre, tous les magasins et tous les marchands de légumes en vendent des quantités énormes destinées à être mangées. Presque toutes les variétés sont comestibles, à proprement parler, mais ce sont les jaunes qui sont les plus appréciées.



— o —

UNE RIVIERE NOIRE



En Algérie il y a une petite rivière qui coule à travers une contrée riche en fer, de l'autre côté des montagnes une autre rivière coule à travers un pays dont le sol est très riche en acide gallique. Ces deux rivières se réunissent à l'extrémité de la chaîne de montagnes pour ne former plus qu'un seul cours d'eau. Il se pro-

duit alors un phénomène chimique produit par la réaction de l'acide gallique sur le fer et les eaux de ce cours sont complètement noires.

— o —

LES FLEURS AU JAPON



Le monde des horticulteurs et des fleuristes est très intrigué par les procédés mystérieux qu'ont trouvés les Japonais pour arriver à produire des roses qui changent de couleur sur plante. Pendant la lumière du soleil ces roses sont rouges mais à mesure que le soleil disparaît elles perdent leur couleur écarlate et dans l'ombre elles deviennent complètement blanches. Quel est le procédé employé par les horticulteurs japonais? Telle est la question que se posent les fleuristes des autres pays.

— o —

LES COUTUMES BIZARRES

Une ancienne coutume très curieuse.—A Yarmouth, en Angleterre, il existe une coutume très ancienne qui a été établie par une loi. D'après cette loi la ville de Yarmouth est tenue chaque année de fournir aux sherifs de Norwich, cent harengs cuits dans 24 tartes ou pâtés. Les sherifs de Norwich dès qu'ils ont reçu la redevance, la font parvenir au Lord du manoir de "East Clareton" qui en fait hommage au roi. Cette coutume subsiste toujours malgré son ancienneté et sa bizarrerie.



UN ANIMAL SYMPATHIQUE

L'HIPPOPOTAME

L'hippopotame est un animal sympathique. Je dis bien : sympathique. N'allez pas accuser notre excellent imprimeur d'avoir fait une coquille. Mais c'est un animal gros et encombrant; ce n'est pas de sa faute, la nature l'a fait ainsi.

L'hippopotame est un animal qui a ses idées et ses moeurs tout comme un être humain. L'un d'eux avait pris l'habitude de fréquenter, très pacifiquement, un poste africain; il venait régulièrement aux heures des repas et recevait des mains mêmes des officiers, dont il était devenu l'ami, une prébende quotidienne.

N'est-ce pas là le fait d'une excellente bête? Mais elle a ses habitudes; nous avons bien les nôtres.

Ainsi, il y a des gens qui n'aiment pas à dormir avec une veilleuse; l'hippopotame est tout pareil et on ne saurait le lui reprocher.

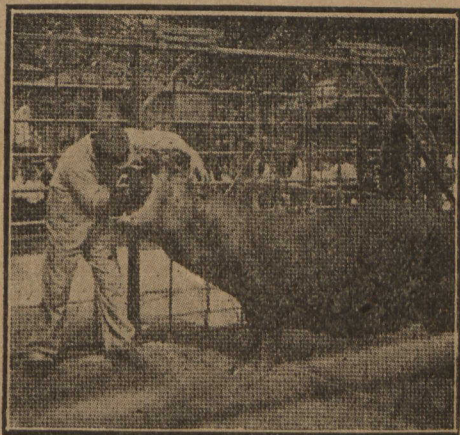
À l'approche du soir, il laisse l'élément liquide et se rend sur la terre ferme à travers les sentiers battus, pour chercher sa nourriture. Rien ne lui est désagréable comme de voir, à la nuit, s'allumer les feux d'un campement.

Le major anglais Stevenson Hamilton, qui a donné de curieux détails sur la vie animale en Afrique, en cite un exemple.

Un garde forestier avait établi son campement près d'un marécage; vers dix heures du soir, un vieil hippopotame, qui rôdait souvent dans les environs, se mit à manifester de la façon la plus bruyante son mécontentement que répétaient tous les échos.

Ses protestations ne produisant pas de résultat, il s'approcha du campement, en faisant entendre les plus vigoureux grognements; il était furieux et ne pouvait contenir sa rage. Un cheval et des ânes qui se trouvaient là furent pris d'une peur indescriptible et bien justifiée.

On tira à la tête de la bête quelques coups de fusil qui l'excitèrent encore sans la faire reculer. Elle était à vingt pas de ses adversaires et allait fondre sur eux,



Hippopotame en captivité. Il se laisse soigner les dents avec plus de patience que bien des clients chez le dentiste.

quand ils eurent une idée géniale : éteindre les feux.

Il n'en fallut pas plus pour calmer l'animal furibond, qui avait obtenu ce qu'il voulait. Tout était rentré dans l'ordre, l'hippopotame s'éloigna en faisant entendre encore quelques grognements pour se plaindre du dérangement insolite qu'on

lui avait causé et il s'en alla tranquillement se coucher dans son marécage.

L'hippopotame est aussi un animal honnête et docile, très respectueux de la propriété d'autrui, quand on sait lui montrer qu'il ne doit pas y pénétrer.

Si cet énorme animal est capable de causer les plus terribles dommages dans les cultures, qu'il foule aux pieds et bouleverse sans la moindre vergogne, par contre il suffira d'une clôture très simple, pourvu qu'elle soit régulière et bien d'aplomb, pour arrêter un hippopotame; jamais il n'essaie de franchir un obstacle artificiel ou de le renverser.

Le major Hamilton raconte qu'un fermier, qui possédait un domaine sur les rives du Lomati, avait eu à supporter chaque année des pertes considérables causées par un troupeau d'hippopotames qui venait régulièrement dévaster ses récoltes. Il aurait eu le droit de tuer les agresseurs qu'il aurait pris en flagrant délit; il ne le fit pas et alla demander protection aux autorités de son district.

Sur le conseil qui lui en fut donné, il établit une simple clôture en fil de fer, de trois pieds seulement de hauteur, qui fermait la partie du domaine faisant face à la rivière.

Les hippopotames auraient pu la démontrer d'un coup d'épaulé, mais jamais ils ne firent la moindre tentative pour renverser cet obstacle si peu résistant, et le propriétaire ne fut plus inquiété par eux.

— o —

LES PAPILLONS APPRIVOISÉS

Découpez, dans un papier de soie, des figures représentant des papillons, que vous dessinerez de votre mieux et que

vous pourrez colorer légèrement au "crayon", mais pas au pinceau. Vous attacherez deux ou trois de ces papillons par un fil très fin et très léger; ces fils devant être réunis à une boulette de cire.

Quand ce travail sera préparé, prenez une feuille de papier dit écolier ayant une grandeur de 12 pes x 8 pes. Le papier doit être assez fort et résistant.

Vous exposez cette feuille au-dessus d'une source de chaleur, lampe ou bec de gaz, assez haut pour qu'il ne brûle pas, assez longtemps pour qu'il soit tiède quand vous le retirerez. D'ailleurs, pour éviter l'inflammation, il n'y a qu'à la promener au-dessus de la source de chaleur. Cette opération a pour but de chasser toute l'humidité du papier, et de le rendre absolument sec, condition essentielle pour la réussite de l'expérience que nous allons vous indiquer.

Quand la feuille est sèche, vous l'étendez à plat sur la table et vous la frottez avec votre main, en faisant glisser cette dernière à plusieurs reprises du bord se trouvant près de vous jusqu'à l'autre extrémité et jamais en revenant vers vous. Il faut que votre main, comme la feuille de papier, soit bien sèche.

Enlevez maintenant le papier et présentez-le à plat au-dessus des papillons. à une petite distance, vous, verrez ceux-ci s'envoler immédiatement vers la feuille et s'attacher à elle si la boulette de cire ne les retenait sur la table.

Les papillons suivront tous les mouvements que vous donnerez à la feuille et cet exercice est très gracieux.

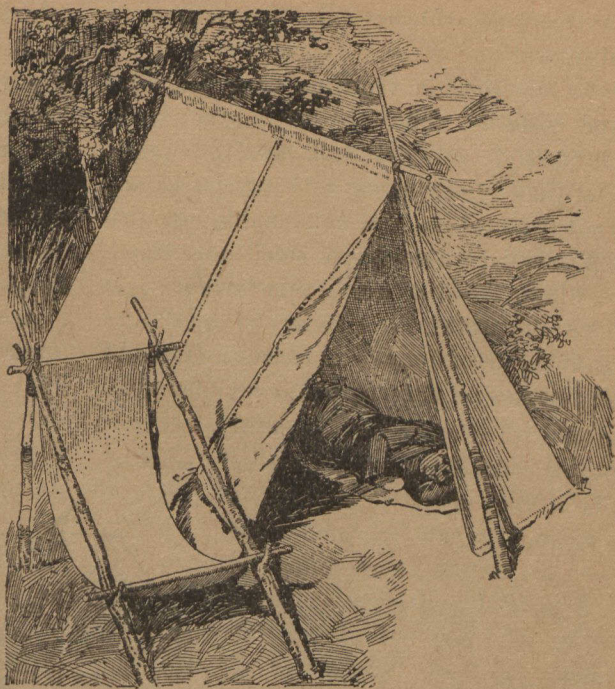
Vous avez, sans doute deviné de quel phénomène il s'agit là. En frottant la feuille de papier vous avez développé de l'électricité qui est restée sur le papier, qui est un mauvais conducteur du fluide et qui a formé un condensateur attirant à lui les objets légers.

LES PLAISIRS DU CAMPEMENT

Voici l'été et avec lui tous les plaisirs et tous les sports de la saison. Chacun prend des vacances plus ou moins longues afin de se reposer des fatigues de toute une année de travail. Malheureusement, beaucoup de gens n'ont que de faibles ressources et ne peuvent pas se procurer le plaisir assez onéreux d'un voyage ou d'un séjour à la campagne; mais il en est d'autres qui, sans cependant jouir d'une grosse fortune, émigrent vers les campagnes.

Pour tous, cependant, et spécialement pour les premiers, il est un moyen de profiter des vacances autrement qu'en restant se reposer à la maison; c'est de gagner les bois et d'y vivre de la vie fortifiante des chasseurs et des trappeurs.

Il n'est certes pas besoin d'aller bien loin dans notre beau pays pour y trouver des endroits convenables et charmants, propices pour y dresser une tente au bord d'une rivière ou d'un lac transparent. Pour atteindre un de ces sites pittoresques et agréables peu éloignés, il faut, il est vrai, se munir d'une tente et de certains ustensiles de cuisine et autres accessoires; mais cette dépense une fois faite, servira pour plusieurs années. Quant au voyage comme on n'a pas besoin d'aller bien loin, il est peu coûteux et en ce qui concerne la vie, une fois le campement



Tente des gardes forestiers, formée de deux demi-tentes réunies bout à bout et formant ainsi une tente complète.

établi, elle est excessivement bon marché, vu que l'on peut se nourrir en partie des animaux ou des oiseaux que l'on tue à la chasse ou des poissons que l'on prend à la pêche.

Pour ceux qui ont l'habitude de camper chaque année, la vie est bien moins chère qu'en ville, et les vacances ainsi prises leur procurent à la fois le plaisir, la joie et la santé en même temps qu'elles leur permettent de réaliser des économies au lieu d'être une source de dépenses.

Voici quelques conseils qui seront très utiles pour ceux qui désirent camper durant les vacances, et qui n'ont pas l'expérience nécessaire pour ce genre de vie. Ceux qui vont camper pour la première fois sont tentés d'emporter avec eux trop de choses inutiles dans les bois et généralement ils négligent d'emporter avec eux

tout ce qui est de première nécessité et le plus pratique.

La vie sous la tente ne veut pas dire que cette vie doit être la plus confortable possible, elle doit être plutôt simple et l'on doit se contenter de l'indispensable. Tout d'abord un abri convenable qui protège aussi bien contre le soleil que contre la pluie, ensuite un lit confortable, de bons ustensiles de cuisine et suffisamment de provisions de conserves. Hommes ou femmes ne doivent pas demander plus, et si l'un d'entre eux ne veut pas se résoudre à cette vie simple, il vaut mieux le laisser à la maison, il serait une gêne pour tous les autres compagnons, et le plaisir de cette vie naturelle serait gâté souvent par sa tristesse.

La chose principale pour ceux qui veulent camper c'est de choisir une bonne tente. Il y a tente et tente; mais si l'on veut établir un campement de longue durée, ou si on a l'intention de camper d'autres années pendant les vacances, il est préférable d'adopter la tente à murs droits, ce sont les tentes qui assurent l'abri le plus confortable, car elles permettent d'employer toute la surface du plancher établi sur le sol.

En général ces tentes destinées aux campements permanents sont construites de telle sorte qu'un des côtés est mobile et peut se relever, pendant la journée, au moyen de pieux qui le retiennent étendu horizontalement de façon à augmenter de toute sa surface l'espace couvert. On peut aussi acheter une toile d'extension pour servir de porche au-devant de l'en-

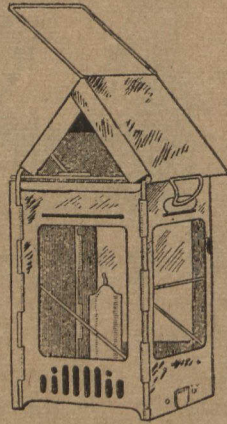
trée de la tente. La tente aux murs droits de 7 pieds par 9 de côtés, avec murs de 3½ pieds de hauteur, fournit un abri bien suffisant pour 2 personnes; mais, si l'on doit rarement changer de place le campement, il est préférable de se procurer une tente de 9 x 12 avec murs de 3½ de hauteur, ce qui donnera beaucoup plus de place.

A côté de cette forme de tente, il en existe beaucoup d'autres; mais il en est une qui, en raison de son faible poids, convient spécialement à ceux qui vont camper dans des endroits où ils doivent faire de grands trajets à pied ou des parcours en canots. C'est le genre de tente dont se servent le plus souvent les gardes-forestiers et les garde-chasse.

Cette tente, en réalité, est une demi-tente en forme de V renversé, un de ses côtés est complètement ouvert. Elle ne peut abriter qu'une personne; mais on peut en acheter deux, et ces deux demi-tentes, ajoutées bout à bout, les 2 côtés ouverts l'un contre l'autre, forment une tente complète bonne pour deux personnes, comme on

peut s'en rendre compte par la figure ci-dessus. Cette tente a cela de pratique, c'est que chacun porte sa demi-tente, et à l'occasion si l'on est obligé de se séparer, chacun peut se dresser un abri.

On peut aussi se procurer une grande pièce de grosse toile pour étendre sur le sol en guise de plancher, mais ceci n'est pas indispensable. La tente peut être dressée avec des piquets spéciaux achetés avec la tente, mais ces piquets augmentent inutilement le poids du matériel à trans-



Lanterne pliante à bougie; sa lumière est suffisante pour un campement et c'est le genre le plus pratique.

porter et on peut très bien s'en passer en se servant de piquets coupés sur place.

Quel que soit le modèle de tente que l'on se décide à acheter, il est préférable de payer un prix raisonnable afin d'avoir une tente de première qualité, tant au point de vue de la marchandise qu'à celui de la main-d'oeuvre. Les tentes bon marché sont fabriquées avec des toiles dont le tissage peu serré est surchargé avec des produits spéciaux destinés à les rendre imperméables; elles sont ainsi rendues bien plus lourdes que les toiles de bonne qualité. Celles-ci d'un tissu très serré, sont très légères et rendues imperméables par des procédés spéciaux qui ne les rendent pas aussi lourdes que celles préparées par les procédés ordinaires appliqués aux toiles bon marché.

Parmi les tentes bon marché, on en trouve parfois d'excellentes, mais la main-d'oeuvre ne vaut pas grand chose, et les coutures se décousent après quelques mois et parfois seulement quelques jours d'usage.

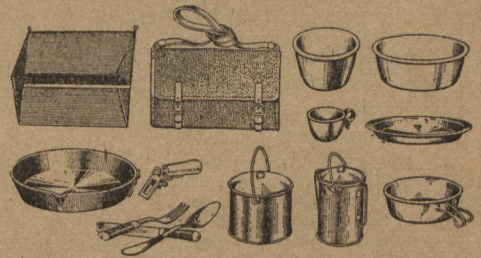
Toutes les tentes doivent être imperméabilisées, et chacune d'elles doit être achetée avec un sac spécial dans lequel on l'enferme quand l'on ne s'en sert pas.

Voici un procédé simple et pratique pour rendre les toiles imperméables:

Faites dissoudre $\frac{1}{2}$ livre de poudre d'alun dans 4 gallons d'eau distillée chaude. Dans un autre vase faites dissoudre $\frac{1}{2}$ livre d'acétate de plomb (sucre de plomb) dans 4 gallons d'eau distillée chaude. (Se méfier de l'acétate de plomb qui est un poison violent). Une fois bien dissous, laissez reposer jusqu'à ce que les solutions soient claires, alors videz la solution d'alun dans un baquet et ajoutez-y celle de plomb. Laissez ensuite reposer ce mélange une heure ou deux, et ensuite vi-

dez l'eau claire qui est au-dessus du mélange. Dans la composition qui reste au fond du baquet, trempez l'étoffe que vous voulez imperméabiliser et frottez-la bien de partout avec la mixture. Ensuite suspendez-la sans la tordre ni la presser. Une fois sèche, l'étoffe sera parfaitement imperméable.

Quant au matériel, voici ce qu'il convient d'emporter: des lits pliants en toile pour chaque personne, ou mieux, car ces lits sont encombrants, des sacs vides de $6\frac{1}{2}$ pieds, par 2 de large; on remplit ces derniers avec des feuilles ou des herbes sèches. On doit emporter aussi deux couvertures par personne, une bonne hache,



Ustensiles de cuisine spéciaux pour le campement.

un poêle en tôle démontable, une lanterne pliante à bougie. En ce qui concerne les ustensiles de cuisine on trouve dans tous les magasins qui vendent les tentes les ustensiles nécessaires et spécialement adaptés au genre de vie sous la tente. Pour 2 hommes, l'assortiment complet coûtera de \$10 à \$12 si on le choisit en aluminium et seulement de \$4 à \$5 si on le choisit en fer.

On doit emporter aussi une petite pochette en cuir contenant quelques remèdes les plus utiles, une autre pochette contenant un assortiment d'aiguilles, de fil, de coton à repriser, des boutons, etc., quelques nappes et serviettes en papier;

du papier à lettre et des enveloppes, un carnet pour noter ses impressions, des crayons, des cartes postales, etc., et aussi un assortiment de clous, rivets, fils de fer, cordes et une petite trousse d'outils qui peuvent être très utiles.

Chacun doit apporter ses objets personnels de toilette, glace, rasoirs, peignes, brosses, essuie-mains, serviettes, mouchoirs de poche, savon, boîtes d'allumettes, tabac, pipe, etc.

Si l'on désire faire un peu de chasse, on pourra emporter un fusil et quelques cartouches, en tous cas on ne doit pas oublier les ustensiles de pêche et les grands chapeaux de paille pour se protéger contre les rigueurs du soleil.

Enfin, comme chose indispensable nous recommandons une petite boussole, et une carte de la région à visiter.

C. G.

— o —

CUISINE CHINOISE

—

Les Chinois sont, paraît-il, fort ironiques.

Quelqu'un a recueilli, dans leur langue si difficile, tout un choix de locutions courantes qui prouvent bien leur esprit sarcastique.

C'est ainsi qu'ils appellent un individu fanfaron, mais inoffensif, un "tigre en papier."

Recommencer une chose, c'est "faire le bossu qui salue."

Un prodigue, une "fusée qui part trop tôt."

On dit de ceux qui font la charité à des inconnus, mais négligent leur famille. "qu'ils pendent une lanterne à une per-

che : elle éclaire de loin, mais ne donne aucune lumière de près."

L'esprit d'un peuple, en général, se révèle dans les expressions de la langue populaire.

Il a été également question de la cuisine chinoise.

Voici le menu authentique, et dans l'ordre de service, inverse du nôtre, d'un vrai repas de noce qui eut lieu un jour, à Shanghai :

Quatre plats fruits

Quatre petits plats de froids

Oeufs verts conservés dans la saumure

Canard froid en fines lamelles

Foies de poulet sautés

Petits bouts de côtelettes rôties

à la sauce aigre-douce

Ailerons de requins

Oeufs de pigeon à la sauce aigre

Nids d'hirondelle.

Canard à la broche

Poulet aux noix

Champignons blancs

Poisson servi entier à la sauce piquante

Potage de gésiers au céleri

Bouillon de tortue

Holothuries au jambon

Canard aux châtaignes

Oeufs de crevettes sautés

avec des pousses de bambou

C'est un menu sans doute compliqué et fort bien élaboré aux yeux des Chinois, mais il est probable que son succès ne serait pas très grand sur une table montréalaise.

— o —

La force des vagues qui se brisent contre les rochers de la côte atteint parfois une pression de 17 tonnes à la verge carrée.



La Soie Artificielle



Quand vous voyez une élégante vêtue d'une robe de soie brillante ou d'un somptueux manteau de velours, vous ne vous doutez point que pour parer sa beauté, c'est au règne végétal qu'elle a eu recours, et que sa robe et son manteau ont été fabriqués avec du bois, comme une vulgaire caisse d'emballage... ou le papier du journal que vous lisez tous les matins.

C'est cependant la stricte vérité.

Comme notre mère Ève allait à l'arbre pour y trouver son premier vêtement fait de feuilles, de mousse et de lianes, ses filles y vont pour leurs blouses, corsages et robes de bal.

On utilise, en effet, de plus en plus, la pulpe fibreuse du bois pour la convertir en une matière textile qui, si elle n'a pas toutes les propriétés de la soie véritable en a toutes les apparences et, comme l'on dit, "fait bien la blague".



A l'exception des chaussures, cette toilette de femme est entièrement fabriquée avec de la soie artificielle.

C'est qu'aujourd'hui tout le monde veut être vêtu de soie.

Autrefois, nos grand'mères— lorsqu'elles étaient assez fortunées— possédaient "une" robe de cette précieuse étoffe qu'elles conservaient précieusement toute leur vie pour les grandes occasions.

Mais maintenant, passez une heure au Mont-Royal, à la promenade de l'"Ouest" au théâtre ou à n'importe quel endroit de nos grandes et même de nos plus petites villes, et vous verrez chaque femme parée de foulard, de taffetas, de satin, de charmeuse, de crêpe de chine, etc., etc.

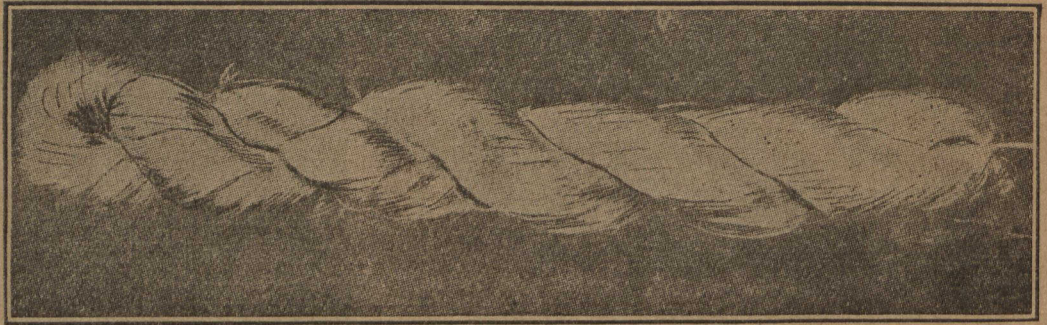
La petite bourgeoise aussi bien que la

se transforme en cravates, chemisettes, jupons et rubans vendus "à des prix défiant toute concurrence", comme il est dit dans les catalogues des magasins.

Du reste, la vraie soie, la soie pure, n'existe presque plus... parce que personne ne voudrait plus la payer son prix.

Tous les tissus, dits de soie, contiennent plus ou moins de matière textile étrangère.

Il est du reste impossible d'arriver à évaluer la véritable quantité de soie que renferme une étoffe, car le seul procédé serait de soumettre l'étoffe à une analyse



Echeveau de soie artificielle

petite ouvrière porte des bas de soie dont, à vrai dire, la semelle et le haut de la jambe sont en coton et dont la seule partie comprise entre le coup-de-pied et le milieu du mollet est constituée par ce qui imite le fil précieux tiré du cocon.

On voit aux devantures, des chemisettes de soie qui coûtent \$1.50, des cravates pour hommes à 25 cts et même moins.

Il faudrait posséder une forte dose de naïveté pour supposer que le "ver à soie" soit pour quoi que ce soit dans la confection de cette pacotille.

C'est le bois, vous dis-je, le bois traité par des procédés chimiques qui peu à peu

C'est un moyen difficile à employer, au cours d'une "exposition" et les femmes préfèrent se laisser guider par l'apparence et la couleur que de s'enquérir de la qualité de la marchandise qu'on leur vend.

Il est bon d'ajouter que, sans valoir évidemment la bonne vieille soie de jadis qui pouvait rester intacte pendant plusieurs siècles (on voit couramment d'anciennes robes et des étoffes d'ameublement datant des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles), la soie artificielle est arrivée à avoir une solidité dont elle était loin de jouir au moment où on la découvrit.

Elle avait en effet à cette époque le privilège, lorsqu'elle était mouillée, de se désagrèger, de s'en aller en lambeaux, comme si elle avait été brûlée par un acide.

Mais depuis, après de longues et minutieuses recherches, on est arrivé à obvier à cet inconvénient et les élégantes peuvent se parer de soie artificielle sans avoir la crainte de voir leurs atours tomber en charpie à leurs pieds si une averse survient.

La fabrication de la soie artificielle avec la pulpe fibreuse du bois est maintenant exécutée avec succès dans un nombre considérable de grandes fabriques.

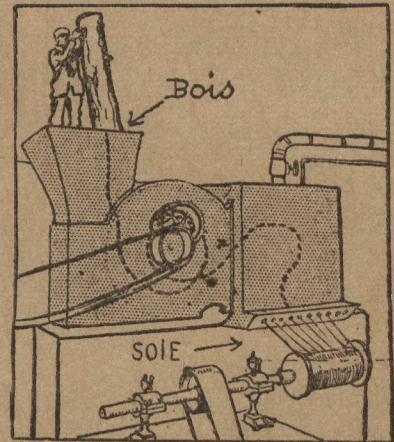
Les moyens employés pour faire du fil de soie avec une bille de sapin sont très rapides, et les résultats étonnent toutes les personnes qui n'ont aucune connaissance de cette industrie et qui voient pour la première fois le commencement de ce procédé qui consiste à jeter le bois, sans précaution, dans un grand réservoir d'où il sortira, quelques heures plus tard, en fil brillant s'enroulant avec vitesse sur des dévidoirs tournants.

Le bois est d'abord coupé en feuilles minces. Il est ensuite mis dans un réservoir où il subit un traitement chimique. Il est mâché et écrasé par les machines et "digéré" par des produits chimiques violents jusqu'à ce qu'il ressemble exactement à de la mélasse tant par sa couleur que par sa consistance.

Le liquide est ensuite poussé par une force supérieure dans des tubes bien chauffés, chacun ayant une voie d'écoulement contenant autant de perforations qu'il y aura de filaments dans le fil. Au même instant, il est vaporisé au moyen d'un produit chimique, qui "affermit" le fil et qui le rétrécit tout en le rendant plus ferme.

Le toron est ensuite porté sur une roue, à un fuseau qui fait environ 5,000 révolutions à la minute.

De ce fuseau, les torons sont ensuite dévidés en écheveaux sur des dévidoirs. La machine fait tout l'ouvrage à partir du moment où le bois est mis dans le réservoir jusqu'à l'enlèvement des fuseaux lorsqu'ils sont assez remplis de "soie".



Machine pour fabriquer la soie artificielle

Comme le pauvre "ver à soie" est un procédé lent comparé avec celui de cette puissante et énorme machine!

Cependant le "ver à soie" fait encore un plus bel ouvrage au dire des experts dans la soie.

Mais dans la moyenne de ceux qui portent de la soie, un vêtement fabriqué avec la pulpe fibreuse du bois leur semble tout aussi bon que celui qui est produit par le "ver à soie".

— o —

La région qui entoure la mer Morte est réputée pour être une des plus chaudes du monde. On dit que par suite de la chaleur intense plus de 1 million de tonnes d'eau s'évapore de cette mer dans l'espace d'un jour.

TOUT LE MONDE DEVRAIT SAVOIR NAGER



Les regrettables accidents qui arrivent chaque été à l'occasion de promenades en bateau ou de baignades ne devraient pas exister ou, tout au moins, être peu fréquents. Il suffirait d'acquérir une science qui ne demande que peu d'efforts pour l'acquérir : celle de la natation.

Généralement, on s'imagine qu'il est très difficile de se soutenir sur l'eau et d'y évoluer; c'est une grande erreur, la crainte seule, le manque de sang-froid empêchent bien des gens d'apprendre à nager alors qu'il leur suffirait de quelques courtes leçons pour cela.

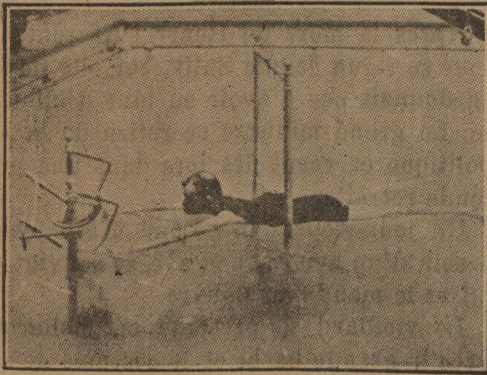
On lira avec profit les conseils ci-après que Franklin donnait à l'un de ses amis et que chaque personne ignorant l'art de la nage, pourra lire avec profit.

Mon cher, écrivait Franklin, je ne puis pas être de votre avis, je ne crois pas que vous soyez trop vieux pour apprendre à nager. La rivière qui passe au bout de votre jardin est très convenable pour cet objet, et votre nouvel emploi exige que vous soyez souvent sur l'eau. Ce liquide vous épouvante, c'est une raison de plus pour vous d'essayer, rien n'étant plus propre à détruire vos craintes que la conscience que vous aurez de pouvoir nager jusqu'au rivage dans un accident, ou de vous soutenir sur l'eau jusqu'à l'arrivée de secours. Je ne connais pas au juste l'utilité du liège ou des vessies pour apprendre à nager, n'en ayant jamais fait usage; ils le sont peut-être lorsque vous apprenez à faire ce que l'on appelle le

“coup”, en ce mouvement des pieds et des mains nécessaire pour marcher progressivement. Mais vous ne serez un bon nageur que lorsque vous aurez la certitude que l'eau peut vous soutenir; je vous conseille d'acquérir cette confiance par un premier essai, j'ai connu nombre de personnes qui, par une légère pratique de cet essai, ont appris insensiblement le “mouvement” qui nous est indiqué par la nature.

“La pratique que je conseille est celle-ci: Choisissez une place où l'eau s'avance graduellement, entrez-y jusqu'à la poitrine, puis tournez-vous et jetez un oeuf dans l'eau entre vous et le rivage. Il s'enfoncera, arrivera au fond, et pourra être aperçu, puisque votre eau est claire; il sera si bien au fond que vous ne pourrez le prendre en vous enfonçant pour le ramasser. Pour vous encourager, rappelez-vous que vous vous dirigez vers l'eau moins profonde, et qu'il vous sera toujours possible, en vous remettant sur vos jambes, d'amener votre tête au-dessus de l'eau. Plongez alors les yeux ouverts, en poussant vers l'oeuf de manière à pouvoir l'atteindre par le mouvement des pieds et des mains; vous vous apercevrez que l'eau s'oppose à votre action, qu'il n'est pas aussi facile de s'enfoncer que vous ne le pensiez, et que vous ne pourrez, que par une force active, vous diriger vers l'objet que vous voulez saisir. Vous sentirez par conséquent le pouvoir de l'eau pour vous soutenir, et vous acquerrez de

la confiance, en même temps que vous apprendrez le mouvement des pieds et des mains qui est nécessaire pour nager et soutenir la tête. J'insiste d'autant plus sur cet essai, que je pense qu'il vous convainchera que votre corps est plus léger que l'eau et que vous devez y flotter longtemps la tête au-dessus: vous aurez cette certitude, et ce ne sera qu'alors, que vous conserverez la présence d'esprit nécessaire pour vous rappeler la posture que je vous ai indiquée, car une surprise peut tout vous faire oublier. Nous som-



L'appareil dans l'eau.

mes, à la vérité, des animaux raisonnables, mais il est des circonstances où cette raison nous est peu utile; et les animaux auxquels nous en accordons à peine, ont très souvent l'avantage sur nous dans ces occasions. Je me permettrai cependant de vous rappeler les particularités que je vous ai dites à vous-même à loisir, afin de vous les faire mettre en usage lorsqu'elles pourront vous être utiles.

1o Les membres, les bras et la tête de l'homme étant des parties solides, sont de quelque chose plus pesants que l'eau douce. Cependant le tronc et surtout la partie supérieure à cause de sa cavité, est beau-

coup plus léger. De sorte que l'ensemble du corps est trop léger pour s'enfoncer entièrement sous l'eau, mais quelques parties restent au-dessus de celle-ci jusqu'à ce que les poumons se soient remplis de liquide, ce qui arrive par inspiration lorsque l'individu respire de l'eau au lieu d'air dans ses poumons;

2o Les membres et les bras sont spécifiquement plus légers que l'eau salée et sont soutenus par elle, de sorte que le corps humain ne s'enfoncera, lorsque les poumons sont remplis, que par la grande densité de la tête;

3o Une personne qui se jette sur le dos dans l'eau salée et étend les bras peut se tenir facilement de manière à avoir la bouche et les narines libres pour la respiration, et peut également, par un petit mouvement des mains, empêcher la renverse, si elle s'aperçoit y avoir tendance;

4o Si un homme se jette sur le dos dans l'eau douce, il peut rester longtemps dans cette situation en exécutant quelques mouvements avec les mains. S'il ne fait aucun mouvement, les membres de la partie inférieure du corps s'enfonceront graduellement, il sera en position verticale et restera ainsi suspendu, car la cavité pectorale s'oppose à l'immersion de la tête;

5o Dans cette position verticale la tête tenue au-dessus des épaules comme lorsqu'on est sur la terre, l'immersion atteindra la bouche et les narines, peut-être au-dessus des yeux, de sorte qu'un homme ne peut rester longtemps dans cette position;

6o Le corps étant dans cette position verticale, si on renverse complètement la tête en arrière de manière à regarder en haut (toute la partie postérieure de la tête étant dans l'eau et son poids étant en

grande partie soutenu) la face restera au-dessus du liquide, s'élèvera d'un pouce à chaque inspiration, et s'enfoncera d'autant à l'expiration, mais jamais assez bas pour que l'eau atteigne la bouche;

7o Si l'individu, qui tombe par accident dans l'eau, a la présence d'esprit d'éviter de plonger et laisse son corps prendre sa position naturelle, il se soutiendra jusqu'à l'arrivée du secours; car le poids des habits quoique considérable, est supporté

existe un peu partout d'excellents professeurs de natation et que certains d'entre eux ont même des appareils grâce auxquels il est possible d'apprendre à nager même hors de l'eau.

Nos deux photos indiquent la manière dont on se sert de ces appareils, soit dans l'eau, soit "à sec". Il est évident que pour ce dernier cas, les plus timides ne doivent avoir aucune crainte de se noyer...

— o —

UN MOT DE SULLY

Après la mort de Henri IV, toute la cour se ligua contre Sully, car elle ne lui pardonnait pas d'avoir eu tant d'influence. Le grand ministre se retira de la vie politique et vécut dès lors dans une profonde retraite.

Un jour cependant, Louis XIII, ayant besoin d'un avis sage et sûr, se souvint de lui et le manda au Louvre.

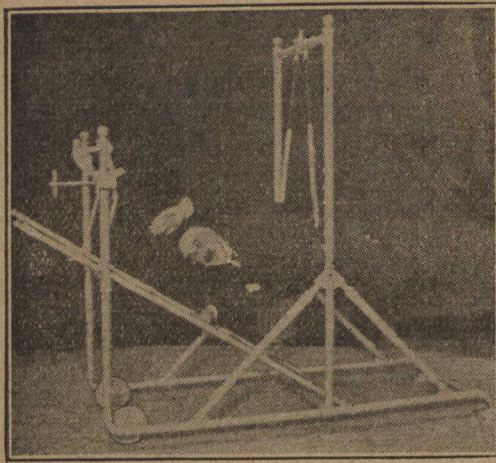
Le vieillard se présenta au monarque avec la grande barbe et le costume de son temps, d'une mode surannée sans doute, mais nullement ridicule. Les courtisans se plurent cependant à le dévisager effrontément et à plaisanter sottement sur son compte.

Lors, le vieillard, les montrant de la main, se tourna vers Louis XIII et lui dit :

— Sire, quand le roi votre père me faisait l'honneur de me consulter, il faisait d'abord sortir les bouffons.

— o —

Les pêcheurs d'Islande, emportent toujours dans leurs bateaux des barils d'huile et lorsque la mer devient dangereuse ils en laissent couler pour apaiser les vagues; ils peuvent alors continuer à pêcher sans danger.



Pour nager à sec.

par l'eau. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, je ne conseillerais à personne de se fier à sa présence d'esprit, dans cette occasion. Je vous conseille plutôt d'apprendre à nager, comme tout homme devrait le faire dans sa jeunesse. Il serait ainsi à l'abri de tout danger, sans parler des jouissances que l'on éprouve dans ces mouvements, comme exercice. Les militaires particulièrement devraient tous être nageurs, ce qui peut être d'une utilité fréquente pour surprendre l'ennemi ou se sauver soi-même.

Complétons cet article en disant qu'il



L'Astrologie Gratuite

Le caractère, le talent, les chances de succès
de ceux qui sont nés dans ce mois.

Ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent
éviter.



NÉES EN AOÛT

Ce que ces personnes sont

Les personnes nées en ce mois ont bon cœur, sont généreuses et aimables.

Elles sont faciles à émouvoir et ont de fortes intuitions, qu'elles devront suivre la plupart du temps.

Elles sont des personnes ayant de fortes individualités et des idéals hauts et nobles.

Elles ont un grand désir de faire du bien et peuvent ordinairement inspirer aux autres comment accomplir quelques bonnes actions.

Elles sont tenaces dans leur amour pour leurs propres gens, et ne prêtent aucune attention à ce qu'on pourrait dire contre elles.

Les femmes nées dans ce mois aiment leurs enfants avec passion, et ne cèderont à aucun conseil concernant la manière de les traiter.

Elles sont portées à prendre en grippe une personne, sans cause réelle, et si elles font ce qu'une autre ferait pour surmonter ceci, c'est que réellement leur opinion est changée.

Elles aiment à faire les choses d'après

leur propre manière, et ceux qui entourent ces personnes ne tardent pas à constater qu'il vaut mieux ne rien dire, mais les laisser agir seules.

Elles sont bonnes pour donner des conseils aux autres, mais n'aiment pas à faire des petits ouvrages.

Elles sont quelquefois bien paresseuses, et aiment à se chauffer au soleil ou à dormir, mieux que celles qui sont nées dans tout autre mois.

Les femmes aiment la maison et les comforts de la maison et feront d'idéales maîtresses de maison, ce qui est encore beaucoup mieux que des ménagères.

Les hommes et les femmes nés dans ce mois font d'excellents cuisiniers et sont passionnés de nourriture riche et beaucoup assaisonnée.

Ces personnes sont brillamment favorisées de positions de confiance et de responsabilité dans n'importe quelle sorte de débit de marchandises vendues en détail.

Elles agissent toujours sans réflexion dans leur premier mariage, mais ordinairement si leur mari ou leur femme meurt,

elles tentent une deuxième expérience et sont alors des plus heureuses.

Elles vivent longtemps, mais devront faire attention aux soudaines maladies funestes dans la tête, et devons toujours garder leur estomac en bonne condition.

Elles sont aptes à avoir un caractère sympathique et gai, sont très aimables, attirant les personnes à elles inconsciemment.

Elles ont un bon jugement par leur nature, et devront se baser sur leurs propres opinions, malgré tout ce que les autres diront.

Elles sont certaines de réussir et de parvenir dans la vie à un haut degré, si elles adoptent les règles suivantes :

N'ayez aucune idée à moins d'agir.

Ne critiquez pas.

Attendez avec confiance ce que vous désirez.

Tendez ensuite la main et prenez-le.

Ces personnes sont portées à emprunter et à oublier de remettre l'article emprunté promptement.

Elles sont portées à passer leurs heures de loisir à dormir ou dans des amusements frivoles, et devront prendre la résolution de lire quelques bons livres au moins une fois par mois.

Elles sont plus heureuses et réussissent mieux dans les villes, parce qu'elles aiment à faire partie d'une vie de travail et de mouvement.

Les hommes et les femmes nés en ce mois sont portés à argumenter une question sans savoir s'ils ont raison ou tort.

Ces personnes sont originales et devront pratiquer l'individualité dans la manière de s'habiller, dans leurs manières, dans ce qui entoure la maison et la manière de discourir.

Elles sont consciencieuses, travailleuses

infatigables, et invariablement, elles parviennent toujours aux succès, si elles conservent leur santé.

NEES EN AOUT

Ce que ces personnes doivent faire

Les personnes nées durant ce mois devront avant tout apprendre la valeur du silence.

Elles ne devront pas gaspiller leur énergie à parler, mais guidées par leurs fortes intuitions, elles devront commencer tranquillement leur ouvrage.

Elles devront s'efforcer sans cesse d'acquiescer la prépondérance et l'empire sur elles-mêmes, parce que leur penchant naturel à agir par impulsion les met souvent dans l'embarras.

Elles devront former leurs esprits de manière à contrôler leur tempérament irascible, et ensuite ne jamais lever la main pour quoi que ce soit.

Elles devront réaliser qu'elles s'irritent aisément et qu'elles se mettent facilement en colère, et elles devront penser avant de parler, de cette manière elles conserveront leurs amis au lieu de les perdre.

Ces personnes devront commencer leurs importantes entreprises en janvier et octobre, et elles ne tarderont pas à constater que le dimanche est le plus heureux jour de la semaine pour elles.

Elles devront se marier assez âgées, c'est-à-dire lorsqu'elles auront acquis la tranquillité, une connaissance approfondie et parfaite d'elles-mêmes, et seront alors un vrai auxiliaire dans la vie de leur compagnon.

Elles devront se marier avec ceux qui sont nés en septembre, octobre ou décembre; mais ceux des autres mois convien-

dront tout aussi bien, lorsque leur nature spirituelle sera développée, et qu'elles auront appris à se contrôler elles-mêmes.

Elles devront pratiquer le désintéressement et la patience.

Ces femmes devront porter toutes les teintes de vert, de rouge ou de brun.

Elles devront aussi porter un anneau orné d'un rubis, d'un diamant ou d'un jaspe, et les hommes devront porter une épingle de cravate ornée des mêmes pierres.

Les hommes nés durant ce mois auront beaucoup de succès comme courtiers, caissiers ou promoteurs, et ils deviendront riches avant l'âge moyen.

Les femmes auront beaucoup de succès comme écrivains, chanteuses ou actrices.

Les personnes nées durant ce mois auront leurs plus grands succès et parviendront à leur plus haut développement aussitôt qu'elles auront réalisé que **leurs propres talents particuliers** sont leurs marchandises disponibles, et qu'en n'employant que celles-ci elles obtiendront le **succès**, la **santé** et la **richesse**.

Ces personnes devront prendre une place responsable aussitôt que possible, parce que ceci élargira et développera leur nature, les rendant aptes à remplir les plus hauts postes de confiance.

Elles devront éviter de prendre trop de soin ou d'inquiétude en dehors de leurs affaires, parce que les intérêts divisés conduisent souvent à la faillite.

NEES EN AOÛT

Ce que ces personnes ne sont pas

Les personnes nées en ce mois ne sont pas aussi constantes et aussi intrépides qu'elle devraient l'être et devront prati-

quer la persévérance dans les plus petites choses.

Elles ne sont pas aussi sincères et honnêtes que celles qui sont nées dans les autres mois, et devront toujours s'efforcer de vaincre ce défaut.

Elles ne sont pas physiquement robustes, bien qu'elles soient continuellement en bonne santé, et devront éviter de se tourmenter inutilement, parce qu'il n'y a rien qui fasse autant de tort à la santé.

Elles ne sont pas portées à accepter aucune critique, bien qu'elles aiment beaucoup à critiquer les autres.

Elles n'ont pas toujours raison dans leur manière de juger les autres, et devront parfois écouter les opinions des autres.

Elles n'aiment pas beaucoup l'ouvrage, mais l'exécuteront fort bien, si on les oblige de travailler.

Elles ne prennent pas assez de soin de leur estomac—le seul point faible, et par conséquent elles souffrent beaucoup de surchargement de nourriture trop riche dans leur estomac.

Elles ne sont pas de bonne foi ou franches lorsqu'elles se laissent aller à des préjugés et des aversions envers des personnes qui réellement désirent leur bonheur.

Elles ne réussissent pas à faire leur plus élevé et leur meilleur travail avant d'avoir appris que: **De tout ce que nous désirons, nous obtenons** — beaucoup ou rien—mais nous devons l'attendre avec **courage, esprit** et une **main** toujours prête à aider.

Ces personnes ne revendiquent pas assez leurs propres droits, ce qui permet à leur timidité et à leur manque de courage de les tenir éloignées dans la carrière de la vie.

NEES EN AOUT

Ce que ces personnes ne doivent pas faire.

Les personnes nées durant ce mois ne devront pas se permettre de faire autrement que leurs propres intuitions, surtout quand elles les avertissent que c'est bien.

Elles ne devront pas permettre à leur vif tempérament et à leur impulsion de les aveugler dans leurs propres intérêts, et lorsqu'elles doutent de quelque chose, elles devront aller où elles peuvent avoir un silence absolu.

Elles ne devront pas être volages et inconstantes, parce qu'elles ont une trop belle nature pour être perverties et endurcies par des idéals inconstants.

Elles ne devront pas perdre de vue le fait qu'elles sont nées pour conduire, mais devront apprendre à occuper cette position que lorsqu'elles auront appris à se gouverner elles-mêmes.

Elles ne devront pas être tout à fait aussi généreuses avec leur argent, ayant toujours à l'esprit que: "Le gaspillage volontaire conduit à une indigence malheureuse."

Elles ne devront pas être si tenaces dans leurs opinions.

Elles ne devront pas permettre à leur égoïsme de prendre la direction, parce que si ceci arrive, cet égoïsme efface leur naturelle bonté de coeur, leur nature aimable et sympathique.

Elles ne devront pas toujours agir du coeur, mais parfois employer leur jugement—car c'est la principale raison pour laquelle elles ont une tête.

Elles ne devront pas être indifférentes dans leur choix d'amis, et devront apprendre comment conserver leurs amis aussi bien que de les attirer à elles.

Les hommes et les femmes nés dans ce mois peuvent, s'ils veulent, changer l'**insuccès en victoire**, parce que Dieu les a créés pour conduire, s'ils veulent seulement occuper leur **vraie place**.

Les enfants nés en août

Il faut protéger et surveiller attentivement les enfants nés en août parce qu'ils ont des natures très sensibles et qui s'émotionnent facilement.

On devra leur enseigner dès leur enfance, à faire les choses d'après leur propre manière, et il ne faudra pas leur permettre d'imiter les autres.

Les mères devront guider ces enfants avec violence, mais avec bon coeur, parce qu'on ne peut pas les conduire.

Ces enfants sont très prompts à remarquer toute déception, et souffriront aussi de cette déception.

On devra leur enseigner l'indépendance de caractère, et tout ce qu'ils feront ou diront devra être louangé hautement pour encourager l'individualité.

Ils ont ordinairement beaucoup de talent pour imiter les voix et les gestes des autres, mais on ne devra pas les encourager dans ceci, parce que tout ce que ces enfants ont besoin c'est d'être ce qu'ils sont.

Ils devront être habillés simplement, mais bien, prenant soin que leurs vêtements soient toujours de bonne qualité.

Les petites filles nées dans ce mois devront s'occuper constamment à faire des petits ouvrages amusants mais utiles, et il faudra leur faire sentir qu'elles sont responsables de ce qu'elles font.

On devra leur enseigner dès leur enfance à tenir la maison propre et la table attrayante, laquelle tâche elles feront avec

joie et vous surprendront par leur soin et leur intelligence.

Les garçons nés durant ce mois devront être gouvernés par un amour ferme et une constante bonté, parce qu'ils sont comme des petits lions et ne pourront jamais être apprivoisés par la crainte, mais feront tout par l'amour.

Ils ont un haut sentiment d'honneur, s'ils sont élevés convenablement, mais les parents devront être extrêmement soigneux de ne pas transgresser les règles qu'ils auront dictées pour ces petits.

Plusieurs de ces enfants nés en août ne sont jamais compris et ont plusieurs chagrins durant leur vie à cause de cela.

Ces belles natures sensibles s'éloignent de ceux qu'ils aiment d'une manière toute magnanime, mais s'ils ne rencontrent pas une chaude et aimable appréciation, ils se retirent en eux-mêmes pour méditer et réfléchir pendant des semaines.

Quelques mères commettent l'erreur de traiter tous leurs enfants de la même manière, et l'on peut retracer plusieurs jours d'enfance très pénibles dus à ceci.

Tous les enfants viennent au monde avec des natures et des caractères bien définis, et les mères devront aussi de bonne heure que possible, se procurer un guide concernant la meilleure manière de diriger ces petits esprits afin qu'ils deviennent d'heureux hommes et femmes utiles et remplis de santé.

Mères, commencez dès qu'ils sont bébés, à tirer le meilleur parti possible de leurs talents, et aidez-les à atteindre le **succès** et la **gloire**.

— o —

Sur 1000 habitants de la terre 490 habitent l'Asie, 270 l'Europe, 110 l'Afrique, 120 l'Amérique et 10 l'Australie.

LES PROPHETES DE LA GUERRE

Les prédictions ou prophéties recueillies après coup ne font pas défaut; on en compte, paraît-il, jusqu'à quatre-vingt-trois, mais aucune, excepté celles du curé d'Ars et de Sonrel, ne mérite une discussion sérieuse.

Mais les prédictions du curé d'Ars et de Sonrel sont plus curieuses et dignes de fixer un instant l'attention.

Le curé d'Ars, Jean-Baptiste Vianney, comme chacun sait, était très saint prêtre qui paraît avoir été doué de facultés médiumniques extraordinaires. La prophétie en question fut connue en 1862, trois mois après la mort du thaumaturge et confirmée par une lettre de Mgr Perriot adressée le 24 février 1908 au Rév. P. Dom Gréa. Elle a d'ailleurs été consignée, dès 1872, dans un recueil intitulé: "Voix prophétiques ou signes, apparitions et prédictions modernes". Elle a donc date certaine. Je passe ce qui concerne la guerre de 1870, qui n'offre pas les mêmes garanties; mais voici ce qui se rapporte à la guerre actuelle; je cite le texte de 1872:

"Les ennemis ne s'en iront pas tout à fait; ils reviendront encore et ils détruiront tout sur leur passage, on ne leur résistera pas, mais on les laissera s'avancer, et après cela on leur coupera les vivres et on leur fera éprouver de grandes pertes; ils se retireront vers leur pays, on les accompagnera, et il n'y en aura guère qui rentreront; alors on leur reprendra tout ce qu'ils auront enlevé et même beaucoup plus."

Quant à la date de l'événement, elle est précisée de façon assez frappante par ces mots: "On voudra me canoniser, mais on

n'en aura pas le temps". Or, les préliminaires de la canonisation du curé d'Ars furent commencés en juillet 1914 et abandonnés à cause de la guerre.

Voici maintenant la prédiction "Sonrel". Je la résumerai aussi brièvement que possible d'après l'excellente étude que lui a consacrée M. de Vesmes, dans les "Annales des Sciences psychiques."

Le 13 juin 1914—remarquez la date, le professeur Charles Richet remettait à M. R. de Vesmes de la part du docteur Amédée Tardieu, un manuscrit dont voici la substance :

"Le 23 ou 24 juillet 1869, le docteur Tardieu se promenant dans les jardins du Luxembourg, avec son ami Léon Sonrel, ancien élève de l'École normale supérieure et physicien à l'Observatoire de Paris, ce dernier eut une sorte de vision au cours de laquelle il prédit divers épisodes précis et topiques de la guerre de 1870, prédictions qui toutes se vérifièrent et sont attestées par de nombreux témoignages, qui méritent la plus complète créance. Mais je n'insiste pas sur cette partie du récit, et ne m'arrête qu'à ce qui nous intéresse en ce moment.

"J'attends depuis deux ans, dit textuellement le docteur Tardieu, "dans ce manuscrit du 3 juin 1914", j'attends depuis deux ans les suites de la prédiction qu'on va lire. Je laisse de côté tout ce qui concerne la famille de mon ami Léon et mes affaires personnelles. Mais j'ai, en ce moment, un fait personnel trop concordant, comme toujours, avec les événements généraux, pour que je puisse douter de ce qui suit :

"Ah! mon Dieu! Ma patrie est perdue! la France est morte... Quel désastre! Ah! la voilà sauvée! Elle va jusqu'au Rhin! O France! ô ma patrie bien aimée,

te voilà triomphante; tu es la ruine des nations... Ton génie resplendit dans l'univers... Tout le monde t'admire..."

Voilà ce que contient le document écrit au Mont-Dore le 3 et remis à M. de Vesme le 13 juin 1914, à un moment où personne ne pensait à la terrible guerre qui ravage aujourd'hui la moitié du monde.

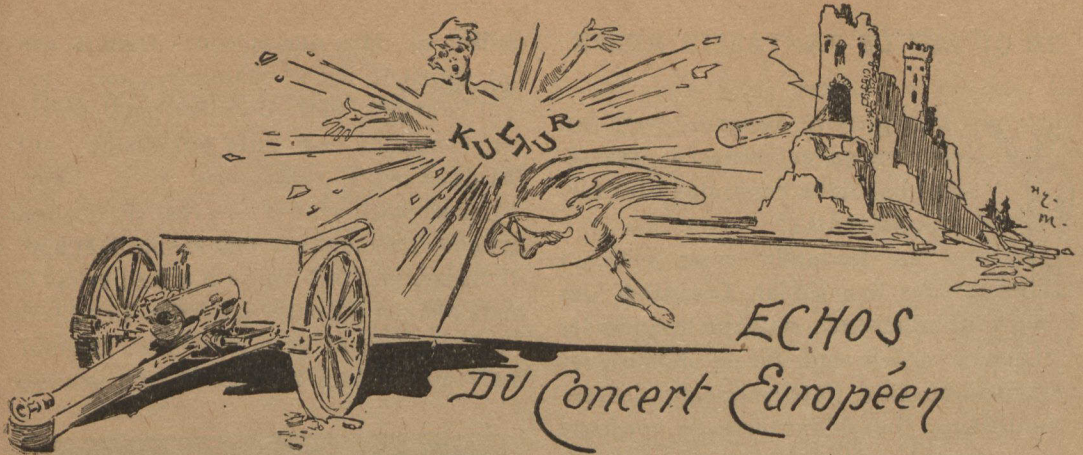
Interrogé, après la déclaration de guerre, par M. de Vesmes, au sujet de la phrase prophétique: "J'attends, depuis deux ans les suites de la prédiction qu'on va lire", le docteur Tardieu répondit, le 12 août 1914: "J'attends depuis deux ans, voici pourquoi: Mon ami Léon ne m'a pas fixé l'année, mais les événements généraux sont vus en même temps que les miens propres. Or les événements privés qui me concernent, douteux depuis deux ans, sont certains depuis avril ou mai derniers.

"Depuis mai dernier, mes amis savent que je leur ai annoncé la guerre prochaine avant septembre, en me basant sur la coïncidence avec mes événements personnels que je tiens secrets".

Ce sont, jusqu'ici, les seules prophéties quelque peu dignes d'attention que l'on connaisse. Elles sont timides et laconiques; mais dans ces régions où la moindre leur prend une importance extraordinaire, elles ne paraissent pas négligeables.

— o —

Les Svantiens qui vivent dans les montagnes élevées et inaccessibles qui vont de la mer Noire à la mer Caspienne, sont peut-être le peuple le plus paresseux de la terre. Depuis plus de 2500 ans ils n'ont fait aucun progrès vers la civilisation. Ils ont quatre jours de repos par semaine sans compter les jours de fêtes supplémentaires.



LES FEMMES-SOLDATS EN ALLEMAGNE



Après avoir fait massacrer toute la population mâle sur les champs de bataille, les allemands songeraient-ils sérieusement à sacrifier également les femmes dans les guerres futures sinon dans celle-ci?

On serait tenté de le croire d'après cet article écrit par le docteur von Behr-Pinnow dans le "Lokal Anzeiger", journal boche:

"Supposons que l'année de service soit imposée aux jeunes filles de dix-huit ans.

"Nous avons, d'après le dernier recensement, environ 400,000 jeunes filles de cet âge, dont 10 % soit 40,000, seraient inutilisables. En comptant pour chacune d'elles une dépense de 1,000 marks par an, ce qui est modéré, on voit que le projet coûterait annuellement à l'Etat un tiers de milliard.

"Cette somme épouvantera peut-être les maîtres de nos finances. Peu importe. Il faut que nous consacrons tout ce qui est nécessaire à l'éducation du peuple, car il ne s'agit de rien moins que d'assurer l'avenir de l'Allemagne."

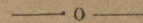
Dans un autre numéro de la même feuille, le docteur boche dit encore:

"Selon le projet en question, toutes les femmes allemandes âgées de seize à vingt ans, qui n'auront pas d'excuses ou d'empêchements valables, devraient à la patrie une année de service, qui s'effectuerait sous une forme à déterminer selon les circonstances.

"C'est une femme allemande qui a conçu cette idée. Elle ne prétend pas que les femmes deviennent des adjointes des soldats: leur service consisterait à prêter leur aide aux hôpitaux.

"Mais il n'est pas impossible, selon la créatrice de cette idée, qu'on utilise les femmes dans les tranchées."

O Kultur!!!...



L'Angleterre s'enorgueillit d'avoir été la première à former des sociétés pour la protection des animaux contre la cruauté, et aussi d'avoir été la première à voter des lois pour punir ces cruautés.

CE QU'EST LE FANTASSIN RUSSE



Le général hongrois Artz, au cours d'un entretien, a caractérisé le soldat russe dans les termes suivants :

“Le fantassin russe est un très bon soldat. Les dires des journaux allemands, suivant lesquels les officiers russes sont forcés de pousser leurs hommes à l'attaque, sont des enfantillages. Le soldat russe a toujours eu une conduite brillante quand les officiers qui les commandent sont à la hauteur de leur tâche. Dans les derniers combats du côté de Riga, les Russes ont dû attaquer les positions allemandes en manoeuvrant dans une mer de boue, sur laquelle ils ont été obligés de passer plusieurs jours, exposés à la pluie, à la neige et en se nourrissant uniquement de biscuits. A Bersemund, malgré les gelées, le fantassin, pour être plus à l'aise au moment de l'attaque, a quitté ses vêtements, ne gardant souvent qu'une chemise, et il ne craignait pas cependant de séjourner dans l'eau.”

Nous savions parfaitement déjà que les russes sont de bons et braves soldats mais il est agréable quand même de constater que les ennemis sont eux-mêmes obligés de l'avouer.

— o —

MOEURS ET USAGES DES ARABES

Au moment où tant d'arabes combattent les uns pour nous, les autres avec nos ennemis, suivant les pays dont ils étaient les habitants, il est intéressant de connaître quelques-unes de leurs coutumes et de leurs moeurs qui sont très curieuses.

Les arabes quand ils rentrent dans une

maison ou dans une mosquée (temple arabe) quittent leurs chaussures mais restent couverts; cette dernière particularité est commune aux juifs qui restent coiffés dans leurs synagogues.


Les arabes lisent et écrivent de droite à gauche. Ils mangent peu le matin et à midi, mais le soir, ils font un grand repas de mets chauds préparés à l'huile. Les fils de l'arabe mangent avec lui à la même table mais les femmes attendent pour manger



que les hommes aient fini leur repas et se lèvent.

L'arabe généralement voyage à dos d'âne et sa femme le suit à pied. L'arabe rit à l'idée des Européens de donner leur siège à une femme. Il est très courageux et il est rare de voir un arabe en état d'ivresse. Il est peu affectueux, très ignorant et possède si peu d'initiative qu'il est rare de lui voir faire des choses difficiles ou essayer quelque entreprise. En un mot l'arabe est paresseux de nature, cela tient aux climats chauds qu'il habite.

DES MILLIARDS SOUS LA TERRE

 Ceux qui disent qu'après la victoire des Alliés l'Allemagne ruinée ne pourrait pas payer une indemnité correspondante aux formidables dépenses faites, ne songent pas que le sous-sol de l'Empire est bien plus riche que le sol semé d'usines et traversé de chemins de fer innombrables.

La plus grande réserve d'énergie et de combustible du monde est constituée par les houillères de Westphalie.

Les ingénieurs estiment qu'elles renferment cinquante milliards de tonnes de combustible dont la valeur peut être évaluée au chiffre inouï, inimaginable, fantastique de 200 milliards de dollars.

Que les timorés se rassurent; les houillères de Westphalie constitueront pour les vainqueurs un gage à toute épreuve.

Et il en est d'autres, notamment les mines de Silésie et les gisements de potasse de Stassfurt.

Le retour à la France de l'Alsace-Lorraine lui rendra les sources de pétrole de Pechelbronn et les mines de potasse découvertes il y a dix ans entre Thann et Mulhouse, et dont la valeur est estimée à 12 milliards de dollars, ce qui sera déjà un bon acompte.

L'ORIGINE DU CROISSANT TURC



Durant le siège de Byzance par Philippe de Macédoine, l'armée de ce dernier tenta de prendre d'assaut la ville par une nuit fort noire.

Par bonheur pour les assiégés, au moment critique, la nouvelle lune, en forme de croissant, apparut brusque-

ment entre deux nuages, et projeta sur les assaillants une telle clarté que leurs colonnes d'attaque apparurent nettement aux yeux des gardes de la cité.

L'alarme une fois donnée, l'ennemi fut vite repoussé, mais par reconnaissance, les Byzantins adoptèrent le croissant de lune pour signe de ralliement et le gravèrent même sur leurs monnaies avec ce mot en exergue: "Le sauveur de Byzance".

LE CHAUFFEUR SE VENGE



La mésaventure suivante est arrivée à un général autrichien:

Le général Skarbonovitch, commandant en chef de la 11e division autrichienne, bien connu pour sa dureté envers ses soldats, avait, à l'occasion de l'arrivée de sa femme, organisé un bal grandiose. Pendant deux jours, les réjouissances allèrent grand train. Le troisième jour, le couple dut partir pour l'état-major du corps.

Chemin faisant, le général Skarbonovitch battit à mort son chauffeur et le remplaça par un autre qui, lui aussi, ne tarda pas à être rossé de coups.

Après la visite du général à l'état-major, le couple revint. Il faisait nuit, le brouillard était intense. Epuisés par plusieurs nuits sans sommeil, mari et femme s'étaient endormis. Ils ne se réveillèrent que le matin, en captivité chez les Russes.

Le chauffeur battu et mécontent s'était ainsi vengé des coups qu'il avait reçus de son chef, en l'amenant, pour que nous le fassions prisonnier, à l'état-major de la division russe la plus proche.

DEUX BONS PROPHETES



Il est parfois très intéressant de relire les journaux datant de plusieurs mois. Voici, par exemple, ce que disait le "Globe" de Londres, dans les premiers jours de février dernier :

"Le kaiser a promis au roi de Bavière la bataille la plus sanglante que l'on ait jamais connue. Nous n'avons peut-être pas tort de supposer que cette phrase sauvage veut dire qu'il y aura grande offensive allemande à l'ouest avant que les forces des Alliés en hommes et en canons aient atteint leur maximum.

"Les dix attaques qui ont été faites au cours de la semaine dernière auraient eu pour but, d'après cette hypothèse, de constater les points faibles du front occidental, et il faut nous attendre à ce que les armées allemandes se précipitent sur nous avec une énergie et une furie inconnues depuis la bataille de la Marne.

"Nos généraux et les Français ne désirent rien de mieux et attendent l'issue de cette attaque avec toute la confiance que le kaiser affecte dans son message au roi de Bavière. Tous les stratèges français et anglais sont unanimes à déclarer que pas une force susceptible d'être amenée par les Allemands contre les Alliés ne pourra percer. Si, comme cela peut être, une grande bataille se joue prochainement, nous prédisons en toute confiance qu'elle aura pour résultat une grande défaite allemande."

Le Kaiser avait été bon prophète ; la bataille de Verdun qui commença à la fin du même mois de février fut en effet la plus sanglante que l'on ait jamais connue.

Toutefois le "Globe" fut meilleur pro-

phète encore en disant qu'une grande bataille signifierait une grande défaite pour les boches.

— o —

L'HOMME AU CHIFFRE 7



Au cours d'une visite au front le tsar se rendit dans les tranchées avancées, alors que se poursuivait un violent feu d'infanterie.

Les précautions prises à cette occasion furent simplement celles qu'il est d'usage d'observer lorsqu'un officier d'état-major visite une tranchée.

Devant cette simplicité, les soldats se refusèrent à croire que celui qui était à leurs côtés était le tsar, d'autant que le souverain portait une capote de soldat, sans aucune décoration.

Avisant un des hommes présents, crédule comme ses compagnons quant à l'identité du visiteur, il lui demanda :

— A combien de combats as-tu pris part ?

— Sept, répondit l'homme, un vétéran de la province d'Orel, qui s'était déjà battu à Port-Arthur.

— Combien de blessures ?

— Sept.

— Etrange... As-tu des enfants ?

— Sept.

— Alors, il faut que tu aies sept têtes.

Pour comprendre cette parole du tsar, il faut savoir qu'en Russie un proverbe dit qu'un sergent a sept têtes. En faisant cette réflexion au soldat, l'empereur russe lui accordait donc le grade de sous-officier.

C'était assurément un grade bien mérité.

LES ORFEVRES DU FRONT



Deux grandes industries, sur le front, se partagent les loisirs de nos poilus. D'abord les bagues d'aluminium, qui sont toujours en vogue malgré les concurrences parisiennes et malgré aussi les procédés déloyaux de ceux qui, à défaut de fusées d'obus boches, font fondre de vieux quarts ou d'antiques gamelles.

Un seul bureau de poste auxiliaire de Verdun en a, pour sa part, expédié plus de cent mille toutes closes en des boîtes d'allumettes suédoises, l'emballage rêvé, dont le format a fait le désespoir de la buraliste, qui n'y pouvait coller ses tampons et ses timbres.

Mais la bague vient d'être détrônée par le coupe-papier ciselé dans les ceintures de cuivre d'obus boches.

Cela, c'est le triomphe, le fin du fin ! Il n'est pas un cantonnement du front qui n'ait ses quatre ou cinq ateliers.

Dès qu'un obus a éclaté, cinquante poilus s'élancent à la recherche de la ceinture. Si c'est un 77 qui est tombé, les coupe-papier seront maigres, pour classes pauvres, dans les prix de 25 cents.

Si c'est un 380, ce sera le coupe-papier pour bureau-ministre.

On jauge à l'heure actuelle, sur le front, l'importance des projectiles, non pas aux dégâts qu'ils occasionnent, mais au format du coupe-papier qu'ils procureront !

— o —

Dans une seule des principales oasis du désert africain on a creusé plus de 600 puits artésiens qui ont transformé cette oasis en un véritable paradis terrestre, tellement la fertilité du sol a été augmentée par suite de l'arrosage.

UN MOYEN DESESPERE



La scène se passe à Strasbourg, sur les bords de l'Ill, la nuit.

Un pauvre diable, mourant de faim, a décidé d'en finir en se jetant à l'eau. Le saisissement du froid ranime le désespéré à l'instinct de conservation. Il appelle à l'aide, il se débat; mais deux agents allemands, qui se promènent sur le quai, restent insensibles à ses cris.

Soudain, une idée lumineuse traverse son esprit: dans un dernier effort, il soulève la tête au-dessus des flots et crie de toutes ses forces:

—Vive la France!

A l'instant même, les agents plongent dans la rivière, empoignent le malheureux, le ramènent sur la berge et le conduisent en prison où, pendant cinq ans il sera nourri, logé et... content!

— o —

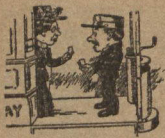
LES CHEVAUX ARABES



Les chevaux arabes, montrent un courage surprenant dans les batailles, et ils sont fidèles jusqu'à la mort à leur cavalier. Un de ces chevaux est-il blessé, il court pendant qu'il se sent assez de force,

mettre à l'abri son cavalier; si au contraire son cavalier est blessé et tombe, le fidèle animal reste auprès de lui, au mépris de tout danger, hennissant de toutes ses forces pour appeler l'attention des brancardiers.

TU AS TUÉ MON PÈRE



La scène se passe, dit la "Métropole d'Anvers" dans un tramway de cette ville.

Un capitaine allemand voyant, à côté d'une dame en deuil, un enfant le regarder avec attention, lui dit en français, avec un sourire débonnaire :

—Tu le trouves beau, dis, mon uniforme?

L'enfant qui sait sans doute qu'il n'est pas prudent de laisser sans réponse l'interrogatoire d'un officier boche, répond, mais d'un air grave :

—Oui, monsieur.

—Et pourquoi le regardes-tu comme ça?

—Parce que, moi aussi, je veux devenir un officier.

—Ah!

L'Allemand qui a remarqué le ton résolu du petit bonhomme, demeure un instant rêveur, puis il dit :

—Tu as l'air bien sérieux pour ton âge, petit. Pourquoi ne ris-tu pas?

Alors, vient, dans sa splendide innocence, la réponse terrible, inexorable de l'enfant :

—Je ne ris pas parce que tu as tué mon père.

Le "bon officier" blêmit, se lève et descend à l'arrêt suivant, sans mot dire. Sa jovialité a disparu. Il a compris ce que signifie la haine d'un peuple.

— o —

Contrairement à ce que l'on aurait pensé, les "gratte-ciel" américains ont résisté jusqu'ici, dans plusieurs occasions, aux tremblements de terre. Ils ont été ébranlés fortement mais ils ont résisté mieux que la plupart des petites maisons.

VIEUX OS, VIEUX CHIFFONS



L'Empereur boche ne serait-il qu'un impérial chiffonnier? Voici ce qu'il permet d'écrire dans le "Koelnische Zeitung", journal du doux pays des soudards :

"L'attention de notre peuple ne saurait être trop appelée sur l'incalculable valeur des quantités de graisse, de glycérine et de chaux extraites des vieux os et qui, maintenant que nos fournitures de coton sont supprimées par le blocus anglais, sont plus précieuses que l'or pour les autorités militaires qui ont besoin de substances explosives.

"Un grand nombre de patriotes conservent déjà leurs débris d'os et les remettent aux ramasseurs officiels. Toutefois ceux-ci ont eu peu de succès dans les classes aisées. Trop de ménagères et de servantes considèrent les vieux os comme un embarras et les brûlent pour éviter l'intrusion des ramasseurs. Les chiffons sont jetés comme jadis. Le papier est brûlé dans les fours et détruit inutilement.

"Il faut que cela cesse. Chaque chiffon de papier a son utilité. Le marché de la guerre en dépend."

Comme quoi, en Bocharabie, si les traités ne sont que des chiffons de papier sans valeur, les vulgaires chiffons de papier ont une importance extrême pour le salut de l'empire...

Tas de chiffonniers malpropres!

— o —

Les accordéons ont été inventés en 1829.

LA DOUANE IMPITOYABLE



Un soldat amputé et actuellement en traitement à Redon, vient de recevoir de la gare de Paris-Nord une invitation à retirer un paquet de cigarettes qui lui a été expédié du Canada.

A cette invitation formulée en moins de 60 lignes, tant manuscrites qu'imprimées, est jointe une autre invitation (200 lignes) à payer pour droits de douane la somme de \$1.92. Il y a cent cigarettes. Chaque cigarette reviendrait donc au poilu à un peu moins de deux sous.

Mais le poilu veut se montrer généreux. Puisque l'Etat français, en échange de sa jambe, ne croit pas devoir lui offrir quelques cigarettes en franchise, c'est lui qui va abandonner ses cigarettes à l'Etat.

Elles seront fumées par les douaniers, qui ont le droit au tabac gratuit.

— o —

L'HYGIENE DU SOLDAT RUSSE



On se baigne beaucoup en Russie. La plus modeste demeure a son petit banja ou bain de vapeur.

Depuis la guerre, les trains militaires ont été aménagés de telle façon que les soldats puissent encore se baigner et se doucher.

Les voitures des trains-bains sont tapissées de feutre et de liège. L'eau est chauffée par la chaudière de la locomotive; les compartiments de déshabille ment et de rhabille ment sont commodément aménagés. Ils ont chacun quarante-huit sièges.

Chaque soldat reçoit un ticket corres-

pondant à un siège. Il place ses vêtements dans un des filets et met son linge sale dans l'autre.

Pendant que le soldat est au bain ou à la douche, les garçons de salle prennent le linge qu'il a ôté et le portent à la désinfection qui se pratique dans un local où tous les parasites sont détruits par des vapeurs de formaline.

Pour le bain, chaque homme a droit à un pain de savon, à une brosse dure et à un paquet de soude servant au lavage des pieds.

Après le bain, le soldat se fait coiffer et passe dans la salle à manger où il reçoit un repas substantiel.

— o —

LA MALADIE DE L'AIR



Les fatigues considérables qui, en certaines circonstances, ont été imposées par leur service aux aviateurs militaires, ont donné lieu à certaines indispositions assez curieuses, dont la plus commune est la "maladie de l'air".

Elle affecte le pilote qui a volé pendant longtemps sans atterrir. Ses manifestations consistent en d'intolérables nausées, souvent suivies de vomissements et accompagnées de violents maux de tête et d'une insurmontable envie de dormir.

Une descente rapide d'une haute altitude vers le sol cause aussi ces perturbations, que les physiologistes expliquent par des troubles de la circulation du sang: l'aviateur n'a pas le temps d'adapter son organisme au changement presque immédiat de la pression atmosphérique qui est le résultat de la descente.

— o —

LES BOCHES TANNENT LA PEAU HUMAINE



Un officier anglais qui a séjourné plusieurs années dans la région du Cameroun nous apprend que les Allemands avaient établi là une industrie macabre; il ne s'agit de rien moins que du tannage de la peau humaine.

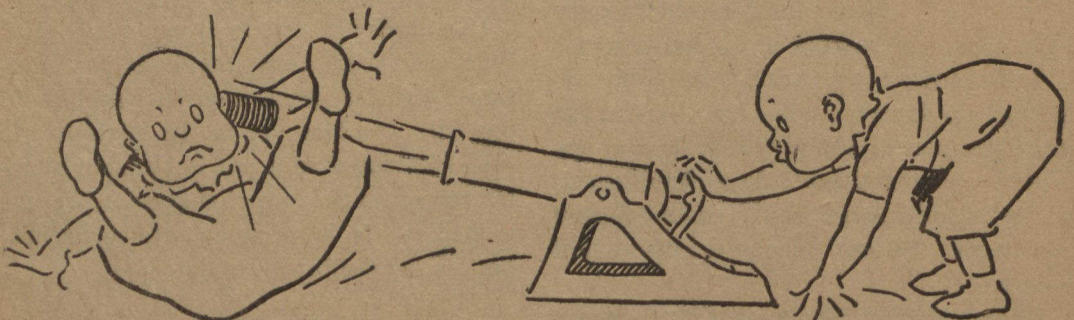
Le concours de naturels aidant, ils écorchèrent les cadavres des enfants et des adultes morts de mort violente: la peau est alors préparée et tannée. On obtient un produit extrêmement souple, presque velouté, qui est, sous une fausse dénomination, envoyé en Allemagne pour être travaillé.

Il n'est pas rare de rencontrer des officiers allemands possesseurs de portefeuilles en peau humaine, luxueusement montés, rehaussés de chiffres et d'attributs nobiliaires, en or ou en argent.

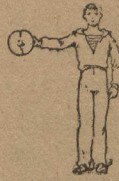
Le commerce de ces objets se fait couramment à Berlin; mais nous devons à la vérité d'ajouter qu'il se pratique en secret.

Tanneur de peau humaine!... Il ne manquait au Boche, pour le compléter, que ce titre barbare.

— o —



DISTRACTION



Un brave poilu qui, dans la vie civile, dirige une importante revue littéraire et musicale fait les cent pas sur le trottoir d'une gare en attendant le départ de son train auquel on ne se décide pas à atteler une locomotive.

Un officier fait la même promenade en sens inverse.

Les deux soldats se rencontrent.

Notre confrère qui a l'habitude, en marchant, de penser à un tas de choses, oublie de saluer son supérieur.

Nouvelle promenade, nouvelle rencontre, nouvel oubli du poilu qui n'a pas encore acquis une notion exacte de la discipline militaire.

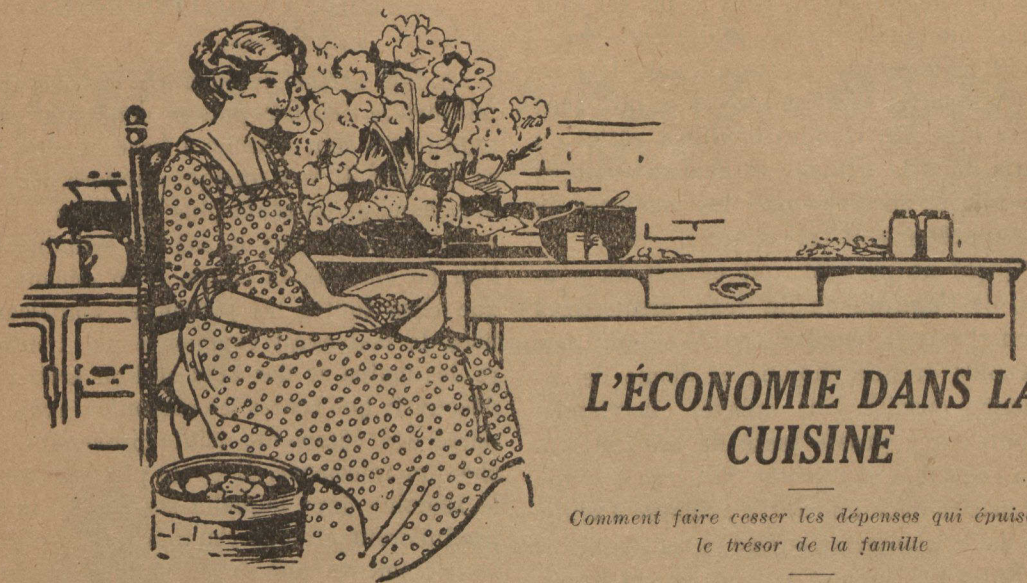
L'officier étonné s'arrête et dit à son subordonné:

—Eh bien! j'attends...

—Moi aussi, répond simplement l'autre, en regardant d'un air découragé le train immobile.

L'officier ne put s'empêcher de sourire et s'en fut attendre à l'autre bout du quai pour éviter tout nouvel accrocs à la discipline.

— o —



L'ÉCONOMIE DANS LA CUISINE

Comment faire cesser les dépenses qui épuisent le trésor de la famille

(Suite d'un précédent article)

Aucune nourriture ne devrait être gaspillée. Si les fruits mûrissent plus vite que vous pouvez les manger, faites-les cuire avec beaucoup de sucre, laissez-les refroidir et servez-les avec de la crème pour dessert. Choisissez les tomates qui sont trop molles pour être mangées en salade et faites-les cuire à l'étuvée. Si les concombres sont trop mûrs, pelez-les, coupez-les en tranches épaisses, plongez-les dans une pâte composée de farine, d'œufs et de lait battus ensemble et faites-les frire. En préparant le céleri, mettez de côté les branches extérieures, coupez-les en petits morceaux, faites-les bouillir dans de l'eau légèrement salée jusqu'à ce qu'ils soient tendres et servez avec une sauce à la crème épaissie avec très peu de "cornstarch".

C'est possible littéralement de ne pas perdre une bouchée de nourriture, mais il faut beaucoup plus d'adresse pour faire des plats appétissants avec des restes qu'il n'en faut pour en faire avec des ali-

ments frais. Si, par exemple, il vous reste une tasse à café de tomates, faites-les chauffer, mettez dedans un peu plus de sel, de poivre, de sucre et de beurre, ajoutez une pinte de lait doux et lorsque ceci commence à bouillir, mettez vivement dedans une demi-cuillerée à thé de soda. Le résultat est une soupe délicieuse.

Les tranches de pain qui sont restées après le repas et les croûtes au bout du pain doivent être rôties et roulées en miettes. Elles doivent aussi être plongées dans une pâte claire composée d'œufs battus et de quelques cuillerées à soupe de crème et frites ensuite dans de la graisse de bacon ou de lard. Les petits morceaux de pain qui restent après un repas pourront être utilisés pour farcir des volailles ou autres rôtis.

Une grosse quantité de beurre peut être épargnée en substituant de riches jus de viande, qui sont beaucoup aimés par les grandes personnes aussi bien que par les enfants, mais rien autre chose n'est aussi souvent gâté que la préparation de ces

jus de viande. Quelquefois le jus est sans goût, quelquefois trop gras, mais rarement juste ce qu'il faut qu'il soit. Il y en a trois sortes différentes—ceux qui sont faits avec des viandes bouillies, rôties ou cutis dans la graisse, et chacun requiert un apprêt spécial—mais les manières de les apprêter sont très simples.

Quant au premier, que ce soit du poulet, de l'agneau ou du veau, assaisonnez bien et laissez bouillir jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une chopine et demie de liquide; ensuite sans enlever la viande, ajoutez une grosse tasse de lait; mélangez ensemble une grosse cuillerée à soupe de beurre dans une autre cuillerée à soupe de fleur, ajoutez et laissez le tout bouillir.

Enlevez le poulet frit ou les côtelettes, agitez complètement dans le beurre chaud, la graisse ou l'huile et une cuillerée à soupe de fleur, prenant grand soin à ce que votre viande ne colle pas au fond; ajoutez lentement une demi-tasse de jus de viande et remuez constamment jusqu'à ce que le tout bouille.

Enlevez le rôti; mettez le plat de côté pendant quelques minutes et écumez ensuite la graisse; remettez sur le feu; ajoutez une tasse à thé de lait dans lequel une cuillerée à soupe de fleur aura été délayée et remuez jusqu'à ce qu'il bouille. Quelque peu de pratique vous permettra de faire une sauce parfaite dont la famille ne se lassera jamais. (A suivre)

— o —

La police secrète de Paris est complètement différente de la police régulière. Les membres de la police secrète sont généralement inconnus les uns des autres et sont souvent employés pour surveiller un des membres de leur corporation.

VETEMENTS EMPOISONNES

Le fait arrive quelquefois lorsque des teinturiers peu scrupuleux emploient des teintures à bon marché à base de chlorure de zinc. Il y a quelques années, à Birmingham, on constata plus de 60 cas d'empoisonnement dans la même semaine et l'on en chercha la cause. L'on découvrit que chez toutes les personnes empoisonnées, le mal avait commencé par l'enflure des mains et des bras et l'on arriva à découvrir que toutes les personnes avaient porté des vêtements teints provenant de chez un teinturier. Il avait plu beaucoup la semaine dans laquelle ces accidents se produisirent et sous l'action de la pluie, les vêtements une fois humides avaient développé des vapeurs empoisonnées qui avaient été causes des accidents, c'est là le danger des couleurs à base de chlorure de zinc.

— o —

LA PROVENANCE D'UN RUBIS

Le rubis qui se trouve dans le centre de la croix de Malte qui surmonte la Couronne Royale d'Angleterre est celui qui a été donné au Prince Noir par le roi Pedro de Castille après la bataille de Nájara. Le Prince Noir est le surnom que porte dans l'histoire le prince de Galles Edouard, fils du roi Edouard III. Il fut comme son père, un des plus redoutables ennemis de la France. C'est son père Edouard III qui remporta la célèbre bataille de Crécy sur Philippe de Valois, roi de France, en l'année 1346. Henry V d'Angleterre portait ce rubis sur son casque à la bataille d'Azincourt en 1415. Plus tard elle fut insérée dans la Couronne Royale où elle est toujours restée.

— o —

NETTOYAGE DES DÉLICATS VÊTEMENTS D'ÉTÉ POUR DAMES



des sortes les plus soignées et les plus coûteuses peuvent nous être confiés avec sécurité pour le nettoyage à sec.

Il n'y a aucun risque de danger, quel qu'il soit, pour le tissu ou les nuances, pour cette raison que notre procédé, très soigné, est exécuté à la main, entièrement par des opérateurs soigneux et expérimentés.

C'est une chose remarquable que l'amélioration apportée aux robes de ce genre par notre procédé.

Faites-en l'essai pour vous-même.

Un coup de téléphone vous amènera aussitôt notre voiture de service.

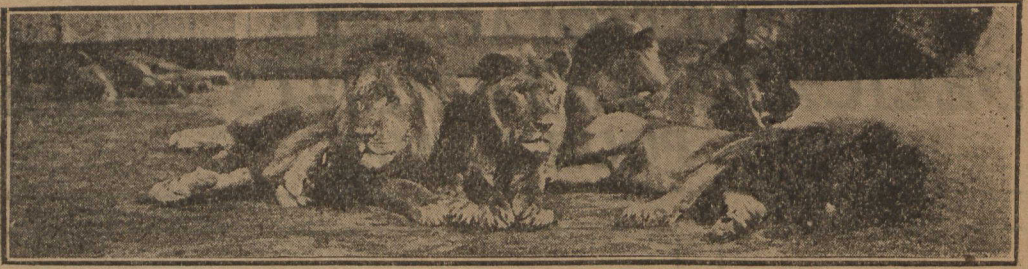
DÉCHAUX FRÈRES, Experts Nettoyeurs Français

Téléphone Bell Est 51 et 52 — Téléphone Bell Est 301

Succursale :
197 Ste-Catherine Est

Atelier :
661 Montcalm.

Succursale :
710 Ste-Catherine Est



Une famille de lions.

LE ROI DES ANIMAUX ET SON GIBIER PRÉFÉRÉ

A tort ou à raison, c'est le lion qui a le titre de roi des animaux ; d'aucuns prétendent que c'est plutôt l'homme, ne les chicamons pas sur ce sujet puisque nous ne parlons ici que des êtres à quatre pattes .

Le lion, n'est après tout qu'un chat ou plutôt, c'est le type d'une sous-genre de chats mais l'énormité de sa taille, la quantité de nourriture qui lui est nécessaire et la longueur des griffes qu'il possède n'en feront pas de sitôt le remplaçant, dans les maisons, des vulgaires "minous" dont les miaulements charment nos nuits par leur douce musique.

Le lion est un animal un peu encombrant. Du museau à la pointe de la queue, il atteint jusqu'à huit pieds de longueur et son poids dépasse quelquefois 500 livres. Quand à sa force, qu'il suffise de dire que, d'un seul coup de patte, il brise la colonne vertébrale d'un cheval et qu'il peut faire des sauts de douze pieds en hauteur.

Un tel animal a, naturellement, bon appétit. Aussi, dans les régions où il vit, tous les propriétaires de troupeaux se plaignent de son voisinage et lui font une chasse acharnée. Ont-ils raison ? Les uns

disent oui, les autres affirment le contraire.

Le lion et les grands carnassiers ont toujours eu leurs défenseurs, qui prétendent, non sans raison, que la terre serait devenue depuis longtemps inhabitable, si la multiplication des espèces herbivores pouvait s'effectuer sans obstacles.

Un explorateur africain, M. David G. Longworth, illustre cette théorie en montrant que la destruction des lions de l'Ouganda arrête la mise en exploitation de cette riche contrée, si propice à la colonisation blanche.

Les immenses troupeaux d'antilopes et de zèbres qui peuplent les plateaux de l'Afrique orientale détruisent les récoltes des nouveaux colons, et leur causent des dommages considérables.

Zèbres et antilopes sont les pires ennemis de l'agriculteur, qui se désole en constatant que les lois les couvrent de leur protection, alors que les lions, ennemis de ses ennemis sont massacrés sans merci.

Pour vivre, un lion doit égorger par semaine un minimum de deux grands herbivores, antilope ou zèbre. Dans le seul voisinage de Nairobi, en une seule saison, les

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES
PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM
DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garantissant absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine
de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

chasseurs ont abattu 346 lions.

Cette hécatombe signifie déjà que 36,000 ou 40,000 zèbres ou antilopes ont été préservés de leur fin morale, du fait de l'intervention du chasseur, dans la seule région de Nairobi.

M. Longworth est d'opinion qu'il faudra changer les lois de chasse en Afrique orientale, si l'on veut encourager la colonisation. Une pétition que l'on fait circuler dans la colonie demande nettement que le lion soit protégé contre ces expéditions cynégétiques, et que désormais,

tout chasseur désireux d'abattre un de ces carnassiers soit tenu de montrer auparavant vingt queues de zèbres.

Il est bon de faire remarquer que, sous le régime actuel, un sportsman ne peut tuer ou capturer que deux zèbres et douze antilopes de grande taille, après paiement d'un droit de 250 dollars.

Le même explorateur a rencontré M. Roosevelt sur les hauts plateaux de l'Ouganda, l'ex-président avait tué 3 lions en 5 jours de chasse, et avait aperçu, spectacle rare, un troupeau de 17 girafes.



Le gibier préféré du lion : un zèbre.

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écri-ront—Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles et les ramener à leur force et leur élasticité normales. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié que le PLAPAO-PAD a guéri leurs hernies—certains cas étant des plus graves ou des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant, minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

Le PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est chauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F", est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui donne la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force—Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu—

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour—

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force—

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration—

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT—ce n'est pas un envoi C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute l'information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.

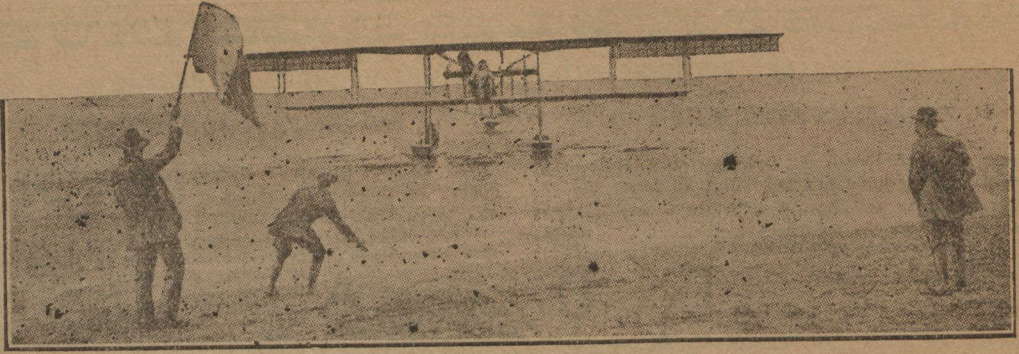
Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
 Block 2140, St. Louis, M., U. S. A.

Pour un essai gratuit de Plapao et le livre de Mr. Stuart pour la hernie.

Nom

Adresse

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.



EN HYDRAVION SUR LA BAIE DE SALONIQUE

Rrrrrffiletetete... rrrr... Après quelques coquetteries, quelques hésitations, un coup de pince ici, un coup de tournevis là, le moteur gronde enfin d'une voix ronde et pleine. Son monotone chant de contrebasse annonce le départ, et le gros poisson volant, aux larges ailerons, glisse en éclair sur le petit chemin de planches qui va du hangar à la mer.

Le campement des hydravions est dissimulé dans un coin perdu de la rade. Quelques grandes tentes, autour desquelles sont rangées les caisses des appareils, aménagées en ingénieux cottages...

Tous les aviateurs de l'armée d'Orient habitent ainsi dans leurs caisses. Des murs, un plafond, un plancher, c'est tout ce qu'il faut pour une jolie maisonnette. On y peut installer un lit, une table et deux chaises. Une petite fenêtre à carreaux de mica donne le nécessaire de lumière. Quelques verges de toile de couleur tendue avec art, le sourire amical de quelques photographies suffisent à parer d'une grâce d'intimité ces chambrettes en

camp volant—sans calembour.

Loin de la ville, en petits Robinsons, les hydravions et leurs pilotes veillent au bord d'une grève vaseuse devant un bel horizon marin que ferment la plaine grise du Vardar et l'austère profil de l'Olympe. Chaque jour, matin et soir, ils s'envolent au-dessus de l'eau et patrouillent loin dans la baie.

... Nous filons sur l'eau que notre frêle coque effleure à peine. Nous ne nous sentons pas tributaires de ce redoutable élément. Placé tout à fait à l'avant, dans le petit trou du passager, je reçois au visage l'écume que nous soulevons. Notre marche ailée est douce et régulière déjà comme un envol. Le moteur, qui faisait tant de bruit tout à l'heure, semble maintenant murmurer. Sa chanson se perd dans le vent de notre course. Et, brusquement, sans que je me sois aperçu de rien, nous sommes à la hauteur des mâts d'un cuirassé voisin.

Ce miracle si nouveau est devenu banal. Tandis que nous nous élevons rapidement

MARCHANDS ET INVENTEURS

Mercerie, draperie, articles de fumear, bric-à-brac, papeterie, articles de fantaisie, cartes postales illustrées, jouets, confiserie, bijouterie, montres, 13 cts. Egalement: articles de bazar, musique à bouche, coutellerie, diverses choses de pharmaciens, balances, etc. Catalogue de commerce illustré avec avis, 6 centims.
H. Michaels & Fils, 14 et 15 Cromwell House.

*Fulwood Place, Holborn,
London, W. C.*

En France le travail de la vigne occupe, paraît-il à certaines époques de l'année près de la moitié de la population.

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).

192 RUE ST-DENIS, MONTREAL.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL
COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

DES examens pour l'admission au collège des Cadets de la Marine ont lieu dans les centres de la Commission du Service Civil au mois de mai de chaque année, et les candidats reçus entrent au collège vers le 1er août qui suit l'examen.

Les inscriptions pour ces examens sont reçues jusqu'au 16 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil à Ottawa; on peut obtenir de lui des Blancs de formules de demande d'entrée.

Les candidats doivent avoir au moins 14 ans, mais pas plus de 16 ans au 1er juillet qui suit l'examen.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus sur demande adressée à M. G. J. Desbarats, C.M.G., député ministre du Service Naval, Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Député Ministre du Service Naval.

Département du Service Naval,

Ottawa, 12 juin 1916.

Toute publication non autorisée de cet avis ne sera pas payée.

Maison Fondée en 1860

PROF. LAVOIE

SATISFACTION ASSUREE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets

- pour -

Dames et Messieurs

Une spécialité

CHEVEUX TEINTS DE TOUTES
LES COULEURS

COIFFURES POUR LES BALS ET
LES SOIREES



SANS



AVEC

Toujours en mains un assortiment Complet de Tresses en cheveux naturels; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Importateur direct de Paris
et Londres.



8 Notre-Dame Ouest
Montreal, P. Q.

TELEPHONE MAIN 6106

au-dessus de la mer Egée, qui fut le tombeau d'Icare, je songe combien cette promenade aérienne, il n'y a pas dix ans, aurait pu sembler fabuleuse. Elle n'est même plus curieuse aujourd'hui. Ce n'est qu'un des mille gestes quotidiens de cette guerre. En cette même minute, des centaines d'avions volent, sans doute, à travers vingt ciels. Le vieux rêve s'est réalisé, complètement et juste à temps...

Au-dessus de Salonique

Nous volons maintenant au-dessus de Salonique. Vue d'une barque en rade, la ville semble un grand mur dressé, et voici que nous l'apercevons toute plate. Ses petits toits de brique pâle donnent aux maisons des airs de coquille fragile. Qu'est-ce qui respire dans chacune des cases de ce damier mystérieux? Je songe aux avions allemands de la semaine passée planant sur le même tableau. Comment auraient-ils pu choisir la portée de leurs coups? Quelle étrange loterie! Sur lequel de ces toits allait tomber leur bombe? Qui tuerait-elle? Peu leur importait. Leurs meurtres ne visaient qu'à semer l'épouvante.

Nous passons au-dessus des camps, dont les tentes, vues d'en haut, s'aplatissent comme de petites tartes de pâte prêtes à être mises au four. Un glissement sur l'aile, un virage, et nous voici de nouveau sur la rade. Nous sommes assez haut maintenant, 2,000 pieds environ. Les barques sont de petits points blancs. Les vaisseaux de haut bord prennent des aspects de jouets d'enfant.

Je me pose la question. Des aviateurs ennemis, qui ne pourraient pas songer à descendre plus bas, s'ils ne voulaient pas être descendus tout à fait, pourraient-ils atteindre ces cibles minuscules?

Nous longeons toute la côte. J'aperçois, à droite, la plaine du Vardar, déjà verdissante. Au loin se dresse la ligne des cimes au pied desquelles s'accrochent les avant-postes allemands. Devant moi, l'Olympe, sous son large accent circonflexe de neige et d'argent.

L'air me fouette brutalement, mes yeux pleurent. Nous ne sommes pas loin d'une altitude de 3000 pieds et nous filons à près de 95 milles à l'heure. Sans le vent, je ne m'en douterais pas. L'appareil semble presque immobile. Une faible secousse de temps en temps nous avertit que nous sommes suspendus dans l'espace. Mais, malgré cela, quelle étonnante impression de stabilité! On croirait que c'est nous le point fixe et que le paysage est accroché à notre esquif comme un tableau à un clou.

Nous survolons Karabournou. Au loin s'affile l'isthme de Pinakia. Nous redescendons vers la mer, qu'une légère brise moire. Les sillages des bateaux y ont dessiné de capricieuses broderies à jour. Notre vue va beaucoup plus loin que celle d'un torpilleur. L'horizon des aigles est plus vaste que celui des hommes.

Le ciel, ce même ciel où les dieux de l'Olympe, jadis, voyageaient dans leurs chars, est d'une grande douceur lumineuse. Nous sommes revenus au-dessus de la terre. Nous sommes, de nouveau, très haut, et cependant pas un détail qui ne se profile pour nous avec une netteté précise. On dirait que la distance affine les contours.

Nous marchons vers la montagne. C'est elle qui semble courir à nous.

De temps en temps, d'amusants effets de perspective. Une route toute blanche, vue à angle droit, se dresse brusquement debout, comme un mât, comme un mina-

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

LA POUDRE A PATE

Cook's Friend

BAKING POWDER

Se vend maintenant en boîtes de fer-blanc aux mêmes prix qu'elle se vendait en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces

15c la demi-livre—10c le

quarteron.

Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862

Fabriqué par W. D. McLarn, Limitée, MONTREAL.

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin des

Suit Cases et Sacs de Voyages à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

— LA —



Farine préparée de Brodie

La Farine préparée XXX de Brodie jouit de la plus grande popularité parmi les ménagères économes. Cette bonne renommée est justifiée, parce que:

La Farine préparée XXX de Brodie fait des pâtisseries, gâteaux et biscuits meilleurs et plus légers qu'avec tout autre produit;

La préparation soignée de cette farine lui conserve en totalité le gluten et les phosphates qui en sont les aliments principaux;

La Farine préparée XXX de Brodie est non seulement saine, économique, nourrissante et de conservation facile mais, de plus, elle donne droit à de superbes primes, argenterie, vaisselle, verrerie, etc., obtenues avec les sacs vides. Demandez partout

La Farine préparée XXX de Brodie

Brodie & Harvie, Ltée, 14-16 Bleury, Montréal

ret. Puis, elle s'incline vers le sol et redevient horizontale.

C'est au-dessus d'une usine que nous commençons les spirales de notre descente. Que la chute est rapide! Nous glissons d'une aile sur l'autre. Les arrêts et les reprises calculés du moteur donnent à la fois comme le soupçon d'une inquiétude, et, en même temps, une ferme impression d'agilité consciente et sûre. Nous filons légèrement au ras des toits et nous nous posons sur l'eau en trois bonds gracieux. Encore quelques courbes en rade et nous fonçons sur le hangar où nous nous arrêtons net. Nous avons fait plus de 60 milles.

Au moment même où nous reprenons terre, un autre oiseau français s'envole.

Nos ailes ne cessent jamais de planer sur cette Macédoine, où dorment quelques-uns de nos destins. Notre cocarde est toujours visible en ce coin de ciel.

Tant d'activité sera-t-elle vaine? L'armée d'Orient veut travailler, elle aussi, à vaincre l'Allemagne. L'armée d'Orient piaffe et rêve de combats féconds, l'armée d'Orient qu'immobilisent... les Bulgares!

Edouard Helsey.

— o —

Tout le monde sait que la terre tourne sur elle-même et qu'elle accomplit son mouvement de rotation complète en 24 heures; mais ce que peu de personnes savent c'est la vitesse effrayante de ce mouvement rotatoire. Dans ce court espace de temps, 29 heures, la terre, à la hauteur de l'équateur, tourne à la vitesse vertigineuse de 1507 pieds à la seconde ce qui équivaut à une vitesse de 17 milles à la minute.

Les FEMMES RUSSES A LA GUERRE

Le 23 septembre 1915, une simple soeur de charité, Mme Rima Mikailovna Ivanova se trouvait avec le régiment d'infanterie d'Orenbourg, quand un feu terrible abattit à la fois son colonel et dix officiers. Les hommes commençaient à fléchir. Mme Ivanova s'élança, fit appel à leur dévouement, les entraîna et les ramena jusqu'aux tranchées ennemies. C'est alors qu'une balle atteignit mortellement cette héroïne, dont la dépouille a été honorée de la croix de Saint-Georges de 4e classe. Une autre soeur, Mme Inna Vitalevnia Poiré (évidemment de descendance française), a reçu la médaille de Saint-Georges pour avoir, en septembre continué jusqu'à la dernière minute à soigner ses blessés sous le feu, dans un village que l'arrière-garde russe allait abandonner.

De tels dévouements féminins ne sont point rares en Russie et ils sont d'autant plus remarquables qu'ils sont inspirés par le seul patriotisme : il faut en effet savoir, sans vouloir en rien pour cela diminuer le mérite admirable de nos soeurs catholiques, qu'en Russie les soeurs de charité n'appartiennent à aucun ordre religieux et ne sont point assujetties à une discipline monastique quelle qu'elle soit. Leur vie morale dépend uniquement des dispositions successives de leur conscience. Or, en Russie, l'être humain — le jeune homme et la jeune fille — croît, se développe avec une liberté presque totale, sans subir au même degré que chez nous l'emprise de l'éducation officielle ou le modèlement incessant produit par les exigences paternelles ou maternelles.

Si, en Occident, la femme nous appa-



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal.

LE SPECIALISTE BEAUMIER
A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, RUE SAINTE-CATHERINE EST, Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

ON MAIGRIT rapidement sans régime
et

SURTOU SANS DANGER

avec les

Tablettes Le Roy

En vente dans toutes les Pharmacies.



LE TRAITEMENT \$3

Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé **GRATIS** contre 4 cents pour frais postaux par

M. JULES LeROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Si vous ne pouvez vous procurer les *Tablettes LeRoy* chez votre pharmacien, écrivez au fabricant.

Vos Sourcils et vos Cils sont-ils aussi charmeurs que les miens?



LE CILOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. *Absolument inoffensif.* Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs)

25c, 50c et \$1.00.

M. JULES LeROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c Notre-Dame Est, Montréal, Qué.
Téléphone Lasalle 1186.

Mesdames
Ne souffrez plus !

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? Pourquoi courir des risques, passer une vie chancelante et misérable, vous priver de presque la totalité des plaisirs de l'existence quand la guérison est assurée avec

FEMINALINE

(Recommandé par les Médecins)

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le Beau Mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux spécifique, plus de constipation, palpitations, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, Retards, Pertes, etc.

Ne laissez pas vos malaises s'aggraver. Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche. Procurez-vous **FEMINALINE** chez le fabricant ou le distributeur de ce produit bienfaisant. Le traitement de 30 jours ne vous coûtera qu'un dollar. Sur réception de votre adresse accompagnée de 10c pour frais, vous pouvez en recevoir suffisamment pour vous convaincre de son efficacité.

Ecrivez confidentiellement aujourd'hui même à **M. JULES LeROY, FABRICANT, Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.**



rait, malgré tout, comme un être de faiblesse, si les grandes colères des suffragettes anglaises nous ont tous fait éclater de rire, c'est qu'il y a dans nos esprits une opinion déjà faite et indéracinable. Même quand elle nous broie le crâne d'un coup de barre de fer, la femme nous apparaît encore comme un être léger, absurde et charmant, dont les excentricités sont d'un grand comique.

Voilà qui va bien, mais, ne l'oublions pas, il y a moins de divergences spirituelles entre les deux sexes en Russie qu'en Occident (ou au Japon). Ici, la présence d'une femme dans l'armée n'étonne pas. on constate cette présence comme un fait, mais qui ne saurait motiver des commentaires sans fin. En définitive, tout cela revient à dire qu'en Russie, où la femme est dans les mœurs de tous les jours, les hommes sont beaucoup moins persuadés que chez nous d'être le sexe fort, ce qui leur fait opposer peu de réactions aux entreprises du sexe prétendu faible.

Deuxièmement, beaucoup de femmes russes sont très instruites ; elles ont fréquenté les universités au contact permanent des hommes ; elles ont une mentalité masculine. Beaucoup demeurent tout à fait indifférentes à l'aspect qu'elles pourront avoir sous un accoutrement ou sous un autre. Sans nul souci, elles porteront longtemps la veste de cuir, les bottes ou quelque rude manteau. S'il le faut, elles font bon marché de leur chevelure et la sacrifient. En un mot, l'idée du "joli" ne les hante pas et elles peuvent pendant longtemps n'y pas penser.

La femme russe, en somme, a pour principale qualité d'être très "nature." C'est une plante qui a poussé à son gré sans nulle contrainte ; c'est un être dont les instincts personnels, les appétences individuelles l'emportent le plus souvent sur les résultats de la culture. On voit par-

fois, non loin du front, des princesses portant des noms historiques et dont les vêtements, la coiffure, les allures générales ne se distinguent que fort peu de ceux des plus humbles infirmières venues des hôpitaux de Pétrograd ou de Moscou.

Troisièmement, dans les familles très nombreuses de la Russie, frères et soeurs sont habitués à vivre en étroite compagnie sur un pied de camaraderie permanente qui fait que, par la suite, la pré-



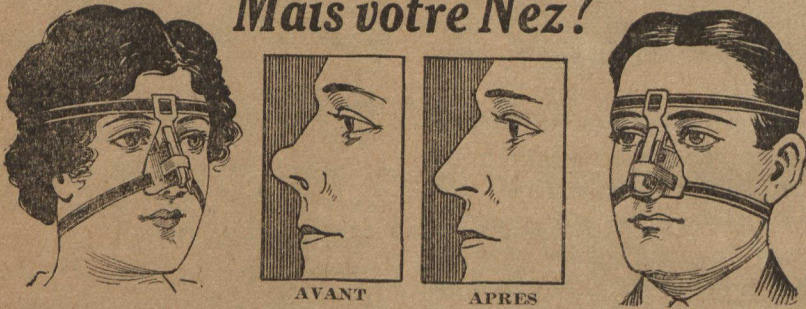
La princesse Chagovskaia aviatrice militaire.

sence d'une seule femme dans un groupe d'hommes, c'est-à-dire dans la grande famille militaire, surprend moins qu'elle pourrait le faire en Occident. L'homme ici, vis-à-vis de la femme est plutôt débonnaire et attendri que systématiquement entreprenant.

En outre, il y a, dans les masses profondes du peuple russe, des réserves inépuisables d'ingénuité, de naïveté douce.

Vous Avez de Beaux Traits

Mais votre Nez?



De nos jours et à notre époque, il est absolument nécessaire de faire attention à votre apparence si vous espérez profiter de ce qu'il y a de mieux dans la vie. Non seulement, vous devriez désirer avoir une apparence aussi séduisante que possible pour votre satisfaction personnelle, chose qui vaut seule tous nos efforts, mais vous constaterez que le monde, en général, vous juge beaucoup, sinon complètement, par votre "apparence", et en conséquence cela est heureux pour vous d'avoir en tout temps "la plus belle apparence".

Ne permettez à personne de vous voir autrement, cela sera préjudiciable à votre bonheur! Votre succès ou votre échec dans la vie dépend de l'impression que vous produisez constamment. Quelle sera votre destinée finale? Mon nouveau redresseur de nez "Trados" (modèle 22) rectifie maintenant d'une façon rapide, sûre et permanente, sans opération, les nez mal formés. Il est commode et n'empêche pas de vaquer à ses occupations quotidiennes. Ecrivez aujourd'hui pour avoir la brochure gratuite qui vous dit comment rectifier les nez mal formés sans qu'il en coûte un sou si l'on n'a pas satisfaction.

CE QUE LES AUTRES EN DISENT

Mademoiselle C. R.—Après avoir employé mon "Trados 22" pendant deux semaines, elle s'est aperçue d'une merveilleuse amélioration dans la forme de son nez.

Monsieur P. R. écrit:—Votre redresseur de nez fait tout l'ouvrage et j'en suis réellement satisfait; je le recommanderai à mes amis.

Mlle K. W., dit qu'elle obtient de beaux résultats et est très flattée de ce redresseur de nez.

Docteur F. D. G., écrit et dit qu'après l'avoir employé pendant deux semaines, il pense que le "Trados 22" est très bon et qu'il le recommande à ses patrons.

Monsieur J. B. est très content de ce redresseur de nez, et son nez paraît beaucoup mieux.

M. TRILETY,

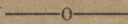
Spécialiste pour le Visage,

590 Ackerman Bldg, Binghamton, N-Y

qui font que des paysans armés et réunis en bataillon respecteront spontanément des jeunes filles, des jeunes femmes instruites, venues de leur propre mouvement se joindre à eux.

Toutes ces causes font que le féminisme non plus militant, mais militaire, a trouvé en Russie un milieu où il devait se développer.

Le jeune empire russe beaucoup moins assujéti que les peuples occidentaux aux traditions, aux règles, aux routines, aux préjugés que ceux-ci ont reçus d'un très accablant passé, le jeune empire russe est, en revanche, beaucoup plus plastique, plus malléable, plus riche de toutes ces "futurisations", de tous ces "possibles" dont sera fait l'univers de demain et où bien des dogmes qui nous paraissent encore sacrés, à nous, hommes du vieux monde, n'apparaîtront plus que comme les vestiges écroulés d'une ère évanouie.



LE MYSTÈRE DES EAUX PROFONDES

La température des profondeurs de la mer descend toujours à un degré très bas.

La lumière du jour n'y pénètre pas et il s'y produit une pression qu'on peut évaluer approximativement à une pression quatre-vingts fois plus forte que l'atmosphère où nous vivons.

À deux mille cinq cents brasses, la pression est trente fois plus forte que la pression de vapeur d'une locomotive tirant un train sur une pente très inclinée. Ceci étant établi sur des données toutes scientifiques, s'il arrive à un poisson, en en pourchassant un autre, de monter au-dessus d'un certain niveau, la vésicule remplie d'air qui lui permet de nager se dis-

tend sous l'effet de la diminution de pression et le porte toujours plus haut, malgré tous ses efforts dans le sens contraire.

Certains de ces poissons deviennent, parfois même, victimes d'un accident bizarre, presque incompréhensible, croirait-on, qui les fait "tomber en hauteur"; dans ce cas tout particulier, ils meurent violemment dès qu'ils quittent les niveaux qui leur sont coutumiers, et bien avant que leurs corps viennent à atteindre la surface, tout distors, et recroquevillés sur eux-mêmes.

Les requins du fond des mers, amenés à la surface des eaux, d'une profondeur de 500 brasses, expirent avant d'y parvenir.

Quelques-uns des organes propres aux poissons du fond des mers, se sont considérablement transformés suivant les changements qui se sont produits dans les lieux qu'ils habitent.

C'est ainsi qu'à neuf cents brasses leurs yeux se sont énormément élargis, pour leur permettre d'apercevoir la faible lumière qui peut encore parvenir jusqu'à eux.

Après mille brasses, ces organes s'agrandissent encore ou se réduisent au point que, dans certaines espèces, ils disparaissent complètement et sont alors remplacés par d'énormes tentacules.

À de très grandes profondeurs, la seule lumière qui permettrait à des yeux d'immenses proportions de voir quoi que ce soit serait la phosphorescence des animaux au fond de la mer.

Nous savons qu'à la surface de la mer, cette lueur est souvent très puissante.

Un savant anglais, Sir Wyville Thomson, n'a-t-il pas relaté qu'une nuit il vit la mer "avoir un tel éclat phosphorescent que des lumières et des ombres se proje-

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

taient sur les voiles, et qu'il était facile de lire des lignes de livres imprimées en très petits caractères''!

Il est des savants—et ils sont nombreux—qui assurent que certaines parties des profondeurs de la mer sont peut-être éclairées par ces lumières comme le sont les rues de nos grandes villes, sous l'action des lampes électriques.

Quelques poissons de haute mer possèdent deux rangées parallèles de petits organes circulaires et phosphorescents, courant tout le long de leur corps, et lorsqu'ils glissent par les eaux sombres des noirs abîmes, ils doivent ressembler à ces grands paquebots qui filent dans la nuit, projetant la lumière de tous leurs hublots...

— o —

LE CLUB DES 13

Il existait à Londres un club curieux, celui des 13, qui est disparu quelque temps avant la guerre.

Ce club, qui se composait de cent soixante-neuf (treize fois treize) membres, tenait ses assises dans un appartement comprenant treize pièces, toutes tapissées

en violet, qui est la couleur du mauvais regard et du malheur.

Tous les 13 du mois, les membres du club se réunissaient à dîner à treize tables dressées dans les treize pièces. Chacun d'eux portait à la boutonnière une plume de paon et autour du cou une cravate verte.

Chose curieuse, plusieurs membres des plus connus étaient devenus... superstitieux.

— o —

LA MORT A BON MARCHÉ

Il n'existe qu'une contrée au monde où l'on ne paie absolument rien pour être enterré, c'est en Suisse dans certains cantons. Dans ces cantons les riches et les pauvres sont tous enterrés aux frais du comté et avec la même cérémonie par des entrepreneurs de pompes funèbres désignés par le gouvernement.

— o —

En Chine toute la terre appartient à l'état et le cultivateur loue à peu de frais l'espace de terrain qu'il veut cultiver.

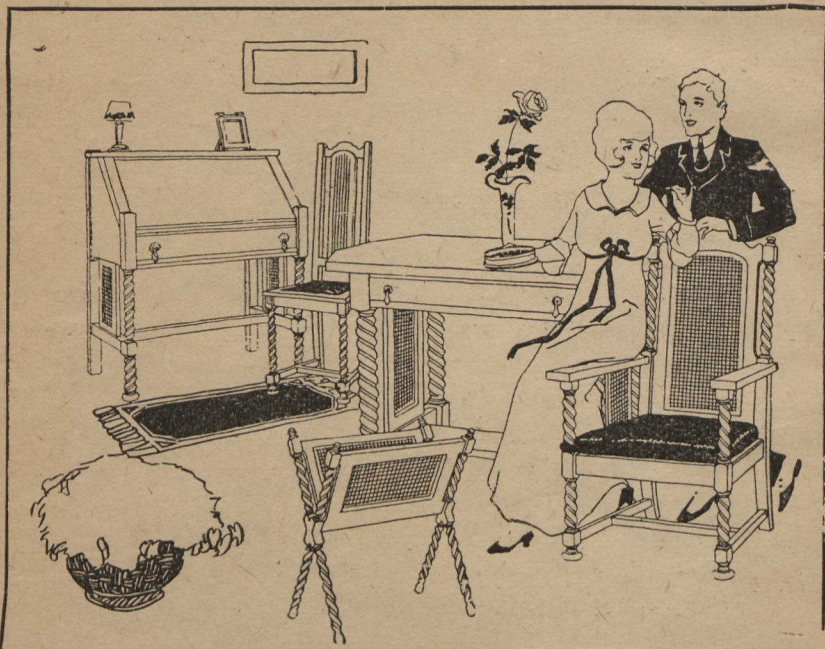
**L'Utile
et
l'Agréable**

Nos lectrices et lecteurs ont pu remarquer que, dans chaque No de la REVUE POPULAIRE, nous publions des travaux d'amateurs, des travaux féminins et autres qui peuvent être d'une bonne utilité dans chaque maison. Ces départements que nous perfectionnerons encore répondent à un besoin et leur oeuvre utile est encore augmentée par nos pages d'annonces où le public peut recueillir des précieuses informations et des suggestions pratiques pour ce qui est nécessaire dans une maison.

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS
QUAND VOUS RECEVEZ VOS AMIS

Vous aimez que votre demeure ait une apparence de confort et que vos meubles s'harmonisent avec les différentes pièces que vous habitez.

Qu'est-ce qui vous empêche de vous meubler à votre goût.



Pourquoi Ne Pas Profiter de Notre Vente Annuelle d'Été

Vous pourrez meubler selon vos désirs votre

**SALLE A MANGER—CHAMBRE A COUCHER—BOUDOIR—SALON—CUISINE,
 BUREAU, BIBLIOTHEQUE, ETC.**

Sans aucune obligation d'acheter, faites-nous l'honneur de votre visite et en voyant notre assortiment complet que renferme nos 4 GRANDS ETAGES vous constaterez que nos PRIX SONT LES PLUS BAS.

— **VOTRE CREDIT EST BON** —

E. GERMAIN, 963 rue Ste-Catherine E.

(Entre Papineau et Cartier)

Téléphone Est 2244

**Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"**

Gail Borden
EAGLE
BRAND
**CONDENSED
MILK**
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden's Milk Co, Limited, Montreal